// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

MIRWAIS RACONTE TAXI GIRL

"NOUS ÉTIONS FAITS POUR NOUS AUTODÉTRUIRE"

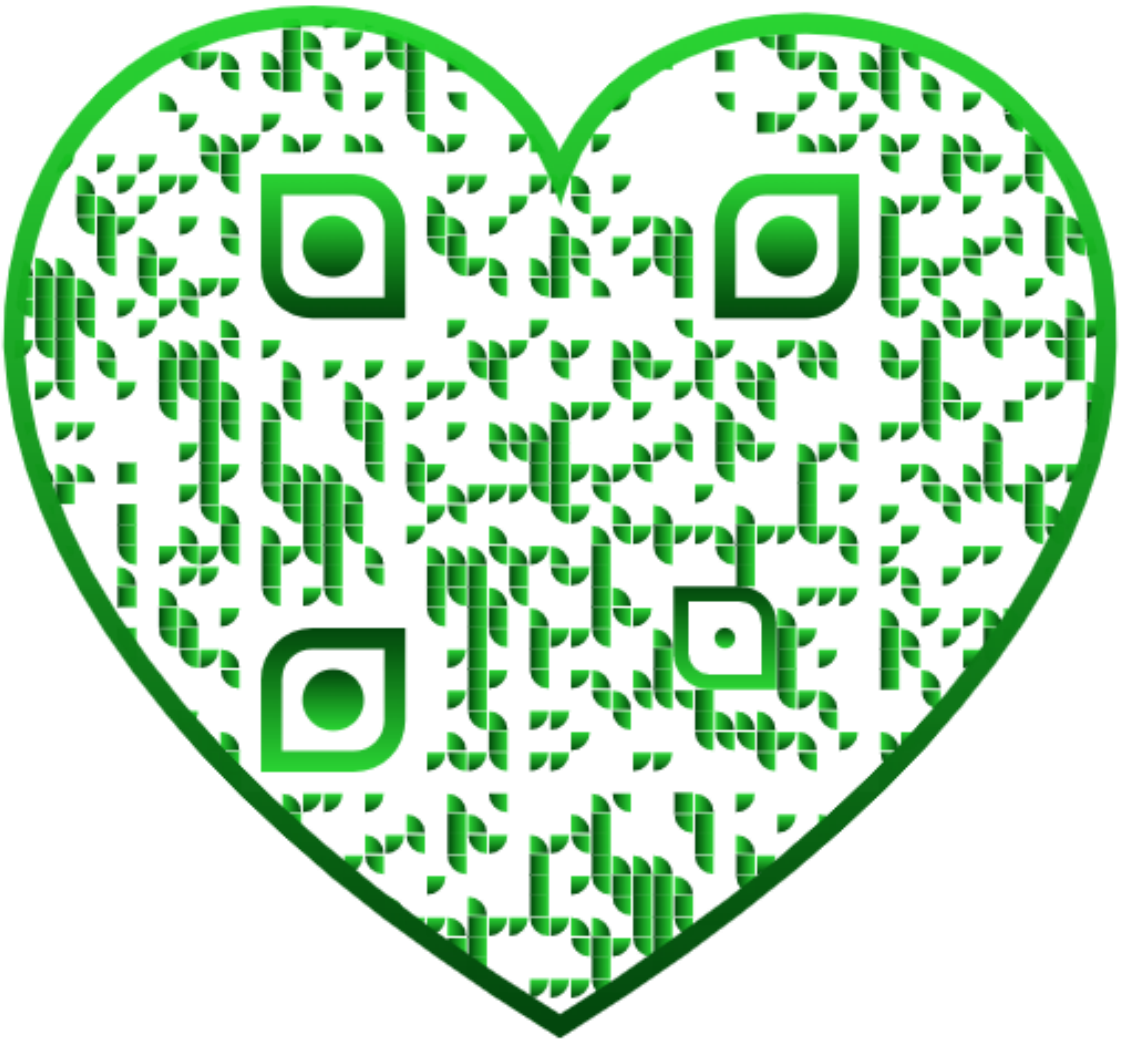
AIR
BLACK CROWES
LIBERTINES
BLACK KEYS
YARD ACT
...

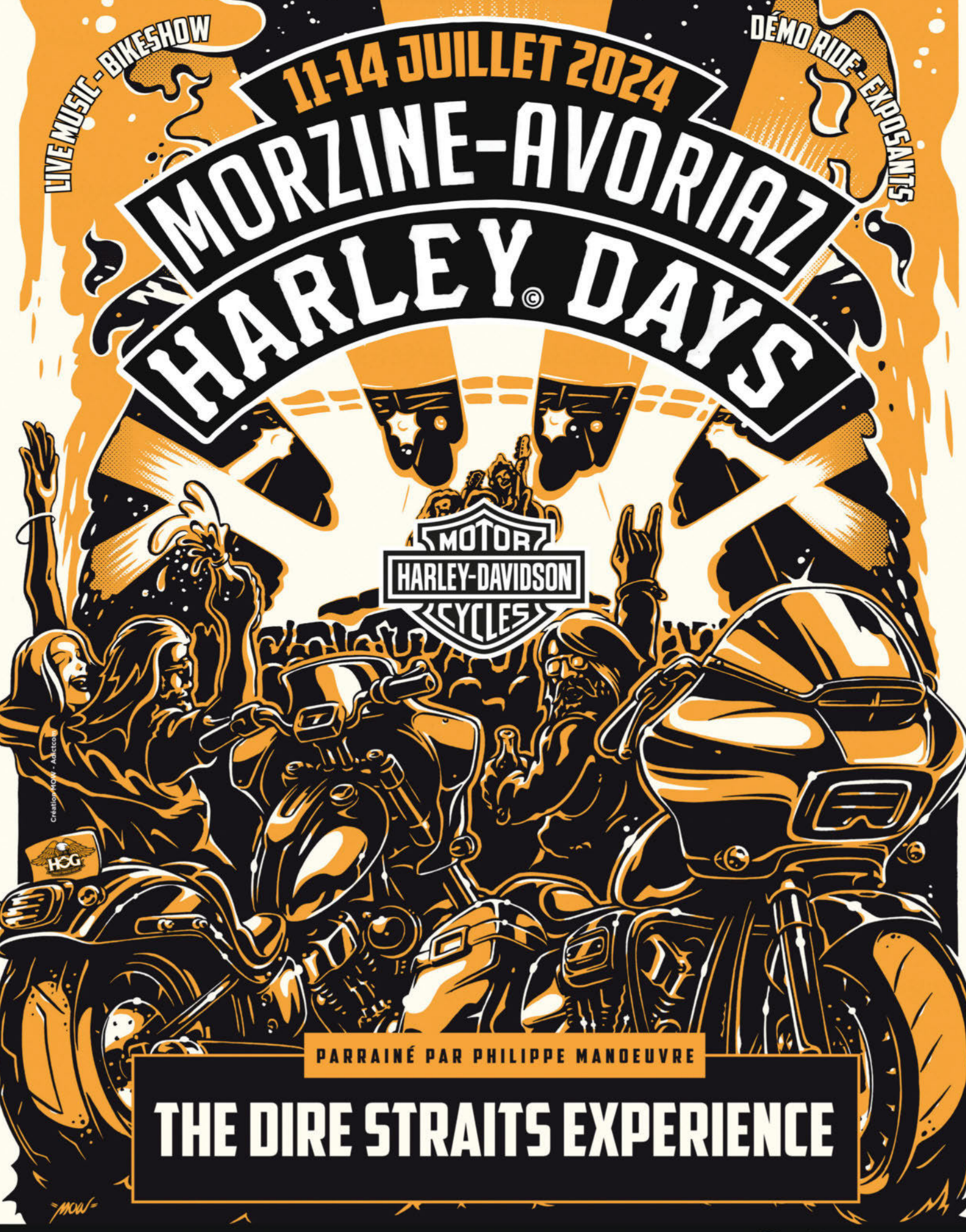
AVRIL 2024
N°680 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 680 S - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière

MES DISQUES A MOI **PIERRE TERRASSON**





SPIRIT OF EAGLE

Road Trip Factory · Klipsch · rock&folk · VERYSHOW BY VERYGROUP · West Forever · Morzine Avoriaz

HARLEY-DAVIDSON FINANCIAL SERVICES · FREEWAY · STRUCTURA · PLAIMONT · ECLOR · RTL2

Edito

Ils étaient jeunes, ils étaient fiers

Il est de bon ton de moquer les années quatre-vingt.
Confondant leurs débuts et leur fin.
Le cuir et les paillettes.
Le noir et les couleurs.

Mirwais raconte Taxi-Girl. Et par miroir, cette époque.

Celle de l'après-punk en France.
Quand des gamins décidèrent d'en terminer avec ces groupes devenus trop vieux en trois ans. Confrontés qu'ils le furent, comme beaucoup de mouvements musicaux d'ici, au mépris originel vis-à-vis de cette musique au pays de la littérature. Ces gamins décidèrent que c'était leur tour. Leur moment. A une époque à laquelle la France avait une Clark dans le passé, un peu gris, guindé, de droite, de parents, et les deux boots dans le futur qu'incarnait la possibilité de la fin de cela et de l'arrivée possible de la Gauche au pouvoir.

Eclorent alors ces groupes : Elli & Jacno, Taxi-Girl, Marquis De Sade, Edith Nylon, Orchestre Rouge, Modern Guy, Electric Callas, Marie Et Les Garçons, Mathématiques Modernes, Suicide Romeo, Lili Drop, Indochine… Ceux qui furent baptisés Jeunes Gens Modernes, par opposition. Plein d'autres aussi, aux réussites différentes et aux noms parfois délicieusement synthétiques et français, comme la musique qu'ils produisaient et qui regardait l'An 2000 si lointain et les années soixante si délicieuses.

Ces groupes qui émergent n'ont jamais été autant référencés, lettrés pour certains, européens de culture. Puisant leur inspiration dans le romantisme, l'onirisme synthétique. Mais la technologie émergente également. Autant littéraire, poétique que cinématographique. Ces adolescents redécouvrent sans doute Huysmans, Lautréamont, Dostoïevski. Le froid et la neige. Le sang aussi. Daniel Darc s'ouvre les veines sur scène. Ils ont peut-être relu "Rose Poussière" de Jean-Jacques Schuhl ou "NovöVision" d'Adrien. Hubert Selby Jr ou Bukowski. De la science-fiction. Leurs noms sont cités, ici, dans Frenchy But Chic et dans "Actuel". Des fanzines musicaux ("Feeling", "Gig"…) rock, parfois gratuits, sont nombreux. On porte comme un étendard le sac plastique de son disquaire favori.

Mais c'est également ce moment où la jeunesse se scinde une nouvelle fois en deux. Certains iront vers la lucrative publicité ou la Bourse. L'âge adulte. D'autres choisirons la voie maudite de l'underground. De l'art. De la jeunesse éternelle. Celle souvent pavée de désillusions et d'overdoses. De violence et de réveils auprès d'inconnu(e)s. D'amours volés mais encore sans sida. De douloureuses descentes d'amphétamine. C'est une époque ravagée par l'héroïne. Ces musiciens en paieront le prix fort.

C'est un moment où les bandes existent encore. Et ne s'aiment pas. Skinheads, rockabilly, rockers fifties, des Black Panthers à la françaises, quelques mods, ce qui restait de punks... C'est la dernière fois que la chose se passe, cette rivalité entre la jeunesse elle-même pour imposer ses goûts, ses convictions. Réussite contre lose. Droite contre gauche. Modernes contre anciens. Mais tous portent les cheveux courts désormais à l'aube de ces années quatre-vingt si souvent raillées. Jugées comme la fin des années de l'innocence. Des années fric à venir.

Au lendemain de la victoire de François Mitterrand, le journal "Libération" titrait : "Enfin l'Aventure". C'est de ça dont il est question. Comme dans le livre de Mirwais.

VINCENT TANNIÈRES
Au moment de terminer ces lignes, on apprend la mort de Marc Tobaly. 74 ans. Guitariste des Variations. Une autre histoire française. Nous y reviendrons.

ROAD TO

WARM-UP

20 HELLFEST 24

BENIGHTED

TEN56.

19/04	CL-FERRAND	LA COOPIVE DE MAI
20/04	BORDEAUX	ROCK SCHOOL BARBEY
LAST TICKETS 21/04	BIARRITZ	ATABAL
22/04	CAHORS	LES DOCKS
23/04	MONTPELLIER	VICTOIRE 2
LAST TICKETS 25/04	NICE	STOCKFISH
26/04	CREST	BRIDGE TO HELL
27/04	LAUSANNE	DOCKS
28/04	MONTBELIARD	L'AXONE
29/04	MONTBELIARD	L'AXONE •
30/04	OIGNIES	LE METAPHONE
02/05	PARIS	CITE DE LA MUSIQUE •• LAST TICKETS
03/05	CHERBOURG	LA BRECHE LAST TICKETS
04/05	NANTES	WAREHOUSE •••

• SANS TEN 56 / SANS BENIGHTED + SPECIAL GUESTS : rise of the northstar KAMIZOL-K

•• + SPECIAL GUEST : rise of the northstar

••• + SPECIAL GUEST : STINKY

PASS 4 JOURS HELLFEST A GAGNER TATTOO HELLFEST AIR GUITAR CONTEST PHOTOCALL
MERCH COLLECTOR MEET AND GREET SCENOGRAPHIE FREE GOODIES

INFOS ET TICKETS : LINKTR.EE/HELLFEST

LE FERRAILLEUR · WAREHOUSE · FLIBUSTIER · M & O MUSIC ROCK METAL LABEL · HUMANOW · Crève · ELDER & CRAFT · sacem · plp · G STAR · Brut. · arte CONCERT · inter

Sommaire 680

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Alexandre Breton **PIERRE TERRASSON** 10

In Memoriam

Thomas E. Florin **DAMO SUZUKI** 14

Prospect

Eric Delsart **AFTER GEOGRAPHY** 16

Vianney G. **HOTEL LUX** 17

Thomas E. Florin **LOVING** 18

Tête d'affiche

Eric Delsart **YARD ACT** 20

Isabelle Chelley **GOSSIP** 22

Eric Delsart **MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD** 24

Bertrand Bouard **SHERYL CROW** 26

Géant Vert **JEAN-YVES LABAT DE ROSSI** 28

En vedette

Bertrand Bouard **THE BLACK KEYS** 30

Jonathan Witt **THE LIBERTINES** 34

Bertrand Bouard **THE BLACK CROWES** 38

Jérôme Soligny **AIR** 42

En couverture

Nicolas Ungemuth **MIRWAIS** 48

La vie en rock

Patrick Eudeline **ALAIN KAN** 56

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : PIERRE RENÉ-WORMS

Photo Larry Niehues-DR

30 The Black Keys

Photo DR

34 The Libertines

48 Mirwais raconte Taxi-Girl

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 HIGHWAY 666 REVISITED 080 QUALITE FRANCE 081 ERUDIT ROCK 082 ET JUSTICE POUR TOUS 084 FILM DU MOIS 086 CINEMA 087 SERIE DU MOIS 089 IMAGES 090 BANDE DESSINEE 092 LIVRES 093 LIVE 094 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Droit dans ses brodequins de pop star

Prime à la déprime

Faites gaffe, si vous écrivez des courriers trop déprimants à Rock&Folk, ils vous envoient des albums de James Taylor !

PHIL (L'AUTRE)

Le fanfaron

Tiens, revoilà, notre Mancunien préféré. Avant toute chose, je précise qu'il peut toujours s'étriper avec son frère, dissoudre Oasis, faire plein d'albums solos et même s'acoquiner avec un guitariste connu, tout cela me laisse indifférent. Moi, ce que je retiens, c'est qu'il est, et restera à jamais, celui qui a prononcé ces paroles d'une rare éloquence, qui dites par lui font toute la différence : *"Oasis sera aussi grand que les Beatles, peut-être plus"*. Admettez que c'est du moment de haute qualité, c'est brillant, ça dépote, c'est tout Liam, bien droit dans ses brodequins de pop star. Est-ce encore une de ses fanfaronnades ou le pense-t-il vraiment, allez savoir ? D'autant que le garçon est plutôt intelligent et possède bien des talents (mais pas celui de l'humilité). Depuis sa phrase légendaire, notre impayable champion sait qu'il ne pourra jamais faire mieux. Notez qu'il s'en cogne, le Liam, il y a bien longtemps qu'il a obtenu sa consécration, son Graal, devrais-je dire, il est devenu sans contexte le comique préféré des admirateurs du groupe de Liverpool... Imbattable le gars !

MÉFISTO

Chansons d'amour

"Je me souviens du premier disque qui m'a marqué", raconte la dénommée Suzanne dans "Sex & Music" (épisode 1 "De La Pilule Au Sida"), *"c'était une chanson assez osée mais je ne le savais pas parce qu'à l'époque tout était codé. On utilisait des métaphores. C'était le tube 'Fever'. J'avais cinq ans, j'allais même pas encore à l'école... J'avais une petite collection de 45 tours, un tourne-disque et je connaissais les paroles par cœur :* 'Never know much I love you/ Never know how much I care/ When you put your arms around me/ I get a fever that's so hard to bear' ('Fever'/ Peggy Lee). *C'était extrêmement sensuel [Mais dans cette atmosphère ultra guindée de l'époque], je croyais que [la chanteuse] avait de la température" ("température" = "fever").* Un ordre moral pour le moins rétrograde... dont le constat est également effectué dans les documentaires "Pop Utopia" et "Histoire Bruyante De La Jeunesse (1949-2020)", visionnés sur Arte. Et ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si, à l'intersection de ces deux docs, comme un emblème priapique, y est évoqué Mick Jagger, symbole de jeunesse, et de sexe actif. Donc : des années soixante. *"1964. La Britpop résonne chez les teenagers comme l'hymne d'un temps où ils peuvent assumer qui ils sont et tout renverser sur leur passage."* C'est là que Mick intervient et déclare : *"Si vous écoutez les chansons d'il y a dix ans, la plupart ne disent pas grand-chose. Elles étaient déconnectées de la vie des gens. Les jeunes cherchent autre chose, d'autres valeurs morales, car ils savent qu'ils obtiendront tout ce qu'on pensait impossible il y a cinquante ans. Les fondements et les valeurs de la société qui étaient acceptés pourraient être changés. Mais c'est aux jeunes de porter ces idéaux au lieu de reproduire la même routine que leurs parents"*. En parallèle de quoi, l'un des intervenants interrogés dans "Pop Utopia" soutient alors de son côté : *"On ne peut pas comprendre Mick Jagger si on ne se replace pas dans le contexte des années 1960"*. Et alors, flash-back à nouveau sur le doc "Charlie Is My Darling", où on aperçoit Mick le *lippu* racontant ainsi que dix ans avant lui : *"La musique populaire n'était pas du tout authentique"* et que *"tout était très romantique"*. *"Ces chansons n'avaient aucun rapport avec ce que les gens font dans la vie, par exemple se lever, se laver, aller au travail, rentrer à la maison, et se sentir très mal à cause de certaines choses. Ces chansons parlaient juste d'être malheureux parce que ta copine t'a quitté, ou d'être heureux parce qu'on a rencontré quelqu'un. Elles ne parlaient que de ça. La lune en juin, le ciel est bleu, et je t'aime"*. Bien. Mais si on élargit le spectre, il n'était toutefois pas le seul à le penser, car pour Roger Daltrey aussi : *"L'Angleterre de cette époque régressait en termes musicaux"*. Keith Richards : *"Ecoutez les chansons de cette époque. Romantiques au point d'être lourdingues, elles essayaient d'exprimer des choses qu'on ne pouvait pas dire ni même coucher sur le papier : 'Ciel dégagé, sept heures et demie du soir, le vent est tombé. P.-S. : je t'aime' "*. Nick Kent : *"Des niaiseries sentimentales, de la pommade gluante juste bonne à ramollir le cerveau"*. Richard Neville (dans "Hippie Hippie Shake — Voyage Dans Le Monde Merveilleux Des Sixties") : *"C'était généralement des bluettes aux thèmes identiques, 'Un garçon aime une fille mais la fille plaque le garçon'. La réaction du garçon oscillait entre le déluge lacrymal et la larme de dur à cuire"*. Nick Cohn : *"Avec la dépression, la guerre et ses séquelles (...), les gens ressentaient le besoin de s'enlacer dans la pénombre des salles de danse, de se rassurer, de se sentir à nouveau en sécurité. La réalité, ils pouvaient très bien faire sans. C'est exactement le genre de situation où Tin Pan Alley prospéra immanquablement, et les chansons sur le clair de lune, le ciel et les étoiles, les roses et les cœurs brisés se débitaient (...) à la chaîne"*. Et puis il y eut Elvis. *"Par pur contraste [avec les chanteurs des générations précédentes], Elvis se montrait provocant. Quand ses hanches se mettaient en mouvement, il n'y avait plus de faux-semblants, plus de clair de lune et de balades main dans la main qui tenaient ; c'était une réalité physique et crue."* Et Dylan se chargerait d'apposer un *"cerveau"* (dixit Cohn) sur ce corps ensuite. Steven Van Zandt : *"Alors on pouvait dire la vérité dans une chanson ? Parler de notre vie ?"*. Après ça, *"[une chanson comme 'Ohio' de Neil Young] semblait cristalliser le rôle de commentateur responsable que devait tenir l'artiste"*, dixit Patti Smith. Ce qui nous ramène aujourd'hui à "Pop Utopia". Gemma Cairney de BBC1 y synthétisant que si "All I Have To Do Is Dream" des Everly Brothers (1958) et "(I Can't Get No) Satisfaction" des Rolling Stones (1965) n'avaient qu'à peine dix ans d'écart, un fossé les séparait pourtant. Et ainsi : si dans les deux chansons il était question de satisfaction sexuelle, *"ça donnait une idée alors de ce qu'avait pu représenter la libération sexuelle. [Puisque dès lors] Les gens avaient pu s'exprimer plus librement, ne plus parler de sexe en devant envelopper le sujet dans un rêve innocent... Il faut croire que les gens avaient arrêté d'en rêver et que dorénavant ils le faisaient"*.

DOO-DAH BAND

JAMC ou BRMC ?

J'ai enfin reçu mon Rock&Folk ce 28 février à Tarascon. A Châteaurenard, mon pote l'a eu le 26 février. Vous deviez être coincé dans une faille spatio-temporelle vu la couverture The Jesus And Mary Chain ? Nous, ici, depuis un moment, on est passé à Black Rebel Motorcycle Club. Tiens ? Oui, mais que deviennent-ils depuis leur tournée passée par Nîmes d'ailleurs... le 15 novembre 2017 ?

STEVE LIPIARSKI

Roucoulade

Dites-moi, si je me trompe ! Résumer les Beatles à *" 'Yesterday', un truc limite variétés"*, comme l'exprime dans le dernier numéro le dessinateur Loustal, ne serait-ce pas la même chose que réduire Jagger et sa troupe à "Angie", cette roucoulade même pas digne de l'Eurovision... Je connais quelques pigeons qui en rigolent encore !

RIGA STORR

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com Chaque publié reçoit un CD

THE BLACK KEYS

EASY EYE SOUND

12 & 13 MAI 2024

ZENITH PARIS LA VILLETTE

le concert

-PERRY

NOUVEL ALBUM OHIO PLAYERS DISPONIBLE LE 05 AVRIL

fnac

RADICAL PRODUCTION

RTL2 LE SON POP-ROCK

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BEATLES
Des illustrations exclusives et des planches de la BD "Les Beatles A Paris" qui vient de sortir, font l'objet d'une expo à l'Olympia (75009 Paris) depuis le 6 mars et ce durant deux mois.

BLUE ÖYSTER CULT
Le 12 avril, "Ghost Stories" marquera la fin de carrière des rockers Américains. Le disque réunira d'anciennes chansons "perdues", allant de 1978 à 1983, et une de 2016 "If I Fell", retravaillées et/ ou finalisées avec des membres originaux.

BORN BAD
Pour le vingt-cinquième anniversaire du Born Bad Record Shop, le label organise son festival dans trois salles franciliennes (La Mécanique Ondulatoire, La Maroquinerie et Mains D'Œuvres). Quatorze groupes et plusieurs DJ à l'affiche les 25, 26 et 27 avril.

DAVID BOWIE TRIBUTE BAND
Steve Baker, écrivain et chanteur du tribute band American Bowie Experience, vient d'être arrêté pour avoir participé à l'attaque du Capitole américain le 6 janvier 2021.

DANNY BOY
Seize ans de travail pour notre journaliste pour cette anthologie en quatre volumes sur les artistes qui ont forgé la scène rock'n'roll new-yorkaise de 1970 à 2020. Les volumes 1 : "The Early Years: First, We Have To Learn To Play", préfacé par Debbie Harry et prologue de Nikolai Fraiture, et 2 : "Aids, Drugs, Pyramid Club & MTV: An Elegant Mess" sont disponibles en anglais sur le site Amazon.

CHASSOL
Le compositeur, arrangeur et claviériste français fera partie des 90 artistes qui seront présents lors du festival Chorus des Hauts-de-Seine. Il sera le 24 mars à l'Auditorium de La Seine Musicale.

COURTING
Le quatuor de Liverpool soutiendra son deuxième opus "New Last Name" en avril en France. Les 1er à Paris au Point Ephémère, 2 à Lille à l'Aéronef, 3 à Rennes à l'Ubu, 5 à Bordeaux au Rock School Barbey et 11 à Nîmes au Paloma.

Garbage

Photo Frank Ockenfels III-DR

DISQUAIRE DAY
La journée internationale des disquaires indépendants aura lieu le 20 avril. Partout en France de nombreux disquaires participeront à l'événement et proposeront plusieurs références (environ 280 vinyles). Infos sur www.disquaireday.fr.

ECHO & THE BUNNYMEN
Ian McCulloch et Will Sergeant, membres originels du combo post-punk britannique formé en 1980 et reformé depuis 1996, retraceront plus de quarante ans de carrière au Trianon de Paris le 2 avril.

EXPOSITION METAL
Du 4 avril au 29 septembre, la Philharmonie de Paris propose "Metal-Diabolus In Musica", une histoire du mouvement metal né il y a cinquante ans, à travers les groupes, les objets, les mythes…

GARBAGE
Shirley Manson et ses acolytes annoncent la réédition de leur quatrième opus, "Bleed Like Me" (2005). En version remasterisée, contenant faces B, versions alternatives, chansons rares, remix… Au format LP pour la première fois, 1 ou 2 LP Deluxe, 2 CD ou digital à découvrir le 5 avril.

GIANT SAND
Howe Gelb, membre permanent du combo originaire de Tucson, annonce la réédition de son album "Chore Of Enchantment", paru en 2000. En édition Deluxe 2 LP, dont la quatrième face regorgera de titres bonus, sera à écouter dès le 12 avril.

Giant Sand

Photo DR

Photo Richard Ramirez Jr-DR

WARPAINT
Pour fêter ses noces de porcelaine, le quatuor au féminin de Los Angeles, formé par Theresa Wayman, Emily Kokal, Jenny Lee Lindberg et Stella Mozgawa, a partagé une nouvelle chanson, “Common Blue”.

FRANCOISE HARDY
Alors que son état de santé est de plus en plus préoccupant, Warner a mis en vente depuis le 8 mars en vinyle et en CD “Quelques Titres Que Je Connais D’Elle Vol. 1 & Vol. 2”, une sélection de raretés, d’inédits et de titres déjà parus…

JESUS AND MARY CHAIN
Le 13 avril, la fratrie Reid jouera son dernier-né, “Glasgow Eyes”, à l’Elysée Montmartre à Paris.

ROGER KASPARIAN
Le photographe qui débuta sa carrière en 1962 nous a quittés le 15 février dernier à l’âge de 86 ans. Il avait immortalisé la scène rock et yéyé nationale et internationale (Beatles, Rolling Stones, Françoise Hardy, Serge Gainsbourg…).

MARK KNOPFLER
Précédé d’un premier simple “Ahead Of The Game”, le dixième album solo “One Deep River” du guitariste originaire de Glasgow sera à écouter dès le 12 avril prochain.

MANIC STREET PREACHERS
“Lifeblood”, le septième opus des Gallois, bénéficiera d’une réédition spéciale pour célébrer ses vingt ans. Augmentée d’inédits, de remixes réalisés par Steven Wilson et Gwenno, de faces B, démos et photos d’époque inédites, elle sera disponible en CD, coffret 3 CDs, double LP et digitale le 12 avril.

MAD FOXES
Le trio rock nantais présentera sa dernière livraison “Inner Battles” à la Maroquinerie de Paris le 26 mars.

FREDDY MERCURY
Garden Lodge, la maison londonienne de Kensington du leader de Queen, vient d’être mise en vente par sa muse, Mary Austin, qui l’occupe depuis plus de trente ans, pour un montant de 38 millions de dollars.

SINEAD O’CONNOR
La succession de l’Irlandaise a sommé Donald Trump d’arrêter d’utiliser “Nothing Compares 2 U”, écrit par Prince et qui la propulsa sur le devant de la scène, lors de ses meetings.

PIXIES
La bassiste Paz Lenchantin, qui avait rejoint la bande à Black Francis en 2014, part vaquer à ses propres projets. Emma Richardson (ex-Band Of Skulls) a repris le flambeau à Dublin le 8 mars dernier pour une longue tournée mondiale en 2024 qui passera par Paris à l’Olympia les 25, 26 et 27 mars. En parallèle, “Pixies At The BBC, 1988-1991”, a vu le jour le 8 mars en vinyle pour la première fois (3 LP), en 2 CD et digital.

PRINTEMPS DE BOURGES
La 48ème édition du festival se déroulera du 23 au 28 avril. Se succèderont sur diverses scènes : Shaka Ponk, Cat Power, Eddy de Pretto, Matmatah, Dominique A, Catherine Ringer, Timber Timbre, Martin Solveig, Lysistrata, Trouble (collectif réunissant Virginie Despentes, Béatrice Dalle, Casey et le groupe Zëro)…

LOU REED
Précédé du titre “I’m Waiting For The Man”, revisité par Keith Richards en célébration de l’anniversaire de l’icône disparue, le label américain Light In The Attic lui rendra hommage le jour du disquaire day. “The Power Of The Heart: A Tribute To Lou Reed” réunira les performances entre autres de Rosanne Cash, Afghan Whigs, Bobby Rush, Lucinda Williams… Il sera disponible en CD, digital.

BRUCE SPRINGSTEEN
Le Boss annonce la sortie d’une nouvelle compilation intitulée “Best Of Bruce Springsteen”, un condensé de 18 titres sous format coffret 1 CD et 2 LP ainsi qu’une version numérique élargie de 31 chansons. Le tout sera à découvrir le 19 avril et coïncidera avec le lancement de sa nouvelle tournée, toujours flanqué du E Street Band.

UB40
Bien nommé, l’album “UB45” célébrera les quarante-cinq ans de carrière du combo britannique adepte de reggae le 19 avril.

AMY WINEHOUSE
La diva fera l’objet d’une BD, à paraître aux éditions Petit A Petit le 17 avril. Le 24 avril, le film “Back To Black” réalisé par Sam Taylor-Johnson sortira en salle.

NEIL YOUNG
Le Loner continue d’accroître son empreinte carbone avec son nouveau projet “Fu##in’ Up”. Neuf titres renommés issus d’anciens albums en solo ou avec le Crazy Horse, seront à écouter dès le 26 avril prochain. En CD, vinyle ou digital.

Condoléances

James Arthur Beard (pianiste, compositeur, et producteur américain, Steely Dan), **Jean-Pierre Bourtayre** (compositeur français, Jacques Dutronc), **Eddie Cheeba** (disc-jockey américain, de hip-hop, funk et soul…), **WC Clark** (musicien américain de blues et soul), **Donald Kinsey** (chanteur et guitariste américain de blues et reggae, The Wailers), **Steve Lawrence** (chanteur et acteur américain, Steve And Eydie), **John Lowe** (pianiste britannique de rock, The Quarrymen), **Stéphane Rosse** (dessinateur en bande dessinée français, Métal Hurlant), **Félix Sabal-Lecco** (batteur franco-camerounais, Manu Dibango, Youssou N’Dour), **Thierry Saurat** (journaliste français), **BB Seaton** (chanteur et producteur jamaïcain, The Gaylads), **TM Stevens** (bassiste américain, de funk et soul, James Brown, The Pretenders…), **Bobby Tench** (guitariste britannique, The Gass, The Jeff Beck Group…), **Marc Tobaly** (guitariste, auteur et compositeur français, Les Variations), **Brit Turner** (batteur américain de rock, Blackberry Smoke), **Jimmy Van Eaton** (batteur et producteur américain de rock’n’roll, Jerry Lee Lewis, Sun Records)

NO SHOOTING
WITHIN
CITY LIMITS
S.D.M.C. 53.10
VOTRE DISQUAIRE STARTER
SANSEVERINO
LA CULTURE DU PLAISIR
AZIMUTH
ilene BARNES
TOUR
EN CONCERT

“Le rock c’était un truc de marginal”

PIERRE TERRASSON

Compagnon de route du magazine depuis la fin des années soixante-dix, Pierre Terrasson occupe une place singulière dans la famille des photographes de rock, ayant connu cette époque révolue où, plus que de simples images, on tentait encore de fabriquer des icônes.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

DES PHOTOS ICONIQUES, ON LUI EN DOIT. Au hasard, Higelin à la cigarette au Cirque d’Hiver ou Alice Cooper au bandeau japonais en 1981, Robert Smith à la cithare en 1982, le cul de Lux Interior ou Lemmy exorbité en 1984, Paul Simonon et Joe Strummer à Athènes en 1985, Daniel Darc à Montmartre en 1989, en passant par Vanessa Paradis, Etienne Daho, Jil Caplan, Marc Seberg ou Serge Gainsbourg, bref, de quoi fournir une quinzaine de livres ! Terrasson, autodidacte diplômé des Beaux-Arts, c’est l’œil du peintre, qui compose, organise une scène, fait avant tout avec une matière, des corps, peu importe le sujet, la catégorie — n’en déplaise aux snobs. Sur la table où l’on s’apprête à enregistrer cet infatigable génie de l’anecdote, devant une pléthorique discothèque, des piles de vinyles “*qu’il ne faudra pas oublier*”. Au-dessus, “Rock Bottom” de Robert Wyatt : “*Extraordinaire. Lui, j’ai eu de la chance, je l’ai photographié… Hélas, il était déjà dans son fauteuil*”.

A 40 km/h dans les descentes

ROCK&FOLK : Votre premier disque acheté ?

Pierre Terrasson : Il est là, c’est “Paperback Writer” des Beatles, sur Parlophone, avec “Rain” en face B. J’avais treize ans, mes parents m’envoyaient en Angleterre par le biais de Vacances Studieuses. Ça m’a rendu service parce que, en France, t’avais Johnny Hallyday, Sheila, les yéyés, tout ce que je détestais. J’arrive en Angleterre autour de 1965, je me rends compte que les rockers français squattaient en fait la musique anglaise. Alors je suis allé chercher les originaux, les Kinks, le Spencer Davis Group, les Troggs, les Animals, tout ce que tu pouvais entendre sur Radio Carolina que j’écoutais sous mon oreiller une fois rentré à Colombes. Après, évidemment, il y a eu les Rolling Stones, “Satisfaction” et “Get Off Of My Cloud”, achetés à Paris, chez un disquaire vers Saint-Lazare. Parfois, je piquais les disques.

R&F : A ce propos, une question incontournable ici : plutôt Beatles ou Stones ?

Pierre Terrasson : Ecoute, je trouvais ça relativement classique. Je préférais les Kinks ou les Animals. Regarde, il y avait aussi Les Aiglons, des Français que j’aimais bien, avec “Stalactite”. Sinon, mais on est plus vers les années 1968-70, il y a aussi Ferré Grignard, un beatnik belge que j’aimais beaucoup, ou David Peel avec “I Like Marijuana”, assez explicite, et celui-ci, “Mother, Where Is My Father?”, en référence au Vietnam. Tout ça correspond aux années 1967-68, j’avais autour de quinze ans et je me baladais à Paris avec un pote, on admirait tous ces beatniks qui partaient à pied en Inde et dormaient au Vert-Galant. Le côté poétique me plaisait beaucoup, l’engagement aussi. Mais sinon, pour les Stones, il y a “Beggars Banquet”. On revient toujours à ces trucs. Comme “Transformer” ou “Space Oddity”. Mais Bowie ne m’intéressait pas tant que ça. Je l’ai surtout découvert avec son dernier album, “Blackstar”, absolument extraordinaire, insensé.

R&F : Qu’est-ce qui tourne sur votre électrophone durant la fin des années soixante ?

Pierre Terrasson : Côté Frenchies, j’aimais beaucoup Ronnie Bird, période 1965-66. Je me souviens, en mobylette, une orange avec des franges sur le côté, j’étais à 40 km/h dans les descentes en gueulant “*Où va-t-elle, où va-t-elle ?*”

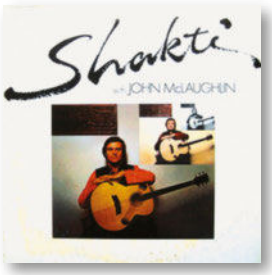
Vraiment l'abruti parfait ! En 1970, il y avait aussi Alan Jack Civilization, un groupe de Tours que j'aimais beaucoup. The Doors aussi, "Waiting For The Sun". Celui-là, je l'ai acheté à l'époque et écouté plus que d'autres, comme "Morrison Hotel" ou "LA Woman". Je n'ai pu photographier que les trois restants, en 1981. Leur maison de disques les avait exhumés mais sans Jim Morrison, c'était foireux.

R&F : Bob Dylan ?
Pierre Terrasson : Dylan, je le découvre avec "John Wesley Harding". Tiens, là, il y a "My Generation". Regarde la pochette. Les Pretenders ont repris ces ambiances, avec des plans en plongée.

R&F : Là, c'est Captain Beefheart, "Trout Mask Replica".

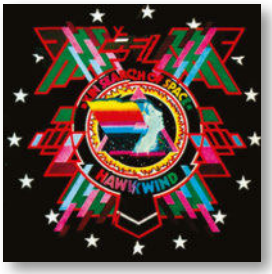
Pierre Terrasson : Oui, ce disque est dément, cultissime, mais les trois précédents sont plus comestibles. C'est d'abord sa pochette, incroyable, Dada, horrible. Les visuels donnaient mille idées. J'ai photographié Van Vliet à l'Elysée Montmartre, vers 1980-81. Tiens, je t'ai mis Zappa à côté, parce qu'ils étaient copains. "Chunga's Revenge", acheté à l'époque à Londres, lui aussi beaucoup écouté.

R&F : Durant les années soixante-dix, vous êtes aux Beaux-Arts. Qu'est-ce qui tourne, alors ?
Pierre Terrasson : Cream, Deep Purple, l'album de Woodstock. Sinon, regarde ça, c'est May Blitz, du prog' canadien. Je les avais vus en concert sur les marches du musée d'Art Moderne. Ils ont fait deux albums aux visuels aussi dégueulasse l'un que l'autre, mais c'est énorme. Cet album est le premier, d'époque. J'adore. J'y reviens souvent, en fin de soirée, un peu pété. Tu as aussi "Stand Up" de Jethro Tull avec, à l'intérieur, le pop-up du groupe qui se soulève quand tu ouvres l'album. Et cet Alice Cooper, génial, "School's Out". Sinon, vers 1971, j'écoutais des filles hors normes, politiques, comme Catherine Ribeiro, Mama Béa Tékielski, "Pour Un Bébé Robot" ou Brigitte Fontaine. Quand je peignais, le truc que je pouvais écouter en boucle, pour rester dans une atmosphère de défonce naturelle, c'était "Shakti With John McLaughlin". Et "Love Devotion Surrender" avec Carlos Santana.



Motörhead, c'est Wagner

R&F : Quand commencez-vous à aller aux concerts ?
Pierre Terrasson : En 1970, un festival en Angleterre. T.Rex était à l'affiche. Je me prenais pour un beatnik, je suis parti là-bas en stop juste avec un petit sac à dos. Sans une thune, je piquais le lait devant les maisons et dormais dans les églises. Là-bas, on croisait des Hells, des mecs défoncés à l'acide. Il y avait des inscriptions au sol, "*Acid here*". Les bobbies passaient, mais s'en foutaient. J'ai aussi vu Jack Bruce



à Hyde Park, gratos. Mais en dehors de ce festival, le tout premier concert, c'était Hawkwind à l'Olympia. Amon Düul II assurait la première partie. Tu connais cette pochette ? C'est l'album de 1971, "In Search Of Space". Lemmy n'y est déjà plus, je crois. J'adore, c'est complètement barré ! Le livret explique le trajet que l'herbe parcourt dans le cerveau avant de t'exploser la tête. Le groupe jouait dans le noir total. Tout le public était sous acide, stroboscope dans la tronche. A un moment donné, le bar est pris d'assaut. Les serveurs sortent la lance à incendie, tout le premier rang est trempé. Devant, tu avais les gars de la Ligue communiste, casqués, qui faisaient le service d'ordre et avaient fait entrer en force des gens sans ticket. Comme je n'étais pas très courageux, je me suis barré avant la fin, c'était blindé de CRS qui allaient castagner tout le monde à la sortie. Ça paraît un peu fou, puéril, mais le rock c'était ça, un truc de marginal qui n'appartenait pas, comme maintenant, à tout le monde. Tu faisais partie de clans et c'était violent.

R&F : Qu'est-ce qui vous décide à être photographe dans le milieu de la musique ?
Pierre Terrasson : J'ai commencé tard, à la fin des années 1970. J'avais trente balais et terminé les Beaux-Arts. Je ne voulais pas finir prof. La photo, ça me permettait de bouger. J'ai commencé à en faire de plus en plus en concert : Gainsbourg au Palace en 1978-79, puis avec Bijou à Mogador ; Taxi Girl en première partie des Talking Heads au Palace, où Daniel Darc s'ouvre les veines sur scène. Ces mecs me paraissaient surhumains. J'ai aussi eu les Clash à Mogador, devant la scène et sur scène. Extraordinaire. En première partie jouait The Beat, ma première pleine page dans Rock&Folk. Eux, et Cheap Trick, une double couleur. J'étais rentré à l'hôtel et Rick Nielsen, le guitariste, dormait dans un fauteuil du hall. J'ai fait la photo et suis ressorti. Une double. Je posais ensuite mes photos à droite à gauche, puis les redécouvrais en kiosque. Puis il y a eu Motörhead à l'Hammersmith. Eux, c'est Wagner. La grandiloquence. Je les ai shootés en loges, tous les trois sous speed-vodka. Quand j'ai vu sur scène le bombardier en tubulure planer au-dessus d'eux dans un boucan d'enfer, je ne l'ai pas cru. Quand tu vois ça, tu te dis que tu ne vas pas continuer l'aquarelle !

R&F : Début des années quatre-vingt, on vous retrouve régulièrement à Londres.
Pierre Terrasson : Je cherche des sujets. Je découvre les Cure au moment de "The Top", en 1984. Je traîne du côté de l'Electric Ballroom, je fais les boîtes, je vais shooter à la Batcave, c'était dingue, gothique. J'ai ensuite pas mal photographié le post-punk, Depeche Mode, Siouxsie, les Lords Of The New Church, Tears For Fears, les Smiths que j'ai vus en 1984 à l'Eldorado. Morrissey était couché sur la scène au milieu de glaïeuls.

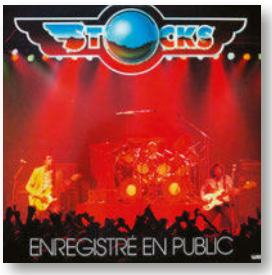
R&F : Vous écoutiez ces groupes que vous photographiez ?
Pierre Terrasson : Pas spécialement. Je restais sur mes vieilleries, comme ce Pink Floyd, le premier, avec Barrett. Les six premiers sont extraordinaires. J'écoutais ça sur un petit électrophone avec un ampli bricolé et deux enceintes pourries. En fait, je n'avais pas vraiment le temps d'écouter de la musique parce que je bossais dur, et mon truc, c'était de ne rien rater, aussi bien Julien Clerc que les Stones. S'il fallait aller au Pérou avec Indochine ou à Tel Aviv pour les Stranglers, pas de problème. Je n'étais pas un spécialiste, ma démarche était celle d'un photographe. Je commençais à mettre au point mon truc, le grand-angle, le noir et blanc, le 24 mm, des photos très décadrées. J'ai photographié Lou Reed, Robert Plant ou Eric Clapton, mais j'ai préféré Hélène. Lou, j'avais cinq minutes dans un coin avec un mec qui faisait la gueule,

alors qu'avec des mecs comme Bruel, je pouvais partir en tournée en Guyane par exemple. Il m'a fait vivre et je l'ai crédibilisé, parce que, lui, il sortait de la presse jeune à fond rose, tu vois ? Moi, ça faisait dix ans que je galérais avec la presse rock, je n'ai pas hésité. Alors évidemment, je rencontrais des gens extraordinaires comme Robert Smith ou Ian Dickinson, mais j'avais une famille, deux gosses, faut être réaliste.

Run DMC dans une cité pourrie

R&F : C'est à cette même période que vous commencez à faire des pochettes de disques ?

Pierre Terrasson : Oui, autour de 1982. Ma première pochette, c'est Stocks, un groupe de boogie rock genre ZZ Top, de Lille. Une commande. Après, c'est Marc Seberg, en 1983, leur premier album. On a fait ça ici, dans ma cité à Aubervilliers. J'aimais composer, et c'est ce que me permettaient les pochettes, peu importe les groupes. J'ai même fait Images, ou "Tout Mais Pas Ça" de L'Affaire Louis Trio. Avec mes potes peintres de la cité, Melik Ouzani, Antonio Gallego, on construisait des décors. Ça me branchait, des constructions comme ça. Je m'y retrouvais plus que sur des photos classiques et c'était la seule façon de ne pas me lasser. J'ai fait cinq cents pochettes. Avec des rencontres fortes, comme Vanessa Paradis pour qui



"Un ampli bricolé et deux enceintes pourries"

j'ai fait trois singles, ou Jil Caplan. Jil, elle nettoyait le sol car elle préférait s'y faire shooter directement, la tête collée sous un spot LTM de deux kilos, quitte à se cramer ! Tiens, regarde ce Daniel Darc, "La Ville", le dernier single avant sa traversée de l'enfer, avant que Frédéric Lô le ressuscite, et là, c'est sublime.

R&F : Des photos de pochettes dont vous êtes particulièrement fier ?

Pierre Terrasson : Tiens, celle qui est devant ton nez : Menelik, c'est une réédition vinyle de 2017. Elle est très marrante, regarde ce qu'ils ont écrit : "*Pierre Terrasson. Cette photo a été réalisée sans trucage ni retouches numériques*." Ce n'est pas moi qui ai demandé ça. Putain, ça troue, quoi ! Il est couché, c'est un cyclo plastique translucide avec du verre collé derrière lui, éclairé par là et en dessous. Toute cette partie proche de sa tête, ce sont des trucs de cinéma, du plastique. Le verre, je l'ai trié avec un tamis dans ma baignoire. J'ai adoré faire ça. Une putain de photo. Ah, regarde ça, "Throwaway" de Mick Jagger. Un maxi de 1987. La maison de disques m'envoie à Londres pour une heure clefs en main. J'arrive avec un assistant, une dizaine d'appareils chargés, on mitraille. Je ne te mens pas, il n'y en a pas une de mauvaise ! Le mec n'est pas là pour rigoler, il sait bouger, sait exactement ce qu'il veut.

R&F : Là, on a Rohff, "La Vie Avant La Mort". Dans les années quatre-vingt-dix, on vous retrouve avec les rappeurs.

Pierre Terrasson : J'en ai fait un paquet, Stomy, Doc Gynéco, Secteur Ä, Passi, tous ces mecs. Rohff, je ne sais plus comment j'ai eu le contact. J'ai été dans sa banlieue, puis dans sa salle de boxe, et après il est revenu dans la soirée avec d'autres lascars. J'ai fait ces photos très bizarres en vrai noir et blanc, très abstraites, avec un point approximatif. Le mec, on ne le voit presque pas. C'est tout sauf commercial. Mais je n'ai jamais écouté de rap. J'aime bien NTM ou IAM. Alors, si, il y a quand même eu les Américains, Public Enemy et Run DMC ! Public Enemy, c'était au Zénith en 1990 et, avant, à La Mutualité, en 1987, avec des ghetto-blasters dingues ! Enorme. Run DMC, je les ai photographiés ici, dans cette cité pourrie. Des photos historiques : ils se baladaient en Rolls, tu imagines ! Mon pote Ouzani leur a filé des bombes de peinture, ils ont commencé à grapher tout un mur. Les gosses étaient tous là, éberlués. Mon voisin du dessus me disait encore récemment : *"Ouais mais bon, on l'a pas cru !"*. Le môme ouvre sa fenêtre et voit Run DMC en bas de chez lui !

R&F : Tout brûle, il faut sauver un disque…

Pierre Terrasson : Daniel Darc, "La Taille De Mon Ame". Pour l'album et la poésie de cette phrase. ★

DAMO SUZUKI
1950-2024

Esprit libre et artisan du chaos orchestré, le mythique chanteur du groupe Can a quitté son enveloppe terrestre le 9 février dernier à l'âge de 74 ans.

IL NE VOULAIT RIEN LAISSER DERRIÈRE LUI. Aucune œuvre, aucune trace, pas même une photo. Damo Suzuki ne voulait pas être fait de chair, mais d'air et le temps d'un instant, fugace, il a fait souffler sur bien des choses un vent nouveau. Il voulait se libérer de toute forme, de toute idée, de toute préconception afin de concentrer sa vie vers ce moment éphémère que l'on appelle, lui, par convention certes, un concert.

Hors-la-loi sans crime

L'éphémère. C'est une vue de l'existence qui influera toute une part des philosophies d'Asie. Dans le taoïsme, l'éphémère concentre la beauté, l'action et la vie elle-même. Accidentel et éphémère, ainsi fut le passage dans le monde de Suzuki Kenji, dit Damo Suzuki ou 鈴木健次 comme il est écrit sur son acte de naissance. Enfant d'un pays vaincu, fils d'une jeune veuve qui éleva seule ses quatre enfants, la vie de Suzuki fut celle d'une légende. Comme d'autres prophètes, il débuta en hors-la-loi sans crime. Enfant, il refuse l'école pour rester "*une forme vide*" et part vers l'Europe au lendemain de ses 18 ans. Les biographes disent qu'il animait le fan-club de Ray Davies mais cela ne doit avoir aucune incidence tant Damo Suzuki parlait peu de musique. En fait, il ne parlait presque de rien car, ici on le sait, avec les mots, on passe toujours à côté de l'essentiel, et c'est bien l'essence des choses que Damo Suzuki chassait.
En 1968, il vit sur notre continent. Ses tableaux à la craie sont effacés par la pluie. Dans la rue, des passants s'arrêtent quand il chante des chansons vite emportées par le vent. Il ressemble à un hippie mais à leur propos, il a dit en 2018 à "Mojo" : "*Pour moi, les hippies étaient égoïstes*".

Puis, entre 1970 et 1973, trois petites années durant, alors qu'il a entre 20 et 23 ans, Damo, par sa maïeutique, transfigura l'un des plus grands groupes de l'histoire. Avant Damo, Can s'approchait de cette zone qui déjà pointait avec son ancien chanteur, Malcolm Mooney. Mais — comment résumer cette explosion d'énergie ? — la menace, la noirceur, et surtout Jaki Liebezeit devenant l'un des trois plus grands batteurs de l'histoire, tout cela a été précipité par la philosophie de Suzuki. Ce n'est pas sa technique, ce ne sont pas ses concepts, c'est son être. Il est monté sur scène, ils venaient de le rencontrer dans la rue, et le monde a basculé. Avec lui, les quatre Allemands abandonnent chansons et rock progressif pour devenir cette sorte de Meters européen, minimal et moderne aux sonorités inédites. Ici, tout devient timbre et rythmique : Damo le premier (il suffit d'écouter la deuxième partie "Dead Pigeon Suite" sur les "Lost Tapes") accompagne cette batterie qui désormais hache le temps avec les mains pendant qu'au pied, façon Zigaboo Modeliste, il le fait bouger. "Mushroom", "Halleluhwah", "Vitamin C", "I'm So Green", "Moonshake" et tant d'autres : trois ans, trois albums ("Tago Mago", "Ege Bamyasi", "Future Days") et même après des décennies, le monde ne s'en est jamais remis.

Chef d'orchestre pour Martiens

Puis Damo Suzuki est parti. Comme il était venu. Il l'a dit, il l'a fait et voilà, c'était fini. Pendant dix ans, il ne chantera même plus. A l'aube des années quatre-vingt, il rejoint Liebezeit dans Dunkelziffer, un groupe — entre autres — dub où Damo chante parfois en japonais — voir "III".

Le groupe deviendra le Damo Suzuki Band qui ne sera, sous l'impulsion de son leader, qu'un groupe de scène bien qu'il sorte en 1998 un coffret de sept albums live. A partir de 2003, Suzuki va au bout de sa philosophie : il dissout le groupe et décide de ne plus jouer qu'avec des musiciens rencontrés dans les villes où il se produit. Ensemble, ils ne pratiquent qu'une musique entièrement improvisée sur l'instant. Ainsi se crée le Damo Suzuki Network, concept qu'il pousse vingt ans durant. Alors, pour achever cette nécrologie, nous avons préféré laisser la parole à certains de ceux qui ont eu le bonheur de jouer avec Suzuki.
Benjamin Schoos (fondateur du label belge Freaksville) : *"Damo ne donnait que trois indications avant de monter sur scène : il fallait que l'on joue une seule pièce de 45 minutes et il nous disait soit Total Energy soit Total Chaos. Sur scène, même s'il était malade depuis longtemps, il avait une force incroyable : il murmurait ses paroles, comme un mantra, puis modulait. Ça pouvait être guttural, ça pouvait être crié, il fallait le suivre et, automatiquement, on se retrouvait à faire cette musique très répétitive, et ce devait être ça aussi la nature des morceaux de Can. En fait, Damo Suzuki était une sorte de chef d'orchestre pour Martiens."*
Souvenirs d'Aquaserge, grand groupe français : *"Damo était une sorte de troubadour, de chevalier errant de la musique. Il jouait avec tout le monde, que ce soit nous ou un groupe de reggae, sans distinction. Il fonçait et faisait son truc sans trop réfléchir. Cette démarche, sans jugement, ce côté risque-tout, nous a permis d'improviser de façon décomplexée. Tout cela était assez extraordinaire et a donné ce qui, dans notre souvenir, reste un concert dantesque."* ★

PAR THOMAS E. FLORIN

Photo Lebre /Dalle

Une blague de Ringo Starr

AFTER GEOGRAPHY

En trois EP, ces stylistes pop se sont placés sur la carte des groupes français à suivre.

QUICONQUE AYANT EU AU COURS DE SA VIE UNE SAINE OBSESSION POUR LES BEATLES A DÛ SOURIRE À LA VUE DU NOM DE CE JEUNE GROUPE LYONNAIS. **After Geography est une blague fameuse de Ringo Starr au moment où les Fab Four cherchaient en 1966 un titre pour le successeur de "Rubber Soul". Le facétieux batteur proposa ce nom, clin d'œil à "Aftermath" des Rolling Stones qui venait de sortir. Evidemment, le groupe choisira "Revolver" pour cet album dont la créativité méritait mieux qu'un jeu de mots un peu foireux, et cette histoire fut reléguée à la longue liste des anecdotes beatlesiennes. Si les groupes qui ont choisi un nom en hommage aux Beatles sont nombreux — on ne compte plus les Strawberry Fields ou Nowhere Men qui pullulent sur Discogs —, les meilleurs sont ceux qui ont l'art de la référence subtile comme The Ramones, Death Cab For Cutie et ces excellents After Geography.**

Caramel

Projet créé par Nicolas Baud et Julien Méret, le duo s'était déjà fait remarquer dans les pages de Rock&Folk avec d'autres projets antécédents, à la couleur psychédélique, voire stoner. "*On a joué ensemble dans un groupe qui s'appelait The Socks, et c'est devenu Sunder ensuite. On tournait beaucoup à l'étranger. On avait vingt piges, on était signé sur un super label (Tee Pee, label américain de référence sur le stoner, nda) mais on faisait trop de trucs à l'étranger et rien en France*", regrette Julien Méret. *Après on a un peu arrêté, et puis un jour on est allé voir ensemble un concert de The Briefs au Ninkasi, à Lyon. Un groupe qu'on ne connaissait même pas. Et on a vu des gars de cinquante, soixante ans prendre un kif comme s'ils avaient seize ans. On s'est dit : 'Ils ont tout compris'. On parlait déjà de refaire des choses ensemble, mais là on s'est dit : 'On veut refaire des concerts'*." After Geography est ainsi né comme un projet bicéphale où chacun des deux musiciens écrivait de son côté avant une mise en commun collective. Nicolas Baud confirme : "*On travaille, on construit les morceaux, on les sculpte, on fait les arrangements. Mélodie, harmonie, c'est les deux trucs qui nous touchent le plus musicalement.*" Tout est fait à la maison, autoproduit de A à Z par ces multi-instrumentistes, à l'image de leur récent EP "Caramel Room", enregistré dans une pièce (trop) parfumée au caramel pour masquer l'odeur d'humidité d'un vieux tapis. Avant ce disque, les deux compères avaient déjà sorti deux singles vinyles de trois morceaux chacun.

Harmonies célestes

Bien que ces gars soient dans le *do it yourself* le plus total, le résultat n'a rien de lo-fi. Dès les premières notes de leur premier single "Mr Rain" en 2022, la maîtrise impressionnait : harmonies célestes, arrangements soyeux, production sophistiquée. Entouré d'amis musiciens, le duo produisait une musique intemporelle où "Big Place" trahissait l'influence des Beatles, fil conducteur de toute leur discographie, de "Zany Cure" (période "Abbey Road") à "The Mountebanks" (plus "Revolver" dans l'approche) et "Bright Morning" (entre "Dear Prudence" et "Isolation"). On pourrait craindre en lisant telle énumération qu'After Geography ne soit qu'un pastiche des stylistes rétro. "*C'est clair que tout prend source dans les sixties pour nous, mais on a quand même envie que nos disques soient inscrits dans notre époque*", se défend Baud. Après une tournée hivernale en quartette, le groupe a prévu d'aller en studio — un vrai — au printemps, avec un producteur, pour travailler sur son très attendu premier album. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART
Album *"Caramel Room"*
(KRML/ Le Pop Club/ Dangerhouse Skylab)

Photo Julien Peultier-DR

“On a joué pour à peu près six personnes”

HOTEL LUX

Malgré un premier album qui restera, le sextet n’a pas encore tout à fait la notoriété qui lui revient.

Photo DR

DANS LE CLIP DE “THE LAST HANGMAN”, IL PARADE L’ŒIL NOIR ET LA POMMETTE ROSE ET LUISANTE : c’est le même air de cruauté ravie que le chanteur Lewis Duffin affiche sur scène lorsqu’il ne tourne pas comme un lion en cage au milieu de ses acolytes. La principale justification de ce nouvel opium que sont les séries, c’est qu’elles permettent parfois de telles découvertes. Si l’on y revient constamment, ce titre — qui apparaît sur la BO de “Peaky Blinders” — ne doit pas masquer le chemin parcouru depuis lors, de l’EP “Barstool Preaching” jusqu’à “Hands Across The Creek”, premier album longtemps attendu, enfin sorti l’année dernière (*voir la chronique dans le numéro d’avril 2023 de Rock&Folk*). La rencontre a lieu au Point Ephémère : la première partie joue déjà et un spectacle *drag emo* a lieu dans la deuxième salle ; on se retrouve donc dans la réserve, assis au milieu des caisses de bière et de Perrier pour une interview collective. A notre gauche, Lewis Duffin, moustache d’Hercule Poirot et croquenots d’étudiant en lettres, à notre droite, Cam Sims, bassiste à chapka, les *leaders* si l’on tient à ce qu’il y en ait. Le reste du groupe — Sam, Craig, Max et Dillon — est disposé en cercle comme dans le jeu du fermier dans son pré.

La Macarena sur scène

Premier point abordé, le délai de six ans entre “The Last Hangman” (2017) et “Hands Across The Creek” (2023) méritait explication. Cam se lance : “*Très tôt, on a eu de grosses dates, avec Shame notamment. On nous proposait des concerts qu’on ne pouvait pas refuser, même si l’on avait vingt minutes de set. Tant pis, on aurait fait la ‘Macarena’ sur scène !*” Lewis, frontman aussi affable en interview qu’il est fulminant sur scène : “*Nous avons commencé au moment idéal, compte tenu du genre de musique qu’on faisait. Le premier de nos concerts londoniens, nous l’avons fait au Windmill, à l’époque où tout se mettait en place.*” Sam, affalé de tout son long, crache finalement le morceau : “*Et puis il y a la paresse (*approbation générale*) !*”. Et comment se retrouve-t-on avec un morceau dans la série la plus populaire du moment sans avoir sorti le moindre EP ? Cam : “*On a reçu un e-mail de la BBC disant :* ‘Nous voulons utiliser votre chanson pour un de nos programmes’. *Puis, plus de nouvelles. Et peu après, on était à l’affiche du Peaky Blinders Festival*.” Expérience plutôt étrange à en croire Lewis : “*On a joué sur la scène principale, mais notre set avait lieu en même temps que la conférence de presse du casting de la série. Donc on a joué pour à peu près six personnes (*rires*) !*” Cam, tout aussi hilare : “*Et parmi ces six personnes, il y avait un camarade d’école que je n’avais pas vu depuis dix ans ! Mais on a pu rencontrer Liam Gallagher. Tiens, regarde*.” Le bassiste nous tend son portable : Cam entoure un Liam Gallagher splendidement coiffé de la foutue casquette irlandaise propre aux maniaques de la série, sous le regard pas spécialement attendri de son garde du corps.

Vers un classicisme pop

Qui dit Windmill dit post-punk.. Cam : “*Quand on a commencé, le revival post-punk débutait plus ou moins. Mais maintenant, c’est devenu quelque chose d’un peu rebattu… On n’a pas essayé délibérément d’échapper à ça, c’est juste qu’on est plus à l’aise avec la musique qu’on fait. D’ailleurs, beaucoup des groupes du Windmill se sont éloignés de la formule post-punk et tentent de nouvelles choses.*” Là où d’autres expérimentent jusqu’à l’abscons, Hotel Lux s’est tourné vers un classicisme pop farouchement insulaire, responsable de certains des meilleurs singles anglais de ces dernières années. Le public du Point Ephémère ne s’y trompe d’ailleurs pas et la soirée s’achève dans un joyeux bordel. ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G.
Album *“Hands Across The Creek”*
(The State51 Conspiracy)

Prospect

“Assez radical”

LOVING

Ce jeune duo canadien vient de livrer avec son troisième album une magnifique lettre d’amour à la pop éternelle.

SI L’AMOUR EST UN SENTIMENT ET AMOUREUX UN ÉTAT, LOVING, LUI, EST UN GROUPE FAIT POUR S’AIMER. En douceur, abrité par ces chansons nocturnes qui évoquent le Los Angeles du Summer of Love et la mélancolie des songwriters canadiens, l’amour chez Loving est romantique et ses chansons ciselées jusqu’à l’obsession. Découvert par un hasard qui a bien fait les choses, Rock&Folk a discuté du bijou qu’est leur troisième album — “Any Light” — avec le faux timide et véritable chanteur-compositeur Jesse Henderson.

Boulot étrange

C’était le 9 février dernier, nous échangions des SMS depuis plusieurs jours, puis Jesse Henderson a accepté que nous nous appelions. Les interviews le mettent mal à l’aise, mais “Any Light” sortait le jour même et, après avoir avalé des cafés toute la matinée, il avait envie d’en parler. Il a 36 ans et nous racontait : Loving est son premier groupe, débuté en 2016 et né avec un premier album éponyme et impeccable. “*Tout cela a commencé comme une blague entre Dave* (Parry, ndr*) et moi. On accompagnait mon frère sur scène pour son projet de folk, Hutch, et on a trouvé ce nom qui nous faisait rire. A l’époque, on avait tous le même boulot étrange qui consistait à planter des arbres. Nos journées ressemblaient à ça : on plantait nos arbres et on parlait de ce groupe imaginaire, Loving. Puis je suis parti vivre à Toronto, à l’autre bout du pays, alors j’ai laissé à Dave trois chansons sur un enregistreur à bande et il a commencé à travailler comme ça.*”

Eteindre les lumières

“Pop de chambre à coucher” comme disent les Anglo-Saxons, *“really soft rock”* comme dit Henderson lui-même, la beauté de cette musique doit beaucoup à son atmosphère, dictée ici par le chant, le jeu et le type d’accord utilisés par le groupe. “*On a des périodes avec les accords. Parfois, on utilise beaucoup la 7ème majeure, parfois ce sont d’autres extensions, des accords 6ème ou 9ème. On s’en rend compte après, ça devient une blague entre nous. Mais oui, des accords appelés de jazz mais qui ont surtout beaucoup été utilisés dans des chansons qui parlent du sentiment amoureux.*” Les accords sont comme une couleur et c’est l’impressionnante production de Dave Parry qui leur apporte la lumière, lui qui cisaille le son du groupe depuis son studio Risqué Disque, situé en pleine nature, de l’autre côté du détroit de Vancouver. “*Nous avons été extrêmement longs pour cet album car on pouvait passer un mois sur une ou deux chansons. C’est à cause de notre méthode : pour chacune, on a essayé des instrumentations, des tonalités, des structures et tempos différents et après, on réécoute et on peut être assez radical dans notre sélection.*” Musique impressionniste qui fait le bonheur des fabricants de playlists *hopecore*, Henderson avoue chercher à perdre ses repères quand il compose et à court-circuiter sa tête pour ne garder que les oreilles. “*Sur scène, je joue du piano, c’est l’instrument que je connais le mieux. Mais j’aime composer à la guitare, et c’est certainement parce que je ne suis pas très bon avec. Je m’amuse à inventer des accordages et, de ce fait, je ne sais même pas vraiment quel genre d’accord je joue. Je n’ai pas beaucoup de connaissances théoriques ou techniques, mais ça me permet de les effacer entièrement et de ne faire qu’écouter.*” Car il n’y a que cela à faire avec Loving : éteindre les lumières, voir le doute planer et, pendant les trente minutes de cet album, peut-être, laisser la musique vous aimer. ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN
Album *“Any Light” (Last Gang Record/ MNRK)*

Photo Glyn Manwaring-Jones-DR

FESTIVAL DE CARCASSONNE

28 JUIN > 31 JUILLET 2024

Au cœur de la forteresse musicale !

STING / TOTO
GRETA VAN FLEET
SCORPIONS / MIKA
LOUISE ATTAQUE
SHAKA PONK
PATRICK BRUEL
LUDOVICO EINAUDI
CALOGERO
STATUS QUO & THE STRANGLERS
CHRISTOPHE MAÉ
IAM / BIGFLO ET OLI
PIERRE DE MAERE
GRAND CORPS MALADE
THIBAULT CAUVIN & -M-
CAMILLE ET JULIE BERTHOLLET...

VILLE DE CARCASSONNE

#FestiCarca

www.festivaldecarcassonne.fr

RÉSEAUX : FRANCE BILLET - TICKETMASTER - SEE TICKETS

© Mairie de Carcassonne - Création : I Hagnes - Photos : Adobe Stock - Licences : L-R-21-1108

"Vraiment immature"

YARD ACT

Nouvelle star d'une scène post-punk britannique en pleine mutation, **le quatuor de Leeds** se réinvente avec brio pour un deuxième album à la couleur hip-hop.

C'ÉTAIT UNE DES BELLES HISTOIRES DE LA PÉRIODE COVIDÉE. Projet né du confinement dans le même espace de deux musiciens qui animaient la scène de Leeds avec divers groupes depuis dix ans, Yard Act est devenu le porte-parole des déclassés au Royaume-Uni. L'histoire a commencé quand James Smith, chanteur binoclard à l'inamovible imperméable, commentateur social crachant sa bile façon Mark E Smith, a couché dans l'intimité de son domicile plusieurs démos avec son compère bassiste Ryan Needham. Des morceaux qui ont peu à peu pris vie et donné une dimension nouvelle à ce qui n'était à l'origine qu'un side-project récréatif. A sa sortie en 2022, le premier album de Yard Act, le très politique "The Overload", a flirté avec les sommets des charts en Angleterre et propulsé le groupe parmi les plus passionnants du pays.

En roue libre

A l'époque, le charismatique frontman racontait comment la création des premiers morceaux de Yard Act avait nécessité la formation d'un groupe afin de pouvoir jouer les morceaux sur scène. Pourtant, après avoir sillonné la route pour les défendre, une certaine lassitude s'est fait sentir. "*C'est compliqué de jouer ces chansons encore et encore et de rester connecté avec*", avoue Smith depuis son canapé, dans un de ces échanges Zoom qui font aujourd'hui le quotidien de musiciens et journalistes. "*La seule avec laquelle je n'ai jamais perdu la connexion, c'est '100 % Endurance'. Ça ne fait que trois ans qu'on joue, ce qui n'est pas si long. Je me demande comment font les Rolling Stones. Certains aiment la répétition, ils voient ça comme une performance athlétique. Je suppose que c'est un sport, tu t'améliores, tu t'entraînes à donner la meilleure performance. Moi je me suis toujours épanoui dans le déséquilibre et le côté dérangé d'une performance live. Au début de Yard Act, j'adorais être en roue libre et laisser le public faire dérailler le spectacle, un peu à la façon d'un comique de stand-up. Les salles devenant de plus en plus grandes, c'est devenu de plus en plus difficile de faire ça. Il y a des groupes qui sont heureux de faire le même set tous les soirs en pilote automatique, ça me déconcerte.*" La solution, Smith l'a trouvée en changeant les choses peu à peu. "*Ryan et moi avons de grands débats à ce sujet. Il déteste quand des groupes commencent à réécrire leur vieux matériel. A chaque fois que j'essaie de changer une de nos chansons, il me dit :* 'Personne n'a envie d'aller voir les Strokes faire une version reggae de "Hard To Explain". *Moi je suis joueur. Avec ma façon de chanter je ne suis pas limité par la mélodie, j'essaie de déplacer les notes. Je joue avec le groupe, avec notre batteur Jay (*Russel, nda*) particulièrement et Chris (*Duffin, nda*) qui joue du saxophone et du clavier. J'essaie de les attraper sur des rythmes bizarres et de voir si on peut créer à partir de ça, un peu comme dans le jazz. Je me suis créé un monde dans lequel je ne suis pas obligé de chanter la mélodie, je peux faire ce que je veux. C'est vraiment immature, à vrai dire ! On a bousculé quelques-unes des vieilles chansons et je trouve que le fait de les avoir plantées au milieu des nouvelles les a rendues excitantes à nouveau.*"

Singles hors albums

Après avoir omis les singles "The Trapper's Pelts" et "Dark Days" de leur premier album, Yard Act ont refait le coup avec "Trench Coat Museum", sorti en 2023 et absent du second. *"J'ai toujours aimé que des groupes comme New Order ou les Beatles ne mettent pas les singles sur les albums, ça rend leur discographie plus excitante"* admet James Smith. Si la pratique était courante dans les années 1960 (Who, Kinks, Dylan, Stones et autres ont laissé de nombreux tubes hors albums), elle s'est raréfiée. Citons quelques exemples notables comme "Whatever" d'Oasis, "Popscene" de Blur, "Don't Look Back Into The Sun" des Libertines, ou "Sundown Syndrome" de Tame Impala.

Plus personnel, moins politique

Ces nouvelles chansons, Yard Act les a conçues avec l'idée de ne pas reproduire le même disque. "*Quand tu sors ton premier album, tu choisis d'être quelque chose. Et puis le deuxième est celui où tu décides si tu vas marteler cette identité sonique dans l'oreille des gens ou si tu vas virer de bord pour ne pas être enfermé dans une boîte. J'adore Cure des débuts, celui de 'Three Imaginary Boys', et j'adore qu'ils aient immédiatement changé de style dès le deuxième album, pour 'Seventeen Seconds'. The Cure n'a jamais sonné deux fois pareil. C'est un modèle.*" Entre la voie des Ramones et celle de The Cure, Yard Act a donc choisi, et a ouvert sa musique à de nouvelles sonorités. Produit par Remi Kabaka Jr, membre éminent de Gorillaz, "Where's My Utopia?" puise allègrement son inspiration dans le hip-hop. "*L'influence était déjà là dans le premier album,* estime Smith, *mais je n'avais pas la confiance d'aller plus loin. Remi a perçu qu'on se retenait un peu sur ces influences. Il nous a dit :* 'Vous savez, ça va ressortir avec votre filtre. Ce n'est pas comme si vous essayiez d'être des rappeurs, vous n'êtes pas en train de vivre une fausse image. Vous pouvez être influencés par cette musique, vous racontez des histoires de mecs blancs des banlieues, pas des histoires de cités noires américaines'." Plus personnel, moins politique, désabusé, mais toujours plus pertinent, "Where's My Utopia?" est un grand pas en avant pour Yard Act qui promet encore des changements à venir pour la suite. "*On a discuté du fait que le troisième sera un album de hardcore*", promet Smith. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Where's My Utopia?" (Island/ Universal)*

Photo Phoebe Fox-DR

Culotte aux chevilles et nuisette léopard

GOSSIP

Un dernier album sorti en 2012, pas forcément convaincant, une rupture annoncée en 2016, une longue absence et une intervention du producteur Rick Rubin plus tard, les revoilà ensemble, **un nouvel album** sous le bras.

LORSQUE GOSSIP EST SORTI DE NULLE PART (DE SEARCY, ARKANSAS PLUS EXACTEMENT) À LA FIN DU SIÈCLE PRÉCÉDENT, LE TRIO N'A PAS FAIT PARLER DE LUI QUE POUR SA MUSIQUE. La presse — musicale ou fashion — a vite fait de dérouler le tapis rouge à Beth Ditto, personnalité hors du commun, peu encline à enrober ses opinions sous une couche de vernis pop, queer et militante body positive — le tout avec quelques longueurs d'avance sur l'époque.

Pantone

Que se passerait-il si John Waters mélangeait son esthétique pop trash façon bonbecs au LSD à celle, urbaine et glauque, du "Trainspotting" de Danny Boyle ? On obtiendrait à coup sûr les premières images de la vidéo de "Crazy Again", single jubilatoire annonçant le retour de Gossip. Pour les germophobes qui ne supporteront pas la violence de l'intro la moins glamour de l'histoire de la pop dansante, en voici un petit résumé. Beth Ditto, culotte aux chevilles et nuisette léopard que Divine n'aurait pas reniée, est assise sur la cuvette des toilettes les plus répugnantes de l'histoire des sanitaires, à la limite de faire passer celles du CBGBs pour vaguement salubres. Alors que l'on convulse d'horreur en comptant les souches de microbes rares prospérant dans ces goguenots des enfers, la voilà qui se mue en présentatrice de JT à carré blond, interagissant avec une autre Beth Ditto costumée en clone de Cyndi Lauper, cheveux orange et ciré jaune, sur le terrain et sous une tempête. En parallèle, une étrange créature nue à la peau rose fluo s'échappe d'une fête, gambade dans une banlieue pavillonnaire, s'offre une partie de jambes en l'air en chemin et symbolise cette liberté exubérante typique de Gossip (mais comme on n'a pas eu l'occasion de parler au groupe, ni au réalisateur du clip, Cody Critcheloe, il peut s'agir aussi d'une ode à l'inventeur du Pantone.) Gossip est de retour, donc. Et si le monde a quelque peu changé depuis leurs débuts, eux n'ont pas vraiment bougé. Nathan Howdeshell (guitare) a toujours l'air d'un hybride de nerd à moustache et d'un tueur en série adepte de la congélation de têtes humaines. La batteuse Hannah Billie conserve son allure délicieusement androgyne, à la limite drag king, avec plus de tatouages qu'auparavant. Et Beth Ditto est… Beth Ditto. Excentrique, iconique, maquillée comme une flottille de Cadillac volées et relookées par l'équipe

Photo Victor Puigcerver-DR

de Ru Paul's Drag Race, avec du style à revendre et une ignorance absolue du sens du mot *discrétion*. Et "Real Power" dans tout ça ? On a connu Gossip plus énervé, mais on n'ira pas jusqu'à parler d'album de la maturité…

Rupture

Quoique… Selon Beth Ditto, les membres de Gossip ont connu leur lot de drames d'adultes ces dernières années. Morts de parents, divorces. Et le plus grave pour le groupe, la rupture amicale entre Beth et Nathan survenue lorsque ce dernier s'est converti en *born again christian* avant de retourner vivre dans la ferme de ses parents. Dans le bled qu'ils avaient fui tous les deux pour respirer loin de ces braves gens qui insultaient Ditto parce qu'elle n'allait pas à l'église. Les ex-meilleurs amis sont-ils réconciliés pour de bon ? A voir à l'usage, même si en 2019, ils ont dû mettre leurs rancœurs entre parenthèses pour célébrer en tournée les dix ans de "Music For Men". Peu après, Beth débarque dans le studio de Rick Rubin, situé dans un lieu paradisiaque à Hawaï, pour travailler sur la suite de "Fake Sugar", son album solo sorti en 2017, un an après le split officiel du trio. Sous l'influence du producteur décrit tour à tour comme un gourou et un soutien indéfectible, le guitariste repointe son nez, suivi de la batteuse. L'album n'exsude pas la même exubérance que "Fake Sugar". Depuis une opération des cordes vocales, Beth Ditto est sur la retenue et chante moins comme une banshee glam-soul, mais elle ne ferme pas pour autant sa grande gueule — il suffit d'écouter "Real Power", morceau en hommage au mouvement Black Lives Matter très actif au moment de l'enregistrement. On est plus surpris de l'entendre professer "*chaque battement de mon cœur est un acte miséricordieux de Dieu*" ou supplier "*Non, mais ne me punis pas*" — sur "Act Of God" et "Peace And Quiet" respectivement, qui encadrent les neuf autres titres. Gossip survivra-t-il à la longue tournée qui l'attend en 2024 ? Si jamais ce n'est pas le cas, le trio laissera un bel héritage, entre influence sur la culture musicale queer et poignées d'hymnes dance-glam-punk à brailler le poing levé sous la boule à facettes. Le tout orchestré par une chanteuse qui a fait bouger les lignes et a dynamité tous les clichés de la pop — non, il n'y a pas que les petites blondes qui peuvent vendre des disques. ★

PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Real Power" (Sony Music)*

"Un Anglais, tu ne t'amuses pas à lui envoyer du yaourt"

MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD

Il y a trois ans, leur improbable alliance avait accouché d'un chef-d'œuvre. **De retour avec un album classieux**, le duo semble parti pour durer.

EN 2021 SORTAIT DE NULLE PART UN PETIT MIRACLE. "Once" de Maxwell Farrington & Le SuperHomard, rencontre providentielle entre un crooner punk à l'humour situationniste et un orfèvre de la chose pop bien faite. Trois ans après ce coup de foudre artistique et amical, les deux compères reviennent avec "Please, Wait…", disque conçu de façon plus organique que le premier, mais tout aussi réussi.

Le micro de Sinatra

"*Le premier album a été fait pendant le covid, donc principalement à distance, même si on avait réussi à se voir en chair et en os deux fois, je crois*", se remémore Christophe Vaillant, que l'on a pu rencontrer longuement en compagnie de Maxwell Farrington peu avant un de leurs concerts de rentrée à Saint-Brieuc, ville où réside le chanteur anglo-australien. Plus volubile que son collègue — en récupération d'un concert de la veille un peu trop arrosé —, Christophe Vaillant raconte leur mode opératoire : "*Après cet album, on a fait une cinquantaine de dates ensemble, donc on a appris à plus se connaître. On a écrit pendant qu'on faisait la tournée et on se voyait assez régulièrement. Par rapport au premier, c'est vraiment plus un travail d'ensemble. On se connaissait beaucoup mieux et on connaît nos forces et nos faiblesses.*" Les forces du groupe, on les connaît : l'alchimie entre la voix suave de Farrington et les orchestrations soyeuses de Vaillant, et un art de la composition superbe et réellement collégial : "*On écrit tous les deux, on mélange des trucs, ensuite je fais les arrangements et lui écris les paroles. On fait des démos, on s'envoie des trucs, il m'envoie des petites vidéos très drôles où il chante et des mémos de téléphone parfois aussi. Moi j'envoie des fameuses versions nananana, qui seront un jour compilées je pense. Un Anglais, tu ne t'amuses pas à lui envoyer du yaourt, donc je fais* 'nananana' ". L'album possède des arrangements particulièrement travaillés. "*Je fais des démos assez poussées. C'est-à-dire qu'en général, dans mes démos, la basse, les guitares, les claviers, on va les garder. Je fais faire des voix témoin à Maxwell, on monte des versions et, petit à petit, on upgrade, on rajoute une vraie batterie. Pour tout ce qui est arrangement de cuivres et de cordes, on a fait un partenariat avec l'orchestre de l'Opéra national de Nancy. C'est notre label Talitre qui a mis en place le truc. Avec notre ingé-son Patrice, on a installé des micros et on a enregistré l'orchestre, puis on a mixé ça. Pour la voix, je tenais à ce que Maxwell la fasse vraiment en studio parce que pour le premier album, on avait fait ça aux Beaux-Arts de Saint-Brieuc, avec ma carte-son, et je trouvais que sa voix méritait beaucoup mieux. Là, il avait le micro de Frank Sinatra.*" Farrington interrompt : "*Oui, mais Sinatra a une reverb et un slapback* (un effet de délai typique de la production des années soixante, nda)*, mais moi, j'ai pas le droit !*"

Iggy Pop

Alors que les deux musiciens argumentent chacun leur position quant à l'utilisation dudit effet, on fait remarquer que le nouvel album nous paraît sonner moins enjoué que le précédent. "*On nous a tellement parlé de Lee Hazlewood après le premier album que j'ai voulu faire un truc un peu différent, un truc plus John Barry. Plus anglais qu'américain*", avoue Vaillant qui, loin d'être dans une quête puriste, aime glisser des éléments anachroniques dans sa musique et des influences plus subtiles. "*C'est sûr que dès que tu chantes un peu grave, dès que tu as une voix un peu crooner, on va te parler de Scott Walker, Lee Hazlewood et Divine Comedy. Mais, par exemple, Maxwell est très fan de Marty Robbins qui est un chanteur country. Le seul mec qui a vu ça en lui, c'est Iggy Pop quand il a fait sa chronique sur la BBC.*" "*J'étais fou de joie*", ajoute le chanteur australien. "*Moi, ce que j'adore quand on fait des concerts avec Maxwell*", poursuit Vaillant, *c'est ce petit moment où, comme lors de notre tournée avec Paul Weller, les gens ne nous connaissent pas du tout, et quand ils nous voient arriver, ils voient Maxwell qui commence à faire ses petites danses. Ils se disent :* 'Qu'est-ce que c'est que ce mec ?' *Et puis il chante et là, ils ne disent plus rien. Il se les fout dans la poche en cinq minutes et c'est ça qui est super.*" Pour l'instant le duo réussit à reproduire ses albums sur scène grâce à un mélange de groupe live et de séquenceurs. "*On est cinq sur scène. Maxwell est au chant, gestuelle et chorégraphie. On a un super batteur qui s'appelle Loïc Maurin, Laurent Blot à la guitare et à la basse, Laurent Elfassy qui jouait dans Pony Taylor, et puis moi, je fais guitare et clavier. On aimerait avoir un quatuor à cordes et des cuivres. Mais pour l'instant, c'est un peu compliqué. C'est le cauchemar de notre tourneur !*" ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART
Album "*Please, Wait…*" *(Talitres)*

Photo Anais Oudart-DR

"Enfant, j'ai beaucoup écouté Burt Bacharach"

SHERYL CROW

La reine d'une americana mainstream seyante est devenue une star américaine consacrée. Qui sort d'une retraite discographie annoncée et ne se réjouit pas de l'IA.

ELLE AVAIT JURÉ QU'ON NE L'Y REPRENDRAIT PLUS. Assuré que son précédent album, "Threads", serait son dernier. Quatre ans plus tard, Sheryl Crow est de retour avec "Evolution". La production, pop et moderne, n'est pas des plus légères, mais son talent à pondre des ritournelles qui se fichent dans la tête pour n'en plus ressortir ("Broken Record", "Alarm Clock") est intact, rappelant que la ribambelle de hits qu'elle déroula à partir du milieu des années 1990 n'eut rien d'un hasard.

Enfant d'une autre époque

" *'Threads', qui était un album traversé par la gratitude, avec nombre d'invités ayant compté dans ma trajectoire* (Stevie Nicks, Don Henley ou Keith Richards, ndr), *me paraissait constituer un bon point final. J'avais dans l'idée de ne plus sortir que des chansons*", explique-t-elle, souriante, sur l'écran devant une rangée de guitares acoustiques accrochées au mur de son studio installé dans son ranch de Nashville, où elle réside depuis dix-sept ans. A 62 ans, Sheryl Crow est en effet l'enfant d'une autre époque. Celle où les radios et la télévision étaient les médias les plus prescripteurs et permettaient d'écouler des CD par camions entiers. Une cinquantaine de millions dans son cas. "*Avec le streaming, je ne sais plus vraiment comment les gens écoutent la musique. C'est un monde d'algorithmes. Peut-être qu'une des chansons de cet album finira sur une playlist parmi d'autres artistes dont je n'aurai jamais entendu parler. Est-ce mon désir ? Pas particulièrement. Mais c'est ainsi…*" Lorsque le succès lui tombe dessus au milieu des années 1990, Sheryl a déjà bourlingué. Partie de son Missouri natal pour tenter sa chance en Californie, elle commence par jouer les choristes pour une flopée de stars, dont Michael Jackson qu'elle accompagne en tournée en 1987-1988 — elle révélera en 2021 avoir été harcelée par le manager de ce dernier. Plusieurs faux départs avant de décrocher le jackpot avec "Tuesday Night Music Club", en 1993, dont les meilleurs titres, aux côtés de choses plus lisses, évoquent une version féminine de Tom Petty. Sheryl Crow confirmera vite qu'elle n'est pas qu'un tube et un joli minois : ses hits, qui se succèdent une décennie durant, témoignent d'un vrai savoir-faire en matière de songwriting et de *hooks*, ces petits motifs mélodiques qui accrochent l'oreille. "*Je pense que ça vient en grande partie des gens qui m'ont influencée. Si vous écoutez une chanson des Rolling Stones une fois, vous pouvez la chanter, les Beatles sont aussi des maîtres dans cet art. Enfant, j'ai aussi beaucoup écouté Burt Bacharach*", explique cette multi-instrumentiste qui compose à la basse, à la guitare ou au piano.

Adoubée par le grand public américain, Sheryl Crow l'est aussi de ses aînés et du milieu, qui lui décernera neuf Grammy Awards et accélérera une célébrité massive. "*Le fait que les gens aiment votre musique ne vous donne pas le sentiment qu'elle est géniale, gagner des Awards pas davantage,* analyse-t-elle. *Il faut que votre joie vienne de votre vie personnelle. La célébrité est une couche de peinture. Vos failles vous suivent partout, vos tourments ne disparaissent pas.*"

La nuit au musée

Sheryl Crow a été intronisée au Rock And Roll Hall Of Fame en novembre 2023, avant de chanter aux côtés de Willie Nelson, Stevie Nicks ou Peter Frampton. *"C'est bien plus fort qu'un Award* sourit-elle. *Etre acceptée parmi ces gens qui ont écrit les Tables de la Loi du rock'n'roll, c'était impensable pour une fille ayant grandi au milieu de nulle part en écoutant leurs albums."* Sheryl s'était déjà produit dans les lieux en 1995, aux côtés des Allman Brothers. *"J'ai grandi à la frontière avec le Sud, le groupe compte parmi mes grandes influences. Avoir pu chanter avec Gregg Allman constitue une récompense plus grande que n'importe laquelle des statues exposées dans ma maison."*

Terrifiant

Fervente Démocrate, la chanteuse n'est guère rassurée par l'évolution de son pays, et pointe sur "Broken Record" l'incapacité de points de vue contraires à s'écouter. "*Ça m'angoisse de savoir que mes enfants risquent d'hériter d'une bande de cinglés au gouvernement,* dit-elle. *Ils vont devoir gérer la crise climatique, l'IA, et nous autres, adultes, nous mobilisons très peu sur ces sujets, notamment aux Etats-Unis où les gens au pouvoir sont à la botte du big business.*" L'intelligence artificielle, justement. Le sujet est au cœur du morceau "Evolution" et ne semble pas beaucoup l'enthousiasmer. "*Une amie compositrice avait besoin d'une voix masculine pour un morceau. Alors elle a acheté pour cinq dollars la version IA de la voix John Mayer et il n'y avait aucun moyen de faire la différence. Le mélange bonne chanson + John Mayer fonctionnait parfaitement. J'ai trouvé ça terrifiant. On est à ce stade où on doit décider ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Je pense qu'on a besoin d'entendre l'âme des interprètes pour que les gens puissent ressentir le fait que la chanson a été écrite pour eux et sur eux.*" Ce à quoi tout l'art du songwriting se résumait en effet. Jusqu'à maintenant ? ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album "Evolution" (Big Machine)
En concert à l'Olympia le 27 juin

Photo DR

JEAN-YVES LABAT DE ROSSI

Si La Fontaine avait dû résumer les choses,
"La Grenouille Et Le Dictateur" aurait été la fable la plus rock de sa carrière.

JUILLET 1977, ALORS QUE LES SEX PISTOLS METTENT LE SOUK EN SCANDINAVIE, UN AIRBUS D'AIR FRANCE VIENT D'ATTERRIR SUR LE TARMAC DE L'AÉROPORT D'ENTEBBE, un lieu rendu célèbre par les forces spéciales israéliennes l'année précédente. A bord, Jean-Yves Labat de Rossi alias Mister Frog, un musicien français qui a joué dans Utopia, le groupe de Todd Rundgren, compte bien réaliser le coup du siècle pour relancer sa carrière : enregistrer le dictateur Idi Amin Dada à l'accordéon sur une version de "Little Drummer Boy" ! Une folle aventure qu'il raconte aujourd'hui dans le livre "Rock Me Amin".

Un trip rapide en Ouganda

ROCK&FOLK : L'histoire commence comme un polar avant de virer dans l'horreur absolue.

Jean-Yves Labat de Rossi : Il m'a fallu du temps et du recul pour l'écrire car j'ai eu beaucoup de chance de m'en sortir, ce qui n'a pas été le cas de toutes les personnes passées par le centre de torture de Nakasero. L'écriture utilisée résume les différents états d'esprit : un côté San Antonio pour le monde du rock un peu outrancier et dévergondé, puis celui qui décrit la détention est plus descriptif pour s'en tenir aux faits. J'évite de trop me lamenter sur mon sort.

R&F : Dès la première page, il est déjà question de drogue, de violence et d'un mafieux.

Jean-Yves Labat de Rossi : C'était l'époque et les rencontres qui rendaient la vie intéressante. Je jouais avec Todd Rundgren dans Utopia, tout allait bien, et puis j'ai eu une période de creux. Je me suis retrouvé à glander dans les bars de Woodstock sans trop savoir quoi faire. C'est là que j'ai eu la mauvaise idée de me chamailler avec Albert Grossman, l'homme qui faisait et défaisait les carrières des stars comme Janis Joplin et Bob Dylan. Il était proche de la mafia juive de Chicago et j'ai demandé de l'aide à un ami d'origine italienne. Si les choses se sont un peu calmées, je n'ai pas eu d'autre choix que de franchir la frontière canadienne pour tenter de trouver un contrat. Dans le bureau de Barclay, le gars avait épinglé un grand drapeau de l'Ouganda pour montrer son côté top provo. C'est un peu à cause de cela, et puis aussi de la coke, qu'il a eu l'idée de m'envoyer à Kampala.

R&F : Et sur le coup, cela vous a semblé une bonne idée ?

Jean-Yves Labat de Rossi : Eh bien, l'époque était un peu folle. Nous n'avions pas beaucoup de limites. C'était le coup d'une journée, un trip rapide en Ouganda, un coup de magnétophone et retour à la maison pour toucher le chèque d'avance. Pour moi, l'entreprise semblait raisonnable compte tenu de mon mode de vie.

Interrogatoire musclé

R&F : Alors qu'un paquet de gens vous conseille d'abandonner, vous rencontrez Idi Amin. Comment prend-il la chose ?

Jean-Yves Labat de Rossi : Une fois sur place, le climat est digne d'un polar à la OSS 117 : surveillance et paranoïa. J'aurais dû me méfier mais comme j'ai apporté de quoi me garder optimiste, je reste zen. A l'hôtel, mon synthétiseur et le séquenceur qui m'accompagnent ne passent pas inaperçus auprès de tous les amateurs de technologie musicale.

Photo ABC Photo Archives/ Disney General Entertainment Content/ Getty Images

Enregistrer le dictateur Idi Amin Dada à l'accordéon

A force d'expliquer à droite et à gauche ce que je compte faire, je finis par approcher le dictateur dans un restaurant huppé. Dès le premier coup d'œil, je commence à me demander si je ne suis pas en train de faire une connerie. Le type que j'ai en face de moi est beaucoup moins sympathique que celui qui est dans le documentaire de Barbet Schroeder… Malgré la peur qu'il m'inspire, je parviens à lui expliquer le but de ma présence. Au début, je suis dans mes petits souliers. Au bout d'un moment, il se détend et je pense le processus sur les rails, surtout après le petit concert improvisé qu'il me demande de faire.

R&F : Qu'est-ce qui fait tout dérailler ?
Jean-Yves Labat de Rossi : Le synthé et le séquenceur. Idi Amin et son service de sécurité pensent qu'il s'agit d'un système de communication et que je suis un espion. Après un premier interrogatoire musclé, je suis loin d'imaginer ce qui va se passer. Le lendemain, je vois une femme enceinte se faire éventrer sous mes yeux pour que j'avoue que je suis un agent américain. Dans la foulée, mon interrogateur me coince les deux mains dans le fermoir de la Samsonite avant de s'asseoir dessus. Ça craque. J'ai mis des années à récupérer l'usage de ma main gauche. Après, j'ai perdu la notion du temps. Entre le ballet des camions qui arrivaient avec des gens vivants et le moment où ils étaient nettoyés au jet pour les débarrasser des flaques de sang, je ne sais pas combien de jours je suis resté dans cet endroit. La survie moyenne à Nakasero était d'une journée. J'y suis resté plusieurs jours. Combien, je ne sais pas. Tout ce dont je me souviens, ce sont les bruits. Depuis, je suis toujours attentif aux sons autour de moi. Quand je me réveille la nuit, ce ne sont pas des images qui remontent à la surface, mais le cri d'agonie de cette femme.

R&F : Une fois sorti de cet enfer, que se passe-t-il ?
Jean-Yves Labat de Rossi : J'ai coupé les ponts avec le monde de la musique tel que je l'avais connu. En 1978, quand Barclay a sorti l'album en France, je n'étais même pas au courant. La pochette est hideuse. Depuis, avec le label Ad Vitam, je suis revenu à une forme de musique plus tournée vers l'unification des peuples. ★

RECUEILLI PAR GEANT VERT
Livre *"Rock Me Amin" (Editions Arthaud)*

LAND
C

“On reste des dingues de musique”

THE BLACK KEYS

Des sessions étalées sur plus d’un an, six studios utilisés, des invités cinq étoiles (Beck, Noel Gallagher)… Avec “Ohio Players”, le duo tente de concilier un niveau d’ambition inédit avec leur coolitude coutumière. **Entretien avec Dan Auerbach.**

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

“*T’AS DÉJÀ ENTENDU PARLER DES APOSTLES OF MUSIC ?*” INTERROGE LA VOIX À L’AUTRE BOUT DU TÉLÉPHONE. “*Heu, ça doit être du gospel ?*” hasarde-t-on. “*Ouais, du gospel vraiment cool*”, reprend Dan Auerbach en direct de la Birmingham Record Fair, dans l’Alabama. Le chanteur des Black Keys s’est enquillé les trois heures de route la veille depuis Nashville, où il réside depuis plus d’une dizaine d’années, et a commencé à plonger la tête dans les bacs dès l’ouverture, soit huit heures du matin. Il fait une pause le temps de notre conversation et égrène la liste de ses trouvailles. Outre l’unique 45 tours des Apostles Of Music, l’homme a déniché une galette de The Gee Cees (“*Glen Campbell joue de la guitare fuzz dessus !*”), le “Up In My Mind” de Wayne Cochran (“*Putain de génial !*”), un LP de Larry Bright (“*Du hillbilly funk, il fait une reprise de ‘I Saw Her Standing There’ qui est à tomber par terre*”), le “Love Man” d’un certain Bobby Powell ou encore les œuvres d’un chanteur québécois dont l’identité nous a échappé. “*Plein de trucs cool que je n’avais pas encore…*”, résume-t-il, la voix remplie d’excitation.

Photo Jim Herrington-DR

THE BLACK KEYS

Pour qui en douterait, vingt-trois années au sein des Black Keys, dont la dernière décennie couronnée d'un succès colossal, n'ont entamé en rien l'enthousiasme du natif d'Akron, Ohio. "*On reste des dingues de musique,* explique Auerbach. *Et on est toujours impatients d'aller en studio et de créer des morceaux.*" C'est précisément ce que lui et son compère de batteur Patrick Carney ont fait au cours d'une période s'étalant de janvier 2022 à juin 2023, avec une petite aide de leurs amis. Pas moins de six studios visités, quatre en Californie, un autre à Londres, et des passages par celui d'Auerbach, à Nashville. Soit un temps de gestation significativement plus long qu'à leurs débuts, lorsqu'ils accouchèrent de leur premier album en une journée dans le sous-sol de la maison de Pat, à Akron. L'Etat où ils sont nés, ont grandi et se sont rencontrés donne son nom (avec un clin d'œil au groupe de funk seventies) à un album particulièrement ambitieux, qui voit le duo récapituler ses forces, explorer de nouvelles pistes, ne pas lésiner sur les couches d'instruments, loin du minimalisme des débuts, et tenter de se montrer à la hauteur des attentes tout en continuant à prendre du plaisir. Et à en procurer. "*On se met toujours une pression nous-mêmes et nous sommes nos juges les plus exigeants, mais c'est bénéfique, ça nous aide à donner le meilleur,* estime Auerbach. *Si une chanson ne correspond pas à nos attentes, on la balance. Cette fois, on voulait vraiment tirer le maximum de chaque titre. On a probablement passé plus de temps sur ce disque que sur n'importe quel autre…*"

Avoir ce genre de préoccupations (et obtenir ce genre de moyens) nécessite un certain statut. Résumons rapidement. Après une première décennie à tirer le diable par la queue, à enchaîner les tournées aux quatre coins des Etats-Unis dans un van jusqu'à se brûler les ailes, le duo connaît le succès en 2010 avec l'album "Brothers" qui les voit exploser les frontières du blues garage, entériné derrière par "El Camino". Côté financier, tout va pour le mieux également depuis qu'ils placent leurs chansons dans des séries, films, publicités. "Turn Blue" suivra en 2014, puis le groupe marque une pause. La lassitude des tournées, notamment, a joué un rôle. "*On a fait trop de concerts. On s'est cramé. Je pense que ça arrive à la plupart des groupes, car aucun manager, aucun tourneur ne va faire attention à toi du moment que tu rapportes de l'argent à un tas de gens. Il faut prendre du temps pour soi, faire des breaks, dépenser son argent, se faire plaisir...*"

Cette musique doit servir à danser

Après cinq ans de stand-by, les Keys se sont relancés en 2019, renouant notamment avec leurs racines blues sur l'excellent album de reprises "Delta Kream" (2021), suivi l'année suivante par "Dropout Boogie", avec notamment Billy Gibbons en special guest. Pour le petit nouveau, ils ont décidé d'ouvrir en grand leur univers à des compagnons de route, certains familiers (Dan The Automator, Greg Cartwright, Leon Michels…), et de renvoyer quelques ascenseurs. Ainsi Beck, dont la présence impose un petit retour en arrière. En février 2003, le duo vient de publier son premier album, "The Big Come Up", et d'être invité par les filles de Sleater-Kinney à ouvrir leur tournée. Ils sont à New York et s'apprêtent à se produire avec elles au Roseland Ballroom lorsqu'elles leur relaient une invitation. "*Elles nous ont dit :* 'Il y a cet after show, au Saturday Night Live, Beck sera là, vous voulez venir ?' " On a dit : "*Bien sûr*", on s'est rendu à la fête, et on a donné une démo à Beck de notre prochain album (*"Thickfreakness", ndr*)", se souvient Auerbach. L'auteur de "Loser" (1993) est une influence majeure des deux hommes, qui ne sont pas restés insensibles en leurs jeunes années à son habile melting-pot de rap et de guitares blues revêches. "*Quelques semaines après la fête, on nous a proposé d'ouvrir pour lui,* poursuit Dan. *C'était une tournée en bus, avec des trajets interminables, on était totalement cramé mais ça reste un souvenir fantastique. On a aussi rencontré ses musiciens, qui étaient incroyables, notamment Greg Kurstin, le guitariste Josh Klinghoffer, le batteur Jay Bellerose, le bassiste Steven McDonald… On est toujours potes avec ces mecs.*"

Beck, qui chantera leurs louanges à leurs débuts, cosigne sept des quatorze titres d' "Ohio Players", et joue sur autant, dont le premier single, "Beautiful People (Stay High)", manifeste quant à la conception du rock'n'roll d'Auerbach et Carney : cette musique doit servir à danser. Il n'est qu'à voir le clip lors duquel des protagonistes de tous horizons se déhanchent avec une certaine volupté le long d'une ligne de basse à réveiller des volcans éteints depuis des millénaires. Ce type de morceau trouve également son origine dans une habitude prise par les deux hommes, qui se muent régulièrement en DJ dans les clubs. "*On passait des 45 tours pour mettre le feu sur le dancefloor et la nuit suivante on se retrouvait en studio…*

Ecurie de compétition

Dan Auerbach a fondé son label Easy Eyes Sound en 2017, quelques années après l'ouverture du studio homonyme. Enregistrement analogique, équipe de songwriters et de sessionmen triés sur le volet… En procédant à l'ancienne, Auerbach et ses troupes sont parvenus à faire de l'écurie un gage de qualité en une poignée d'années. "*Je me sens tellement chanceux de pouvoir produire ces albums. Et c'est fou de voir à quel point on peut changer la vie d'une personne, comme Robert Finley, Shannon & The Clams, Hermanos Gutierez. Peu importe les genres, seule compte la qualité de la musique. Vivre à Nashville m'a aussi permis de croiser des musiciens et des songwriters fantastiques. C'est tellement fun d'aller en studio juste pour écrire, ça me procure beaucoup de plaisir, et ça me permet de conserver une certaine fraîcheur. C'est comme si j'utilisais des parties différentes de mon cerveau selon l'activité* **(Black Keys *vs* producteur)*, et qu'elles s'auto-alimentaient l'une l'autre.*"**

Photo Jim Herrington-DR

Ça nous a influencés d'une certaine manière, pas dans le sens où on voulait retrouver le son des vieux albums, mais plutôt cette sensation d'euphorie." Pense-t-il que cette connexion avec la danse a été l'élément manquant du rock lors de la décennie qui l'a vu grandir ? Auerbach botte en touche. "*J'ai toujours été attiré par le genre de sons qui vous font bouger, c'est aussi typiquement le genre de morceaux auquel réagira un gamin, qui n'est pas du tout dans le jugement, il aime ou pas. D'ailleurs, notre groupe-test pour nos morceaux consiste en nos enfants et en nos amis nerds de musique…*" (*rires*)

Machine à grooves

Après les sessions avec Beck, Carney et Auerbach se sont envolés pour Londres. Direction le quartier d'Hackney et les Toe Rag Studios, bardés d'équipement analogique, où ils se sont enfermés avec un certain Noel Gallagher. "*On avait entendu dire qu'il n'écrivait avec personne, mais on a passé trois jours avec lui et on a écrit trois chansons, une par jour, dont 'On The Game', qui est probablement ma préférée de l'album,* raconte Dan. *C'était un peu risqué de dépenser tout ce fric pour aller là-bas et booker le studio, on n'était pas sûr qu'on en tirerait quoi que ce soit, mais la connexion a été immédiate. Le studio était fantastique, une petite pièce avec un son super. On a enregistré côte à côte, sans isolation entre les instruments, juste guitare, basse, batterie et claviers dans la même pièce, et c'est ce qui a fini sur l'album…*"

Le duo a également posé ses flight cases en Californie, notamment au Valentine Studios, à Los Angeles, dont les murs ont abrité quelques merveilles sixties et inspiré un décapant "Reed Them And Weep" aux accents surf. "*C'est le genre de morceau que tu écris quand tu branches une guitare Fender dans un ampli Twin Reverb*", s'amuse Auerbach. Si les Keys demeurent une machine à grooves, leurs fulgurances mélodiques leur ont toujours permis de se distinguer du tout-venant garage blues, de transcender leurs racines. Un constat flagrant sur

"Si une chanson ne correspond pas à nos attentes, on la balance"

le deuxième morceau de l'album, "Don't Let Me Go", dont le refrain, inspiré par un obscur titre soul ("The Devil's Work", crédité au générique), l'emporte dans une autre dimension.

A la fin du parcours, les deux hommes ont décidé de faire une place au hip-hop, élément auquel ils s'étaient déjà frottés sur "Blakroc", en 2009. "*On a grandi avec, c'est une énorme influence sur nous. Faire 'Blakroc' nous a d'ailleurs sacrément ouvert l'esprit et nous a aidés à nous retrouver à un moment où on était séparés car on était cramés. On avait pu aller en studio et retrouver de la créativité sans la pression de faire un album des Black Keys. Ces chansons sur 'Ohio Players' sont un peu un clin d'œil à ça.*" Obsédés ces derniers temps par le rap de Memphis, Auerbach et Carney ont en effet convié deux de ses acteurs aux sessions, Lil Noid, l'auteur de "Paranoid Funk" (1995), et Juicy J, l'un des fondateurs de Three 6 Mafia. Le tableau final donne un mélange des genres qui correspond finalement à un certain environnement, une certaine éducation. "*On a été exposé à tout un tas de musiques en grandissant. Ma famille jouait du bluegrass, mon père avait une collection avec des disques Stax, des Beatles, de Muddy Waters, du rock'n'roll, du blues, et à l'école la musique la plus populaire était le rap, les Geto Boys était un incontournable des fêtes quand on avait 14 ans.*"

Sur la route

En tout état de cause, cette accumulation de séances ne témoigne pas d'une créativité en berne ou d'un accouchement au forceps, bien au contraire. "*On travaille toujours vite, c'est juste qu'on a enregistré énormément de chansons. On en a écrit une cinquantaine, puis on a réduit à trente, puis à vingt. On est parti sur l'idée d'un double album, et finalement on s'est rabattu sur un simple et on va sortir un EP un peu plus tard. Vingt chansons devraient être publiées en tout et pour tout de ces sessions. On a été très sélectifs et on a pris notre temps pour finaliser, mixer.*"

Le groupe s'apprête à repartir sur la route, mais à ses conditions. En s'aménageant des moments de pause pour ne pas revivre les psychodrames du passé. "*Le but est de trouver le bon équilibre pour que ça reste fun. Moins on tourne, meilleurs sont nos concerts en quelque sorte.*" Et se verrait-il faire ça toute sa vie ou du moins jusqu'à un âge très avancé, à la manière des Rolling Stones, avec lesquels Dan et Pat ont d'ailleurs partagé la scène il y a une dizaine d'années ? "*Si votre musique repose trop sur l'image, vous vous retrouvez piégé en vieillissant, mais si vous vous préoccupez juste de la musique, alors ce n'est pas un souci. De Kurt Cobain à RL Burnside, mes héros avaient des âges très différents. Ça compte peu en définitive, et le genre musical pas davantage. La seule question qui importe, c'est :* 'Est-ce que tu peux mettre le feu ?' " A priori, un mec capable de se lever dès potron-minet pour fouiller les bacs à disques aux quatre coins du pays devrait avoir de bonnes chances de répondre au critère. ★

Album *"Ohio Players" (Nonesuch/ Warner)*
En concert au Zénith (Paris) les 12 et 13 mai

THE LIBERTINES

Neuf ans après “Anthems For The Doomed Youth”,
les Libertines reviennent enfin avec un nouvel album doux-amer et engagé.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

NOUS SOMMES LE 25 AOÛT 2010, ET CETTE SOIRÉE N’EST PAS COMME LES AUTRES. Sur Kentish Town Road, large avenue bordée de petites bâtisses en brique abritant pubs antiques et kébabs, l’excitation monte à mesure que le jour baisse, lentement : les Libertines sont en ville, ils doivent donner leur second concert — mais le premier ouvert aux fans — depuis leur retentissante séparation en 2004. Déjà, au loin, se dresse l’imposante silhouette du Forum, ancien cinéma Art déco. A peine entré dans la place, les *Likely Lads* se pointent et lancent “Horrorshow”, dans une liesse générale qui se poursuivra tout le temps d’une performance absolument mémorable où les paroles de chaque titre (dont la rare “Lust Of The Libertines”) seront clamées par une foule extatique, en pogo permanent. On scrute bien évidemment les interactions entre les deux meneurs, les rares moments où ils chantent dans le même micro, comme à la belle époque. Peter Doherty promène sa nonchalance opiacée tandis que Carl Barât, mèche nerveuse et mine concentrée, semble parfois le regarder en chien de faïence, comme durant cette très chargée “Can’t Stand Me Now”. Cette fois, c’était sûr, la belle équipée allait pouvoir reprendre…

Photo DR

“Trop intelligent pour mourir”

Peter et Carl. Carl et Peter. La légende a souvent été imprimée. Deux personnalités intrigantes aux motivations opposées — la liberté totale pour le fils de militaire au visage poupon, la stabilité pour le sémillant guitariste à l’enfance bohémienne. Au croisement de ces trajectoires, les Libertines. Une ambition : la célébrité. Leur amitié indéfectible suivie de leur rupture acrimonieuse résonne dans nos vies. Une alchimie créative qui a mené à “Up The Bracket”, polaroïd débraillé saisi par le vétéran Mick Jones (The Clash) : il capturait parfaitement l’irrépressible soif d’excès propre à la jeunesse, sa vitalité débordante. A la fois punk et romantique, lettré, bringuebalant, ce manifeste a achevé de carboniser un Peter Doherty ayant déjà découvert le crack et l’héroïne. Sa miraculeuse suite (“The Libertines”, 2004), sous une iconique photo de pochette shootée par Roger Sargent lors de la libération de Peter, était tout aussi fondamentale. Une déchirante et viscérale explication à cœur ouvert entre les deux ex-meilleurs amis, carburant à l’énergie du désespoir, une sève digne de “Raw Power”. En deux classiques fulgurants, entrant directement dans la grande Histoire du rock’n’roll, la messe était dite. Les Libertines ont ramené la fronde, le danger et l’imprévisibilité dans un monde déjà bien corseté. Les frasques de Peter Doherty, rescapé perpétuel explorant les enfers de la défonce, l’ont doté d’une aura subversive, d’un statut : celui de la potentielle dernière icône de notre musique, s’inscrivant dans la lignée autodestructrice des Jim Morrison et Kurt Cobain. Sauf que, comme l’a récemment déclaré Carl Barât au “Guardian”, il était “*trop intelligent pour mourir*”. Une trajectoire météoritique, donc, pour un groupe au style unique, qui n’aura pas d’héritiers à la hauteur : qui se souvient de Palma Violets, Viva Brother ou Tribes ?

Dogue anglais

Toujours est-il qu’après une première tentative de réunion avortée en 2010 — deux concerts au Forum et deux triomphes aux festivals de Leeds et Reading pour un cachet record —, le rapprochement s’est pérennisé à partir de 2014, date d’une bacchanale géante à Hyde Park. A la suite de l’inégal “Anthems For The Doomed Youth”, goupillé à la va-vite pour capitaliser sur la désormais lucrative *marque*, les Libertines sont devenus une machine scénique bien rodée qui tourne régulièrement. Depuis la Normandie où il réside désormais, Peter s’est assagi. Il s’est récemment marié, a domestiqué ses addictions et s’est par ce biais réconcilié avec son père. Dans ce contexte enfin apaisé, et même si l’inspiration semble vacillante des deux côtés — Frédéric Lo s’est chargé des mélodies du superbe “The Fantasy Of Life Of Poetry & Crime”, Carl est resté muet depuis le sous-estimé “Let It Reign” en 2015 —, l’annonce d’un nouvel album des Libertines demeure un événement. C’est au Centquatre, où un concert doit être donné le soir même, que l’on retrouve Carl et Peter, qui ne quitte jamais

son imposant dogue anglais répondant au doux nom de Gladys. "All Quiet On The Eastern Esplanade", donc, a été majoritairement enregistré au sein même d'un hôtel cossu récemment ouvert par la bande : The Albion Rooms. La bâtisse victorienne figure sur la pochette. Elle renferme un restaurant, deux bars servant un gin créé par les Libertines ("Gunga Gin") ainsi qu'une IPA ("Waste Land") brassée spécialement par Brewdog et, donc, un studio dernier cri. Carl, principal maître d'œuvre du projet, détaille : "*Margate était un endroit où des célébrités, comme Karl Marx et Charles Dickens, venaient pour leur convalescence, pour prendre les eaux comme on dit. Je savais que l'avance que nous avions reçue allait passer dans la location d'un studio d'enregistrement, d'hébergements luxueux, et qu'ensuite il y aurait les honoraires des comptables et de nos managers, et puis les impôts. Et, à la fin, on se retrouve avec rien du tout ou presque. J'ai donc eu l'idée de rassembler cet argent pour acheter un endroit qui nous appartiendrait collectivement, qui pourrait être notre maison.*" Peter complète l'explication : "*On a passé bien des années à essayer de s'en sortir dans des squats, des immeubles abandonnés, avec des problèmes d'électricité et des visites de la police. Ce monde devient de plus en plus impitoyable, alors on s'est dit :* 'Merde, on va essayer de faire ça légalement'. *Et nous avons investi dans un bâtiment, dans des briques et du mortier comme on dit en Angleterre. J'ai toujours été contre la propriété privée, mais j'ai remarqué que 99 % de la population était d'un avis différent. On avait donc le choix de ce que nous allions faire de notre avance : se l'injecter dans le bras, la fumer ou bien investir. On a choisi la troisième option.*"

Fragile et superbe

De même que pour la propriété de l'hôtel, les droits d'auteur des onze morceaux du disque ont pour la première fois été partagés équitablement entre les quatre membres du groupe. Leurs ébauches ont pourtant été échafaudées par l'habituel binôme, en quête de confiance mutuelle du côté de la Jamaïque. Peter raconte cet étonnant voyage : "*En fait, nous avons surtout repris contact en tant que vieux amis qui n'avaient pas pu passer beaucoup de temps ensemble dernièrement. Les excursions nous ont émerveillés, entre l'atmosphère extatique de l'église locale et les voyous pressés autour d'une table de billard dans un bar clandestin du port décapité. Tout cela a alimenté l'écriture des chansons. On a écrit onze ou douze couplets pour 'Mustang' et aussi quelques morceaux reggae qui n'ont pas fini sur l'album. Il doit en rester huit mesures sur 'Be Young'.*" Ce nouvel opus ne ressemble finalement pas à une tentative de "Sandinista!", comme projeté au départ, et ne risque pas de déconcerter les fans. Quelques titres, comme "Run Run Run" ou "Oh Shit", tentent ainsi de renouer avec la frénésie des débuts. Avec un succès variable. Il faut dire que le temps est passé. Peter et Carl ont désormais quarante-cinq ans, et il serait donc vain d'espérer d'eux l'effervescence des deux premiers brûlots. Les compères ont gagné une certaine maturité qui se traduit par des commentaires politiques et sociaux inhabituels : l'accueil désastreux des migrants en Angleterre ("Merry Old England"), la guerre en Ukraine ("Have A Friend") ou le réchauffement climatique ("Be Young") sont ainsi abordés. "Mustang" dépeint des personnages de la classe moyenne avec une verve évoquant un croisement entre les Kinks et Lou Reed. Une prise de recul rafraîchissante. Mais surtout, le tempo se ralentit sur de majestueuses ballades bien orchestrées, avec cordes et parfois cuivres. On pense au jazz manouche de "Baron's Claw" ou encore "Man With The Melody". Une chanson de John Hassall à l'origine, sur laquelle le tandem habituel a ajouté ses couplets, Gary chantant même sur un refrain. Carl : "*Il y a des trésors qui émergent de la chambre d'adolescent de John Hassall. D'anciennes compositions qui reviennent sans cesse et qui s'échouent sur le rivage. Alors, il faut leur faire une place.*" La plus gracieuse et mémorable reste certainement "Night Of The Hunter", et son motif rappelant beaucoup "Le Lac Des Cygnes". Peter : "*C'est un beau refrain mélancolique, avant même de parler de la signification de la chanson en termes de crime au couteau, et du moment où vous gâchez votre vie pour un acte de vengeance que vous pensez être juste. Il suffit parfois de quelques beaux accords pour vous donner quelque chose à quoi vous accrocher dans la tempête et vous aider à traverser les moments les plus sombres. C'est comme toutes les grandes chansons country et western, celles de Hank Williams ou de Townes Van Zandt : elles ne célèbrent pas la tristesse de la tragédie, mais en prennent simplement note.*" Et puis il y a enfin la conclusion décharnée, "Songs They Never Play On The Radio", composition de Doherty terminée à huit mains et dont la seule évocation fait couler des larmes sur ses joues : "*C'est la chanson la plus importante pour moi… Comme un condensé de nostalgie qui se projette au visage de l'auditeur. Elle est fragile et superbe… Quel est le mot français pour 'gorgeous' ?*"

"Pas du genre à réécouter mes vieux disques"

La suite du voyage

Ainsi le *Good Ship Albion* semble voguer à nouveau vers la mythique Arcadie. Les vents sont favorables. Les drogues semblent un lointain souvenir pour Peter : "*Je suis libéré, oui. En fin de compte, il faut s'éloigner des débats sur le bien et le mal et se contenter de voir que cela va nous tuer. Et c'est tout. Est-ce que l'on veut vraiment mourir ? Est-ce qu'on veut tout sacrifier ?*" Du côté de Carl, les accès de dépression restent tenaces mais désormais maîtrisés : "*J'en ai souffert toute ma vie, mais je l'accepte mieux. C'est une maladie courante, et j'apprécie le soutien, mais il n'y a que moi qui puisse la comprendre et m'en prémunir. Personne d'autre. C'est plus facile avec le temps, bien que je ne pense pas qu'elle disparaîtra un jour.*" Une sagesse qui n'était pas de mise il y a vingt ans, lorsque des gardes du corps avaient été embauchés pour séparer les deux hommes durant l'enregistrement de "The Libertines". Contrairement à "Up The Bracket", pas de coffret spécial prévu cette année pour cet anniversaire. A cette évocation, Peter semble nettement plus enthousiaste que Carl : "*Wow, déjà vingt ans ! On va recommander l'idée à notre management. Je ne suis pas du genre à réécouter mes vieux disques, mais le premier était incroyable. C'était comme si nous savions exactement ce que nous allions faire. Le deuxième album, c'était plus comme un bébé prématuré qui doit se battre dans la couveuse pour survivre. Le groupe avait complètement implosé. Quel gâchis… Mais toutes ces chansons étaient si fortes qu'elles sont restées soudées et ont trouvé leur chemin. C'est un putain d'album, probablement même meilleur que 'Up The Bracket'. 'Can't Stand Me Now', 'Last Post On The Bugle', 'The Ha Ha Wall', 'Road To Ruin', ce sont toutes des chansons immenses.*" Quelle sera la suite du voyage pour nos chers *Likely Lads*, une fois la tournée terminée ? Une reformation des Babyshambles, peut-être ? L'hyperactif Peter prend encore une fois les devants : "*Il y a eu des discussions… Tu sais, nous sommes des gens très créatifs pour ce qui est de la musique, de la littérature, de l'écriture de scénarios de films, on est assez facilement stimulés. Il suffit de se discipliner. Nous avons plein d'idées, mais elles ont aussi besoin de pauses.*" Quid de la foi en l'amour et la musique, finalement ? "*Absolument, oui, nous l'avons toujours ! Autrement, nous ne serions pas ici.*" Et Carl de conclure : "*Et nous serions sûrement morts, sinon.*" ★

Album "*All Quiet On The Eastern Esplanade*" *(Casablanca/ Republic Records)*

Photo Marion Ruszniewski

Centquatre-Paris, 29 février 2024

Presque quatorze ans après le Forum de Kentish Town, le ressenti est différent. Carl, Peter et John, casquettes vissées sur la tête, affichent une camaraderie retrouvée. Derrière eux, Gary assure comme à l'accoutumée. La performance a gagné en rigueur ce qu'elle a perdu en incandescence. Les immortels tubes sont lourdement acclamés ("Death On The Stairs", "What Katie Did"), et les quatre titres issus du nouvel album captés par de nombreux téléphones immédiatement brandis. Rappel parfait avec "France", "The Good Old Days" et l'euphorisante "Don't Look Back Into The Sun". Un *shot* de nostalgie toujours aussi plaisant.

Un album de rock'n'roll, donc

THE BLACK CROWES

Pour leur premier album studio en quinze ans, les Black Crowes effectuent un retour tonitruant au rock'n'roll. *"Cette musique nous vient très facilement"*, assume le toujours goguenard **Chris Robinson**.

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

IL EST 11 H 16 À LOS ANGELES ET CHRIS ROBINSON EST DANS UNE FORME OLYMPIQUE. Installé face à l'écran dans son jardin, le chanteur des Black Crowes, 57 ans, affiche sa volubilité coutumière, généreux en rires et en "*You know what I mean*" qui ponctuent un grand nombre de ses phrases. C'est dans la mégalopole californienne que le cofondateur des Corbeaux a passé l'essentiel de ces récentes années, sans grande nostalgie pour sa Géorgie natale. "*La motivation première pour se lancer sérieusement dans la musique était de voyager. Dans ma conception romantique d'une vie de poète, il faut voir le monde, entrer dedans, le ressentir. Le plan a toujours été de ne pas rester dans le Sud…*", rigole-t-il. L'homme est bien plus détendu que lors de notre précédente rencontre dans un hôtel londonien, en février 2020, quelques semaines avant la pandémie mondiale. Chris se tenait assis sur la banquette d'un salon aux côtés de son guitariste de frère Rich, et les deux hommes avaient conscience de jouer gros. D'abattre une dernière carte, possiblement. La fratrie venait d'annoncer quelques semaines plus tôt la reformation des Black Crowes après sept années de séparation et de déclarations à couteaux tirés, un événement alors aussi improbable que le serait une réactivation d'Oasis aujourd'hui. Le plan était simple, en forme de retour vers le futur : une tournée consacrée à rejouer leur premier album, "Shake Your Money Maker", qui les plaça au début des années 1990 en héritiers surdoués des Faces et des Rolling Stones et s'écoula à cinq millions d'exemplaires. En ce début d'année 2024, les deux frangins ont de bien meilleurs atouts en main. Reportée par le Covid, leur tournée s'est finalement étirée sur près de deux ans, le public a répondu présent, les concerts, carrés, se sont déroulés sans anicroches, avec de nouveaux musiciens, pas manchots et pas désireux non plus de capter la lumière (le fidèle bassiste Sven Pipien, camarade des débuts, a fini par être convié à bord). La suite arrive aujourd'hui sous la forme d'un nouvel album studio, quinze ans après le précédent, enregistré à Nashville avec le producteur Jay Joyce. "Happiness Bastards" reprend les choses là où les Crowes les avaient laissées lorsqu'ils bifurquèrent vers une americana psyché au mitan des années 1990. Un album de rock'n'roll, donc. Chris en raconte la genèse, esquisse la suite et ajoute quelques digressions de son cru.

“Il y a encore beaucoup de rock aujourd’hui la même importance autour des artistes ou

ROCK&FOLK : Comment vous est venue l’envie d’écrire de nouvelles chansons ?
Chris Robinson : On a commencé à écrire quelques morceaux dans des genres très différents avant le Covid, qu’on n’envisageait pas forcément pour un album. Rich et moi ne voulions pas aller en studio trop tôt, on voulait d’abord faire la tournée, voir comment elle se déroulait. On avait besoin de se reconnecter sur bien des aspects : être à nouveau dans un groupe tous les deux, être associés dans le business, être frères… Ce qui est marrant, c’est qu’écrire a toujours été l’aspect le plus simple de notre relation. Même dans les périodes où on ne s’entendait plus, composer restait ce qu’on parvenait encore à partager. Ce qu’on voulait faire cette fois, c’était se concentrer sur le rock, authentique, à haute énergie, avec de gros riffs. Mais avec aussi du rhythm’n’blues, du funk, de la soul. La tournée “Shake Your Money Maker” a été la source d’énergie de ces chansons. “Happiness Bastards”, c’est l’album que vous mettez sur la platine un samedi soir avant d’aller à un concert ou de sortir en ville avec vos potes. Mais ce genre de musique nous vient très facilement. Notre façon d’écrire n’a jamais vraiment changé depuis notre adolescence : on écrit plein de morceaux, puis on affine, on affine encore et, au moment d’entrer en studio, on a nos douze ou treize chansons à essayer. On a fait l’album en deux semaines et demie, ce qui est très rapide. Facile ne serait pas le bon mot, mais cela ne nous a pas demandé des efforts considérables. On avait juste besoin de jeter un petit sort pour que la musique décolle…

R&F : Vous avez choisi de travailler avec un producteur, c’était aussi une façon d’avoir un arbitre entre vous ?
Chris Robinson : En quelque sorte. On a fait appel à Jay Joyce, un producteur très talentueux qui est aussi un super musicien et possède un studio magnifique à Nashville, dans une ancienne église baptiste, le Neon Cross Studio. Mais c’est Rich et moi qui savons ce que sont les Black Crowes, et ce qu’ils ne sont pas. Jay complète bien le puzzle. On l’écoutait, on essayait ses suggestions, si ça marchait, on prenait, sinon, on tentait autre chose. Il s’est adapté à nos énergies, qui sont très différentes en studio. Je pars dans tous les sens, j’aime que les choses aillent vite. Rich est plus dans sa bulle.

R&F : Vous diriez que “Happiness Bastards” correspond à l’album que vous auriez pu faire après “The Southern Harmony And Musical Companion” ?
Chris Robinson : Oui, totalement, mais après “Shake Your Money Maker” et “Southern Harmony…”, on a suivi notre muse. “Amorica” est un album tourné vers les racines, authentique. On n’aurait pas pu faire “Happiness Bastards” sans passer par toutes ces étapes. On doit suivre notre instinct du moment. Quand “Shake Your Money Maker” est sorti, il n’y avait rien de semblable. Les gens disaient : “*Tiens, du rock’n’roll, ce sont les seventies qui reviennent*”, ils nous comparaient aux Faces, aux Rolling Stones, à Led Zeppelin, mais c’est surtout qu’on avait les mêmes influences que ces groupes. On les adorait aussi mais j’écoutais les mêmes chanteurs que ceux que Rod Stewart avait écoutés avant même que je sache qui était Rod Stewart, ou du moins que je l’écoute. J’aimais les débuts du rock’n’roll et le blues que les Stones adoraient également. Toujours est-il qu’on joue du rock, on n’est pas un groupe d’americana, quoi que cela signifie. Jouer “Shake Your Money Maker” pendant deux ans nous a rappelé qu’on était bons dans ce genre, et m’a rappelé à moi que je prends du plaisir à être un frontman. Je veux à nouveau danser sur scène, car la musique m’invite à le faire. On ne voit plus trop ce genre de choses aujourd’hui…

R&F : Etes-vous encore surpris par les riffs que compose Rich lorsqu’il vous les joue pour la première fois ?
Chris Robinson : Surpris, non, on parle quand même de quelqu’un qui a écrit “She Talks To Angels” ou “Twice As Hard” à 19 ans… Mais oui, ses riffs sont vraiment uniques. On entend du Keith Richards, du Stephen Stills ou du Nick Drake, les gens qu’il aime, mais son jeu ne ressemble à personne. “Bedside Manners” est un très bon exemple. Rich est venu dans ma maison de Los Angeles et il a commencé à jouer ce plan (*il chante le riff*), et c’était parti, on a pondu le couplet, bidouillé le refrain, ça nous a pris dix minutes à écrire. Quand il joue quelque chose comme ça, ça stimule mon imagination : je vois la scène d’ouverture d’un film avec une pancarte “Do no disturb” pendue à la porte d’une chambre d’hôtel, puis je visualise ce qui passe derrière la porte, dans le lobby, et ainsi de suite…

La vie est belle

R&F : Les paroles de “Kindred Friend” s’adressent à lui, non ?
Chris Robinson : Peut-être, en partie, oui. Mais je pense que ça peut s’appliquer aux Black Crowes en train de renouer avec un grand nombre de personnes, notre public… Je suis probablement le moins qualifié pour parler de mes paroles car j’essaie de faire en sorte que chacun puisse se les approprier, par rapport à sa vie, à ses propres expériences.

R&F : Les paroles suggèrent de profiter du temps qui reste. Vous avez des regrets quand vous regardez la trajectoire du groupe ?
Chris Robinson : Non, la vie d’un artiste est ce qu’elle est. Les moments les plus douloureux, les périodes les plus noires, il fallait en passer par là. Je ne peux pas reprendre les choses horribles que j’ai pu dire et qui ont blessé Rich, je peux juste les reconnaître pour ce qu’elles étaient et aller de l’avant en cessant de me comporter de la sorte. La personne que je suis à 57 ans est très différente de celle que j’étais à 27, 37 ou 47 ans. Certaines choses n’ont pas changé, bien sûr, ma passion,

Page d’histoire

Les Black Crowes ont donné un certain nombre de concerts mémorables à Paris. Celui du 4 février 1995, lors de la tournée “Amorica Or Bust”, vit Chris Robinson convier pour le rappel Jimmy Page, qui déboula Les Paul en main pour deux brûlots blues, “Shake Your Money Maker” (Elmore James) et “Mellow Down Easy” (Willie Dixon). *“A cette époque, j’avais juste fait trois albums, alors être là au Zénith et annoncer* ‘Mesdames et messieurs, Jimmy Page’, *c’était assez dingue,* se souvient Chris. *Je n’imaginais pas que je jouerais avec lui quelques années plus tard* (les Black Crowes tourneront aux Etats-Unis avec Page dans les années 1999-2000) *ni qu’on entretiendrait une longue amitié… Les leçons apprises à ses côtés, le fait de bosser dur notamment, sont toujours présentes.”*

mais il n'y a plus des groupes"

mon âme, mon imagination, mes rêves. Mais ma relation à ces choses et ma relation aux autres sont très différentes. Je suis passé par beaucoup d'expériences, j'ai choisi d'être disponible au changement. C'est ce à quoi correspond la vie, selon moi. Et j'ai la chance de pouvoir écrire, chanter, me produire sur scène… J'ai fait des interviews récemment où les journalistes me disaient que certains de mes congénères s'ennuyaient terriblement, et je ne comprenais pas. Je vais jouer à Paris dans quelques mois, comment pourrais-je trouver ça barbant ? Ce sera le parfait moment pour s'asseoir en terrasse et demander "*Un mauresque s'il vous plaît ?*" (*en français, ndr*). La vie est belle.

Un million de groupes très cool

R&F : La scène du rock américain des années 1990 à laquelle vous avez appartenu a des allures d'âge d'or vue d'aujourd'hui…

Chris Robinson : (*rires*) Les Black Crowes ont un nouvel album, Pearl Jam a un nouvel album, Green Day aussi, les Red Hot Chili Peppers sont énormes, j'ai vu Metallica récemment, ils sont énormes, pareil pour Guns N' Roses. Il y a encore beaucoup de rock et de guitares aujourd'hui mais la culture est différente, il n'y a plus la même importance autour des artistes ou des groupes. Mais on peut entendre plein de jeunes pousses fantastiques, il y a un million de groupes très cool en Australie, et à Los Angeles aussi, comme Billy Tibbals, The Uni Boys, Dagger Polyester… Pour notre part, on avait des héros, Johnny Thunders, Jeffrey Lee Pierce, Bob Dylan, Keith Richards, Thelonious Monk, George Clinton et le P-funk, Roland Kirk… Si vous étiez un outsider et que vous rencontriez des gens avec des goûts similaires, ça vous rapprochait, d'un coup vous n'étiez plus seul.

R&F : Vos deux premiers albums ont été récemment réédités. Va-t-il en aller de même pour les suivants, "Amorica", "Three Snakes And One Charm"…

Chris Robinson : Hum, je ne sais pas trop. Quand on s'éloigne des albums produits par George Drakoulias, c'est plus difficile de monter ce genre de projet. J'ai adoré ces coffrets, Universal a fait du super boulot. Mais le nouvel album est là où on veut être aujourd'hui. La tournée va nous occuper un moment, Rich et moi prenons vraiment du plaisir avec les Black Crowes, et on fera probablement un autre album dans les deux ans à venir. Mais on écrit aussi beaucoup de chansons qui ne rentrent pas dans le cadre des Crowes. Ça pourrait se retrouver dans un album de Chris et Rich Robinson du type "Brothers Of A Feather" (*projet acoustique concrétisé par un album live en 2007, "Live At The Roxy"*, nda)… Il y a beaucoup de possibilités.

R&F : Vous publiez "Happiness Bastards" sur votre propre label. Vous prenez un risque ?

Chris Robinson : Pas vraiment, car on a défini l'échelle de ce qu'on voulait faire, on consulte des gens qui s'y connaissent un peu plus que nous. Mais aujourd'hui, il n'y a rien qu'une major pourrait nous apporter à part des conflits. On ne pourrait pas concevoir de ne pas avoir la main sur notre musique. On n'aime pas qu'on nous dise ce qu'on doit faire. ★

Album "*Happiness Bastards*" *(Silver Arrow Records)*

Photos DR

Photo Rankin-DR

Un voyage au bout de l'éther

AIR

Après une longue pause, le duo versaillais a décidé de reprendre la route pour interpréter son album culte **"Moon Safari"** sur une tournée mondiale qui affiche sold out partout où elle passe. Entretien.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

LA SCÈNE SE DÉROULE À ROUEN, AU 106, CE CLUB AU BORD DU FLEUVE NORMAND OÙ AIR VIENT D'ACHEVER UNE SEMAINE DE RÉPÉTITIONS EN MODE RÉSIDENCE. Un rectangle blanc, qui n'interdit rien, s'allume. Un batteur, puis Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin, immaculés eux aussi, foulent le sol d'une sorte de vaisseau spatial. Pas de monolithe, pas de singes, mais des synthés, des guitares et ce public, nombreux et curieux, qui va pouvoir toucher du doigt la légende : 2024, l'odyssée de Air continue. "Moon Safari", le premier des huit albums studio publiés par le duo versaillais entre 1998 et 2014 (en comptant les BO et le mythique — et final ? — "Music For Museum" paru en édition très limitée) est à la fête. Pour célébrer le quart de siècle du meilleur album pop jamais enregistré par un groupe français, Dunckel et Godin, après avoir vaqué en solitaires pendant une petite décennie,

se sont retrouvés. Afin de le rejouer intégralement, un peu partout. Les places, pour les concerts là où ça compte dans le monde (Berlin, Amsterdam, Paris, Londres, Sydney…, d'autres villes vont être ajoutées) se sont vendues en quelques minutes. Une folie. Une surprise ? Pas vraiment, car Air, l'air de rien, ça a toujours été quelque chose. De plus grand encore que la somme des talents de mélodistes, d'instrumentistes et d'arrangeurs de ces deux garçons que les Anglo-Saxons, qui ont pourtant ce qu'il faut chez eux, nous envient depuis la fin des années quatre-vingt-dix. Air, le duo l'a démontré haut la main au 106, c'est un univers musical parallèle et à part, un voyage au bout de l'éther. Les aléas l'ont, un temps, suspendu, mais les dix titres de l'album, aujourd'hui — vingt-six ans plus tard — continuent de sonner comme demain. On ne va pas sortir les violons de la nostalgie (on préfère ceux de David Whitaker), mais force est d'admettre que revoir les deux hommes jouer cet album-là (ainsi qu'une sélection d'autres morceaux bien sentie), sans que ce soit inespéré, est un privilège. Pas besoin de se pincer pour y croire et, encore moins, de demander à JB et Nicolas de brûler les étapes et de quoi sera fait leur avenir commun. Air revient, son souffle fait du bien et c'est lunaire.

Ejaculation précoce

ROCK&FOLK : Certains observateurs ironisent à propos du fait que le retour d'un groupe comme Air pourrait être motivé par l'argent…
Jean-Benoît Dunckel : En ce qui nous concerne, ça ne peut pas être plus faux car de ce côté-là, tout va bien *(rires)*. L'investissement physique pour un groupe qui repart en tournée est colossal et c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire pour l'argent.

R&F : Alors, ce retour en live, pourquoi ?
Nicolas Godin : On repart mais, sans le covid, on n'aurait peut-être jamais arrêté. Avant, on tournait à peu près tous les trois ans, mais c'est vrai que la pandémie a mis un frein à tout ça. Ensuite, ça a été l'inflation, tout le monde était sur la route. Finalement, une fenêtre s'est ouverte et on s'est dit que si on devait repartir, c'était maintenant.
Jean-Benoît Dunckel : Paradoxalement, au début de notre carrière, on ne voulait pas tourner, et on l'avait même bien spécifié à notre label.
Nicolas Godin : Oui, c'est effectivement le succès qui nous a poussés à envisager les choses autrement. Tout à coup, on a fait partie d'un système. C'est un peu comme la cigarette : au début ça fait mal et puis on s'y fait.
Jean-Benoît Dunckel : Une des raisons de ce retour, c'est aussi qu'on a senti qu'il y avait une demande de la part du public et, notamment, sur le plan international. On se devait d'y répondre. Ne pas repartir en tournée aurait pu être perçu comme un refus d'entretenir la légende, ce qui aurait été effectivement dommage. Et puis Air est un vrai groupe avec des musiciens qui jouent vraiment de leurs instruments.

R&F : Comment se sont passées ces retrouvailles musicales, ce moment où vous avez commencé à jouer avec le batteur Louis Delorme, le seul musicien additionnel de cette tournée ?
Nicolas Godin : Personnellement, j'ai trouvé ça bon, magique même, avec un peu l'impression que "Moon Safari" ne nous appartient plus réellement… Quand on joue ces morceaux, je crois qu'on ressent quelque chose d'assez similaire à ce que ressent le public : on interprète le disque, mais on l'écoute aussi. Il y a vraiment un truc dans ces titres… Quand "La Femme D'Argent" ouvre le show, c'est toujours magique.
Jean-Benoît Dunckel : C'est dingue de penser qu'on commence désormais par les trois morceaux qu'on jouait généralement à la fin… C'est une sorte d'éjaculation précoce *(rires)*.

"Un peu l'impression que 'Moon Safari' ne nous appartient plus réellement"

R&F : Air vous a-t-il manqué ?
Nicolas Godin : Moi, c'est ce que nous étions au début qui me manque. Sans parler de Air, c'est une réflexion que je me fais souvent à propos des groupes qui sont ensemble depuis plusieurs années. Je préfère généralement leurs premiers albums à ce qu'ils ont fait ensuite.

Speeder à chaque album

R&F : Avez-vous le sentiment que l'expérience acquise en solo, chacun de votre côté, est bénéfique à Air ?
Jean-Benoît Dunckel : Absolument, ne serait-ce qu'au niveau du jeu. On a progressé sur le plan technique et, pendant cette tournée, il y a un bon équilibre entre la modernité et le traditionnel. On joue les morceaux, mais on utilise également les nouvelles technologies…
Nicolas Godin : L'informatique nous libère effectivement de plein de choses et on peut se concentrer sur ce qui est tripant à jouer.

R&F : Sur ces premières dates, ce qui impressionne beaucoup, c'est la dynamique du son : des moments calmes, d'autres plus accentués. C'est quelque chose qui a pratiquement disparu de la proposition musicale actuelle, même en live où tout sonne souvent très calibré et sans aspérité.
Jean-Benoît Dunckel : En fait, il y a une certaine sauvagerie qui renaît… Elle était là à l'origine mais évidemment, lorsqu'on a fait "Moon Safari", elle a été polie au mixage. En vérité, notre musique est très expressive.

R&F : Ce premier album a-t-il été la quintessence de Air ?
Nicolas Godin : Eh bien, il a été le fruit d'années de gestation, celles qu'on passe à rêver en écoutant la musique des autres. Ensuite, il a fallu speeder à chaque album… C'était stressant. On fait le premier disque sans penser aux conséquences et après, lorsqu'on a un contrat…
Jean-Benoît Dunckel : Après, on essaie de ne pas avoir trop le stress de se retrouver en studio, mais ça demande beaucoup d'énergie psychique de tout laisser derrière la porte.

R&F : En 2024, ressentez-vous le besoin de prouver quelque chose ?
Nicolas Godin : Surtout, j'ai envie de marcher sur mes deux jambes

Photo Rankin-DR

Dix étoiles dans les yeux

Photo Claude Gassian-DR

Chef-d'œuvre de pop space empli de poésie rétrofuturiste, "Moon Safari" avait tout de l'OVNI musical en 1998 et fascine toujours plus de vingt-cinq ans après sa sortie. Les deux magiciens de studio racontent comment ils ont concocté ce chef-d'œuvre devenu un classique.

Recueilli par JS

"La Femme D'Argent"

Jean-Benoît Dunckel : En fait, lorsque j'écoute l'album, je n'entends pas vraiment la musique. Je ressens plutôt ce qui se passait à l'époque, l'atmosphère dans Paris, les gens qu'on voyait le soir. "Moon Safari" est imprégné de ces souvenirs.
Nicolas Godin : Je me rappelle très bien la gestation de "La Femme D'Argent", avec ce riff de basse qui tourne sur un sample de batterie que j'avais piqué sur un vinyle. Au moment de sampler le riff, je ne m'en suis plus souvenu et j'étais en panique totale. J'ai recherché le riff, je l'avais en partie perdu, ça ne collait pas et, au bout de cinq minutes, je l'ai retrouvé et vite enregistré.

"Sexy Boy"

Jean-Benoît Dunckel : On a aussitôt pensé que cette chanson était *catchy*, mais on ne savait pas qu'elle deviendrait un tube. Le sort d'un morceau, c'est le public qui en décide. Mais le titre interpellait et si on avait choisi "Sexy Girl", ça aurait eu moins d'impact.
Nicolas Godin : J'ai parfois évoqué le syndrome de l'imposteur… Il s'applique vraiment à "Sexy Boy" car, à l'origine, j'avais joué la batterie moi-même et je l'avais enregistrée sur une cassette. Finalement, en studio, un vrai batteur a rejoué ma partie car je ne l'assumais pas. C'est compliqué, dans la vie d'un musicien, de passer de l'amateurisme au niveau professionnel. J'ai aussi voulu refaire des voix sur ce titre, car les premières sonnaient faux. Mais elles perdaient beaucoup de leur charme et, finalement, on a conservé les premières prises.

"All I Need"

Jean-Benoît Dunckel : A chaque réécoute de ce titre, je suis bluffé par la qualité de la voix de Beth Hirsch, par sa douceur. J'ai aussi le souvenir que c'était une de nos premières fois dans un grand studio, Plus XXX, avec une superbe table de mixage. Il faisait froid dehors, et je me rappelle avoir mis ma main au-dessus de la console et je pouvais en sentir la chaleur. C'était fascinant.
Nicolas Godin : Cette boucle de guitare a servi à plusieurs morceaux et, lorsqu'on a rencontré Beth et décidé de lui demander de chanter sur l'album, je lui ai proposé cette option folk, un peu dans le style des Carpenters.

"Kelly Watch The Stars"

Jean-Benoît Dunckel : Le titre est une allusion à Jaclyn Smith, une des actrices de la série télé "Drôles De Dames". On était assez amoureux d'elle quand on était plus jeunes, et "Kelly Watch The Stars" est un hommage à sa beauté.
Nicolas Godin : Quand on crée, dans un groupe, il ne faut pas hésiter à montrer ses faiblesses. Il faut parfois avoir dix idées nulles avant qu'apparaisse une bonne. Pour faire de la musique avec quelqu'un, il est nécessaire d'être complémentaire et donc de choisir une personne dont la personnalité et le talent sont différents.

"Talisman"

Jean-Benoît Dunckel : L'instrument lead, ici, est un piano Wurlitzer et, là encore, il s'agit d'une impro. On a fait ce morceau en moins de quatre heures. David Whitaker a ensuite arrangé les cordes, mais lorsqu'on est arrivé en studio, il y avait une pile de partitions et on a vite compris que ses arrangements seraient, *hum*, fournis. On lui a demandé d'en supprimer une partie et, malgré son flegme britannique, à ses pommettes qui rougissaient, on pouvait voir qu'il n'était pas plus emballé que ça.
Nicolas Godin : Oui, c'est le premier titre du disque dont les cordes ont été enregistrées à Abbey Road. On avait trois heures pour tout faire, il y avait un chronomètre, c'était un peu la panique. Au moment de "10 000 Hz Legend", on avait davantage d'expérience et on était donc plus à l'aise. Sinon, le son de basse ici, *gainsbourien*, est caractéristique du Air des débuts. C'est une Hofner, mais pas la même que Paul McCartney. Sur d'autres morceaux, je joue d'une Fender Precision que j'ai achetée en 1989 et dont je n'ai jamais changé les cordes. Ma grande peur quand je vois un technicien s'approcher de mes basses, c'est qu'il remplace les cordes.

"Remember"

Jean-Benoît Dunckel : Pour reprendre ce que disait Nicolas, et qui est flagrant ici, c'est que les couples professionnels fonctionnent bien lorsqu'ils se complètent. On peut être différents, il peut y avoir des tensions, mais au bout du compte, il faut qu'on se mette d'accord et c'est la musique qui triomphe.
Nicolas Godin : Alors, ce vocoder, comme sur "Sexy Boy", n'en est pas un. En vérité, j'ai utilisé une talk box. En fait, c'est le son du Moog qui dit *"Remember"* ; moi, avec une sorte de tuyau, je me contente d'articuler le mot avec ma bouche et c'est le son qui en ressort qu'on entend. C'est très artisanal, on bave partout, ça fait mal aux dents (rires)…

"You Make It Easy"

Jean-Benoît Dunckel : A la base, ce titre était une bossa-nova, un instrumental et c'est devenu une chanson après qu'on a rencontré Beth Hirsch.
Nicolas Godin : Oui, on était très content de la version instrumentale, mais Beth a tout changé. Il y avait plein d'accords, il y avait une mélodie… On lui a demandé si elle avait des idées et elle a chanté le morceau tel qu'il est.

"Ce Matin-Là"

Jean-Benoît Dunckel : J'ai tendance à penser qu'en art, les idées ne valent rien. Ça n'est pas une question d'idée, mais de réalisation. Un exemple ? Si je vous dis que j'ai une super idée de film, un camion qui poursuit une voiture, vous risquez de me rire au nez. Mais si c'est Steven Spielberg qui traite le sujet, c'est sublime.
Nicolas Godin : Donc ça, c'est un mélange de la musique des "Barbapapa" et de "Everybody's Talking" que Harry Nilsson a popularisée. J'aime bien mélanger, par exemple, Ennio Morricone avec Kraftwerk. On a créé ce morceau chez moi, à l'époque, à Montmartre, avec un vieux tuba cabossé et, sincèrement, au moment de le faire, dans notre tête, on était Burt Bacharach, à Los Angeles, dans les studios de Capitol. Ce que je veux dire, et je ne rigole pas, c'est que ça s'entend sur le disque. Quelque part, le fantasme est devenu réalité. La puissance de la musique passait dans les jacks, dans les micros et dans le sampler.

"New Star In The Sky"

Jean-Benoît Dunckel : On cherchait un nom pour ce morceau et je venais d'avoir un enfant… J'ai pensé à cette légende qui dit qu'à chaque naissance, une nouvelle étoile apparaît dans le ciel, d'où ce titre. C'est assez poétique, je trouve…
Nicolas Godin : Et re la talk box ! On entend aussi les gamins qui jouaient dans le square de la rue Burq. Et cette guitare qui fait disque. Ce que je veux dire, c'est que lorsqu'on l'enregistre, elle sonne vraiment comme sur un disque. Ça n'est pas le cas de tous les instruments. Au studio Gang, par exemple, il y a un Steinway qui sonne limite bastringue, mais dès qu'on l'enregistre, il a un son qui tue. Sur "New Star In The Sky", il y a la flûte du mellotron qu'on entend sur "Strawberry Fields Forever" des Beatles. Bon, j'ai longtemps pensé que la basse était trop forte sur ce titre, ça m'a traumatisé pendant de nombreuses années…

"Le Voyage De Pénélope"

Jean-Benoît Dunckel : C'est encore un morceau fait d'un trait, une impro. Le Moog que je joue, c'est une prise, deux maximum…
Nicolas Godin : … et c'est un des titres qu'on a le plus de plaisir à faire sur cette nouvelle tournée. A l'époque, j'ai rejoué le piano à Gang et je me souviens qu'à un moment, Alex Gopher, qui masterisait à côté, a passé une tête pour faire coucou. A la fin de la prise, il m'a dit qu'il trouvait que j'avais fait des progrès au piano et je lui ai répondu : *"Mais tu sais, la musique, c'est mon métier maintenant" (rires).*

Photo Rankin-DR

car Air fait partie de nous, qu'on le veuille ou non. Les carrières solos, tout ça, c'est sympa, mais Air sera là jusqu'à la fin de nos vies…

Jean-Benoît Dunckel : On ne souhaite pas véritablement prouver quoi que ce soit à qui que ce soit, hormis peut-être aux médias français, car on vit en France et, ici, la perception de Air est bien différente de celle à l'étranger. Ça peut paraître arrogant de le souligner, mais on se demande parfois si les médias français se rendent bien compte de l'impact du groupe ailleurs. Et donc, on a un peu l'impression de ne pas être exactement compris chez nous alors que dans les pays anglophones, et notamment en Angleterre, peut-être parce qu'on y est allé moins souvent, Air, qui a un côté mystérieux, fascine davantage. Là-bas, on fait partie du paysage musical, et c'est évidemment très flatteur.

Sous les feux de la rampe

R&F : Et ce choix d'une formation ramassée ? Juste vous deux et un batteur…

Nicolas Godin : On aurait effectivement pu étoffer le groupe, mais l'idée c'était de ne pas tricher, que le public voit véritablement Air et rien d'autre.

Jean-Benoît Dunckel : Et on s'entend super bien avec le batteur qui complète idéalement notre musique. Il est mixé fort, il donne beaucoup de relief aux morceaux, il met en valeur le beat de Air.

R&F : Au 106, le public était jeune pour un groupe de votre génération…

Nicolas Godin : Il y a pas mal de gamins, à l'étranger, qui nous disent : *"Ah, quand j'étais petit, mes parents écoutaient vos disques dans la voiture" (rires).*

Jean-Benoît Dunckel : Je peux comprendre, car personnellement j'ai découvert Serge Gainsbourg grâce à mon père !

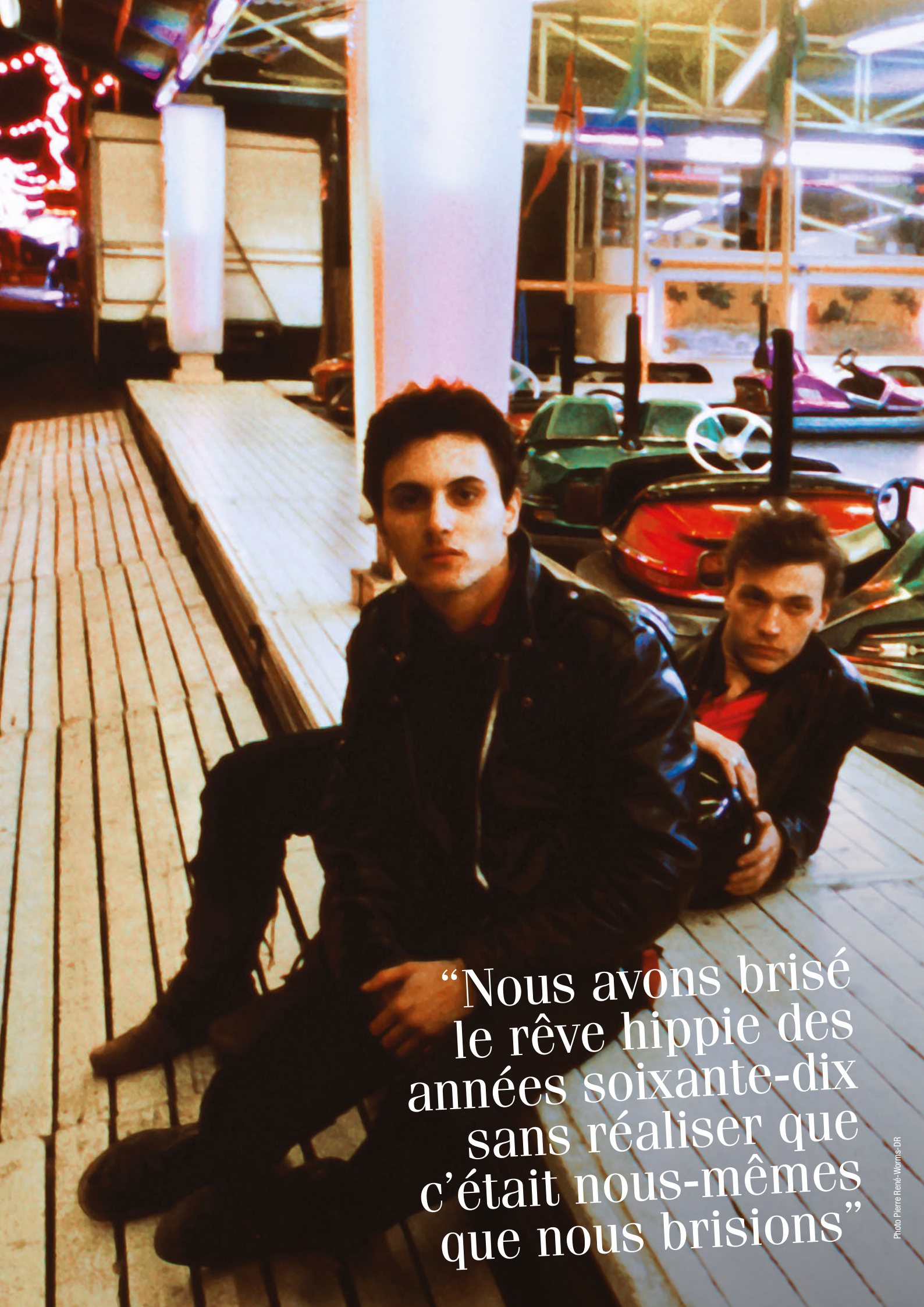
R&F : Et vos propres enfants, ils pensent quoi de ce come-back ?

Nicolas Godin : Eh bien, je me le demande justement. Lorsqu'ils étaient petits, je les ai toujours emmenés en tournée, mais maintenant, c'est différent. Est-ce que c'est bon dans le développement d'un enfant de voir son père sous les feux de la rampe avec des milliers de gens qui l'applaudissent ?

Jean-Benoît Dunckel : Certains des miens sont fans de Air et ils connaissent toutes les chansons. Bon, à la fois, ils ont grandi avec ! ★

"Ne pas tricher, que le public voit véritablement Air et rien d'autre"

Album *"Moon Safari – Edition Deluxe 25ème anniversaire" (Warner)*



“Nous avons brisé le rêve hippie des années soixante-dix sans réaliser que c’était nous-mêmes que nous brisions”

Photo Pierre René-Worms-DR

TAXI-GIRL

Dans un livre extraordinaire, **Mirwais**, le guitariste et compositeur de Taxi-Girl raconte l'histoire du groupe de ses rêves. Ce n'est pas toujours gai mais, pour la première fois, tout est vrai.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

“C’était soit les guitares à fond, soit les synthés en avant. Nous avions choisi la seconde option”

“*NOUS AVONS BRISÉ LE RÊVE HIPPIE DES ANNÉES SOIXANTE-DIX SANS RÉALISER QUE C’ÉTAIT NOUS-MÊMES QUE NOUS BRISIONS. LA CHUTE DE TAXI-GIRL FUT UNE RÉPLIQUE EXACTE DE LA DÉSILLUSION DE CETTE PÉRIODE.*” C’est exactement ce qu’on peut lire dans le récit de Mirwais, “Taxi-Girl 1978-1981”. Une autobiographie d’un groupe comme on en lit rarement. Avec un style singulier, un peu William Burroughs, un peu Yves Adrien, beaucoup Mirwais. Aujourd’hui Mirwais est un homme qui a gagné beaucoup d’argent, d’abord avec son album électro “Production”, puis grâce à ses multiples collaborations avec Madonna, quatre albums en tout dont le carton de “Music” qui a relancé sa carrière. Cela, il le racontera dans un prochain livre. En attendant, Mirwais est un homme simple. Son grand appartement est quasiment vide, il n’a pas de voiture de luxe, de vêtements de marque. Il a un nouvel album prêt mais ne sait pas exactement quand il le sortira. Mirwais n’est pas un homme pressé. Il écrit beaucoup — il a sorti il y a deux ans un excellent roman très Philip K. Dick, “Les Tout-Puissants” —, est passionné de géopolitique et est intarissable lorsqu’il s’agit de parler des algorithmes qui ont envahi notre monde ou de l’intelligence artificielle. C’est aussi un sorcier du son qui connaît toutes les technologies sur le bout des ongles. Il fait du sport, ne boit pas, ne fume pas, dort peu, travaille beaucoup. Le succès apparu en 2000 après des années de dèche ne lui a pas tourné la tête. Encore une fois, c’est un homme qui vit simplement. Mais lorsqu’on le connaît, on sait que ce qui a été le plus important dans sa carrière de musicien, c’est son groupe, Taxi-Girl. Il en parle avec beaucoup d’amour, un peu de tristesse aussi. Taxi-Girl a jusqu’ici été raconté essentiellement par Daniel Darc. Le récit de Mirwais qui, lui, n’était pas défoncé, corrige les erreurs, les approximations, les délires. C’est un rêve pour tous les fans de ce groupe qui n’a fait qu’un seul album mais a marqué beaucoup d’esprits.

Kraftwerk et les Stooges

ROCK&FOLK : Pourquoi ce choix de ne traiter que la période 1978-1981 ?

Mirwais : Pour moi, c’est la période idéale, ou idéalisée, du groupe. Depuis l’âge de 12 ans, quand j’ai commencé à jouer de la guitare, la seule chose qui m’intéressait dans la vie, c’était d’appartenir à un groupe. J’entends par là une famille. Je voulais reconstituer une famille. Ma chance, c’est qu’il y a eu un déclic musical évident dès le départ avec les autres. On s’est rencontrés très jeunes : nous avons commencé à répéter alors que je n’avais même pas 18 ans. J’habitais à Guy Môquet, Daniel vivait derrière le Moulin Rouge, Laurent Sinclair était à Asnières chez ses parents, Stéphane Erard vers la rue Legendre, et Pierre Wolfsohn habitait chez sa mère boulevard Pereire. Pierre et moi avons commencé à jouer ensemble. Pierre était au lycée Balzac, moi à Mallarmé, il connaissait Laurent, qui nous a poussés à faire un groupe. Moi je connaissais Stéphane, le bassiste, qui était pour moi parfait dans le groupe. Je pense par ailleurs que lorsque nous l’avons viré, ça a été le début de la fin. Et puis à l’époque, les lycées faisaient un truc qui s’appelait les “10 %”. On a eu accès à une scène et on a décidé de faire un concert. On n’avait pas de chanteur, mais on connaissait Daniel qui a dit : “*Si vous cherchez un chanteur, je veux bien chanter*”, en gros narcissique qu’il était, et il s’est pointé avec un mégaphone parce qu’il n’y avait pas de sono. Ça a été notre premier concert. Laurent, qui était très actif, envoyait des lettres

De gauche à droite : Laurent Sinclair, Stéphane Erard, Daniel Darc, Mirwais et Pierre Wolfsohn

Photo Archives Rock&Folk-DR

à Rock&Folk et Best, et on a eu droit à un Télégramme. Et puis nous avons pu jouer deux soirs au Gibus. Et on a trouvé un local de répétition rue d'Aligre, qui appartenait au père de David Guetta, où répétait aussi Téléphone.

R&F : A cette époque, vous aimiez quels groupes au sein de Taxi-Girl ?
Mirwais : Les Doors, Kraftwerk, le Velvet Underground, les Stooges que j'écoutais depuis l'âge de 13 ans. Et j'étais ultra fan des Rolling Stones, ce que Daniel m'a toujours reproché. A l'époque du punk, il ne fallait pas aimer les Rolling Stones. Sauf que j'ai découvert que six mois avant, il adorait Genesis. Et Laurent vénérait Jacques Higelin. Mais on aimait tous les groupes que je viens de citer, ainsi que Devo, les Residents et Magazine, dont un morceau a influencé la ligne de clavier de "Cherchez Le Garçon", qui inspirera plus tard "All Roads Lead To Rome" des Stranglers. En 78, le punk était mort, mais c'est ce que Daniel aurait voulu faire. Il était très pote avec la raya parisienne, les *keupons*, qui ne m'intéressaient pas. Le punk devenait bourrin.

Le principe du groupe

R&F : Il y a peu de guitare sur les premiers Taxi-Girl, ce n'était pas trop frustrant pour vous ?
Mirwais : C'était l'esprit de l'époque. En dehors de Magazine, peu de groupes mélangeaient les guitares et les synthés. Sur "Atmosphere" de Joy Division, il n'y a quasiment pas de guitares. C'était soit les guitares à fond, soit les synthés en avant. Nous avions choisi la seconde option. D'ailleurs, la technologie de l'époque ne permettait pas de mélanger les deux. Et moi j'ai trouvé dès le début que le son de l'orgue de Laurent était fantastique, je ne voyais pas l'intérêt

“Daniel voulait que le disque soit vendu avec une lame de rasoir pour l’ouvrir”

d’ajouter des grosses guitares ou de jouer des solos. Je n’avais pas d’ego : j’aimais le principe du groupe. En réalité, la star du groupe c’était Laurent. Pas Daniel ni moi. Je me suis effacé, alors que je composais. Laurent avait une admiration sans bornes pour Daniel, je pense qu’il voulait le séduire. D’ailleurs, très vite, ils ont voulu me virer. Il a été question d’un groupe avec eux deux et Fred Chichin. Ils ont répété à trois et puis Fred est parti en taule et nous nous sommes reformés et avons joué dans un nouveau club, le Rose Bonbon. Bref, si Chichin n’était pas parti en cabane, il n’y aurait plus eu de Taxi-Girl. Sur “Seppuku”, il y a un morceau tiré de son premier groupe, Fassbinder, avec Jean Néplin : “Avenue Du Crime”. Il n’a pas été crédité sur la pochette, c’était une erreur, absolument involontaire. Chichin n’était pas content. Des années plus tard, dans un blind test pour les “Inrocks”, il a dit qu’il adorait Prince, “*un génie, pas comme ces minables de Taxi-Girl qui m’ont tout volé mais que j’ai bien aidés.*” Tout cela n’a aucune importance.

R&F : Il y a eu une rencontre décisive à vos débuts, c’est celle avec le mythique Maxime Schmitt.
Mirwais : Bien sûr. C’est toujours un ami. Le grand Maxime ! Fan de Ricky Nelson, d’Elvis Presley dont il a orchestré les rééditions, des Shadows, travaillant chez Capitol et avec Kraftwerk ou Mink DeVille. Maxime aimait notre musique. C’était peut-être le seul qui comprenait ce que nous voulions faire. On n’y connaissait rien en production, lui si, il avait une vision. Il ne nous a pas déçus, il a intrigué pour nous faire signer chez Sonopresse qui a été absorbée par Pathé-Marconi. Les deux premiers maxis, “Mannequin” et “Cherchez Le Garçon”, c’est lui. C’est lui aussi qui a eu l’idée d’ajouter des chœurs féminins sur ce dernier titre, ce que Daniel avait détesté. Mais Maxime a fait un super travail. Il a fait écouter nos deux maxis à Kraftwerk, et ils ont adoré. Nous étions très fiers. Je me souviens du jour où j’ai entendu “Trans-Europe Express” et “The Man-Machine”, j’étais subjugué. Et là, ces gens que je vénérais disaient du bien de mon groupe. C’était extraordinaire.

R&F : Et vous avez eu un manager qui vous a notoirement escroqués, vous et plusieurs personnes, dont Marc Zermati. Des années plus tard, il s’est retrouvé en prison à New York pour usurpation d’identité.
Mirwais : Oui, il a pris le peu d’argent qu’on gagnait, il a mis son nom

Photo Pierre René-Worms-DR

sur le contrat chez Sonopresse. Mais ce n'est pas à cause de lui que Taxi-Girl a explosé. C'est à cause de Daniel. On a signé chez Virgin, le manager a encore mis son nom sur le contrat. Il ne souhaitait pas notre perte, c'est juste que nous étions ses putes qui lui rapportaient du fric.

Unique album

R&F : Et puis il y a eu la dope.

Mirwais : Oui. Pierre est mort d'une OD juste au moment où "Cherchez Le Garçon" cartonnait. Laurent a plongé, Daniel était déjà dedans. Moi, j'ai arrêté très rapidement, donc il y avait deux clans dans le groupe : d'un côté Laurent, Daniel et Pierre, et puis Stéphane et moi qui étions *straight*, ce qui énervait les autres. Jacques Wolfsohn, ancien patron de Vogue, nous en a beaucoup voulu, ce que je peux comprendre, mais ce qu'il ignorait, c'est que Pierre était obsédé par l'héroïne. Il s'y est mis tout seul et a tenté de convertir tout le monde. C'est lui qui a fixé Daniel pour la première fois. Daniel, je l'ai connu avant la dope. Il parlait peu, il était très timide et introverti. Avec l'héroïne, il était plus à l'aise. Par la suite, il a souvent répété la phrase de Burroughs : "*La dope n'est pas un problème, c'est une solution*". Avec l'héroïne, il pouvait enfin communiquer. En y repensant, je crois qu'il n'aimait pas vraiment Taxi-Girl. Il voulait vraiment faire du punk ou du gros rock'n'roll, mais il n'avait pas la voix pour ça. Moi j'adore sa voix, toujours aujourd'hui, même si elle est assez maniérée, elle était parfaite pour Taxi-Girl. Daniel avait des millions de défauts, mais une grosse qualité : il n'était pas carriériste. Il était pur, il ne jalousait personne. Il pouvait juste trouver navrant qu'un groupe qu'il détestait cartonne — comme Indochine qui a fait la première partie de notre unique tournée française —, mais ce n'était pas de la jalousie. On ne peut pas lui enlever ça.

R&F : Et arrive "Seppuku" en 1981.

Mirwais : Notre unique album. Pierre est mort, Stéphane le bassiste a été viré, ce que je n'aurais jamais dû accepter, rétrospectivement. Jean-Jacques Burnel produit, Jet Black joue de la batterie. On adorait les Stranglers, il y avait aussi la connexion Doors avec le clavier de Greenfield. Je les avais vus sur scène et, quand j'ai entendu "The Raven" avec la fin aux synthés, j'ai trouvé ça incroyable. Et toute l'obsession de Daniel pour le Japon, Mishima, le suicide rituel, etc., venait directement de Burnel, évidemment. Daniel a raconté par la suite qu'il voulait aller passer sa ceinture noire de karaté au Japon, alors qu'il n'a pris que quelques cours et est resté à la ceinture blanche, ah ah ! Pour "Seppuku", au début, on voulait que Maxime nous produise, mais il a refusé car il trouvait qu'il n'y avait pas de chansons. Mais il faut les entendre, ces chansons : "Viviane Vog Se Tranche Les Veines", le morceau sur l'assassinat de Sharon Tate, "John Doe 85", j'en passe. C'était au moment où Daniel se passionnait pour les conneries de l'occultisme et les crétins comme Aleister Crowley. Donc Maxime nous a dit au revoir, ce n'était pas son truc. Sur cet album, Daniel a pris le pouvoir parce que ses textes mortifères ont induit la musique. Même la pochette, c'est lui. L'idée qu'elle soit scellée. Il voulait que le disque soit vendu avec une lame de rasoir pour l'ouvrir. La maison de disques a naturellement refusé.

R&F : Mais ça se passait comment avec Burnel et Jet Black ?

Mirwais : Jet Black ne parlait pas. Il voulait être payé de la manière suivante : un gramme de coke par jour et une bouteille de Jack Daniel's. Je me rappelle avoir trouvé ça étrange comme mode de paiement. Pour l'enregistrement de la batterie, il avait une méthode pas très orthodoxe. Il jouait de la grosse caisse, de la caisse claire, de la charley

“On s’est tous flingué”

ou des cymbales, le tout séparément. Il faut savoir le faire, c’est assez compliqué. Burnel était cool, très doux et s’impliquait, il nous aimait beaucoup. Il nous faisait faire des pompes ! Et le son “mort” qu’il nous a concocté correspondait à ce que nous faisions. C’est ça la production.

R&F : Après, il y a le mini-album “Quelqu’un Comme Toi”, qui est ce que vous avez fait de plus rock.
Mirwais : Oui, Maxime était de retour aux manettes. On avait fait la première partie des Stranglers en Angleterre, alors qu’ils venaient de sortir “La Folie”. Notre manager a tout payé avec notre pognon, celui de nos royalties. Une fortune. “Seppuku” n’avait pas plu à Virgin et n’avait pas bien fonctionné, on en a vendu 50 000 exemplaires. A ce moment-là, Laurent et moi ne nous supportions plus et la dope avait monté d’un cran. C’était un excellent musicien, mais pas un grand compositeur. Je ne pouvais plus travailler avec lui, il voulait faire des trucs en ternaire avec des accords partout, alors que moi je repensais au Velvet. A ce moment-là, on essayait de virer le manager. Maxime nous a encore aidés. Mais il ne pouvait pas s’engager totalement puisqu’il était salarié de Capitol, puis bossait aux éditions de Wolfsohn. On s’est séparé de Laurent. Daniel s’en est chargé et lui a dit que c’était de ma faute, alors qu’il était d’accord. Et on a fait un mini-album plus rock, plus radical, avec plus de guitares. Un truc plus traditionnel.

Descente aux enfers

R&F : Et il y a la suite, qui a dû être un peu dure.
Mirwais : Une longue descente aux enfers. Le mini-album a eu un bon accueil mais n’a pas marché. Je pense que ça aurait cartonné chez Virgin des années plus tard mais là, c’était trop tôt. Ensuite il y a eu “Dites-Le Fort”, “Paris”, et “Aussi Belle Qu’Une Balle”. La période a été assez sinistre. Financièrement, nous étions exsangues à cause de notre manager. Virgin nous a royalement proposé d’enregistrer “Dites-Le Fort” et “Paris” en quatre jours. Daniel était de plus en plus dans l’héro et n’en avait plus rien à foutre. Il gâchait tout. Pour la promo, il faisait n’importe quoi. On a fait Maneval, qui était fan, sur Europe 1, il y avait une pause, Daniel va pisser, je me méfie, je vais aux chiottes, je vois Daniel allongé par terre, la bite à l’air, il était en train de faire une OD. Je lui mets des claques, il se relève, on continue l’interview. C’était comme ça tout le temps. J’essayais de faire des choses pour nous, il les démontait. Peu avant “Aussi Belle Qu’Une Balle”, Fabrice Nataf, chez Virgin, préférait s’occuper de Bill Baxter et d’Etienne Daho que de nous. On peut le comprendre quand on sait à quel point Daniel était défoncé. J’ai dit à Daniel : “*On va se séparer, mais on fait un dernier single, ‘Aussi Belle Qu’Une Balle’. S’il marche, tant mieux, sinon, tant pis, mais il faut le faire*”. J’ai passé six mois à écrire la chanson, à peaufiner la production pour qu’elle passe en radio, et je suis allé voir Pias, qui était un label débutant. Personne ne voulait de nous en distribution, mais c’est passé direct sur NRJ et TV6 à sa sortie en 1986. Tout le monde disait que c’était le grand retour de Taxi-Girl, on fait plein de promos, puis arrive une dernière télé, à Cannes, où il y avait Christophe Lambert sur le même plateau, sur la plage. Daniel arrive complètement défoncé, pieds nus, avec du sang ici et là. Ça a été terminé. Toute la promo s’est arrêtée. Et puis Daniel s’est mis à vouloir composer, mais il en était incapable. Je lui ai dit : “*Tu ne veux pas qu’on se sépare, Daniel ?*”. Il a accepté. Il défaisait tout ce que je faisais. Nous n’avions pas le même but. Et puis il avait ce projet d’album avec Jacno. Donc il était plus intéressé par un disque en solo que par la déchéance de Taxi-Girl.

R&F : C’est lui qui a flingué le groupe ?
Mirwais : On s’est tous flingué. Peut-être qu’il n’avait plus envie de continuer avec moi. Cependant, il faut insister sur le fait qu’il avait quitté le groupe deux fois dès le début. Parce que “Mannequin” était trop synthétique, puis parce que Maxime avait mis des choristes sur le refrain de “Cherchez Le Garçon”. Pour que ce soit plus sexy, mais aussi parce que sa voix n’était pas au top. Il partait puis il revenait quand il voyait les bons résultats. Mais en fin de compte, je pense que nous n’aurions jamais réussi de toute façon, même si Daniel avait été plus clean. Si ça a duré aussi longtemps, c’est grâce à moi. Nous étions faits pour nous autodétruire. Daniel, qui était comme un grand frère pour moi, a accéléré le processus. Et le manager encore plus. ★

Livre *“Taxi-Girl 1978-1981” (Séguier)*

Photo Pierre René-Worms-DR

Les Eurockeennes

4.5.6.7 JUILLET 2024 Belfort

DAVID GUETTA • LENNY KRAVITZ • SUM 41 • THE PRODIGY
BIGFLO & OLI • SCH • GAZO • DROPKICK MURPHYS • KAARIS *présente* OR NOIR
ROYAL BLOOD • IDLES • BLACK PUMAS • HEILUNG • SHAY • OUMOU SANGARÉ
ZAHO DE SAGAZAN • PURPLE DISCO MACHINE • THE BREEDERS • PRETENDERS
BON ENTENDEUR • THE INSPECTOR CLUZO • ROMY • APASHE & BRASS ORCHESTRA **• YAMÊ**
ALBI X • BAR ITALIA • BLAIZ FAYAH • BLONDSHELL • CAESARIA • DIDI B • DIRTY DEEP • ELOI
FAT DOG • FLAVIEN BERGER • GEL • GIRL & GIRL • HORSKH • JULIEN GRANEL • LAMBRINI GIRLS
LYNKS • MANSON'S CHILD • NATHALIE FROEHLICH • PIERRE HUGUES JOSÉ • SLIFT • SPRINTS
EUROCKS SPECIAL // NEOPERREO FUEGO *CON* **TOMASA DEL REAL • DJ LIZZ • MS NINA • DJ PEDROLITO & DJ BEL'OKA**
SOIRÉE LA DARUDE *AVEC* **CANELLE DOUBLEKICK • ESTEBAN DESIGUAL • DIE KLAR • DJ KWAME** HOSTED BY **JO2$**

Laque noire et giclées de sang

ALAIN KAN

Figure de l'underground parisien, le chanteur refait surface avec un roman inédit intitulé "L'Enfant Veuf". Retour sur ce personnage au destin mystérieux qui a disparu sans prévenir un jour d'avril 1990.

PAR PATRICK EUDELINE

L'ANNÉE PUNK ? SEPTEMBRE 1976/ DÉCEMBRE 1977 ! Et l'affaire, déjà, était pliée. Sid allait survivre encore une année, les Sex Pistols quelques semaines. Après, ce serait autre chose. Ce qui est important, vraiment important, ne saurait durer. Mais il plante des graines pour l'éternité. De ces quelques mois, et pour ceux qui les ont vécus au premier plan, les images abondent. Un film en accéléré, une accélération cardiaque qui ne pouvait laisser personne indemne, voilà ce qu'il en reste. Et comment choisir le plus crucial, séminal ? Le Chalet du Lac ? Mont-de-Marsan ? le Clash, Generation X et Jam au Palais des Glaces ? Le trou des Halles cerné par les frères ennemis, Open Market et Harry Cover ? Les fêtes incessantes avec Captagon et Fringanor pour interdire toute idée même de sommeil ? Ou alors tous ces visages ! Des silhouettes devenues pour la plupart, avec le temps, quasi anonymes, dont les prénoms, par le fait, échappent, mais pas les tronches ou les improbables looks. Ah si ! Quand même ! Captain Capta, Maxwell, Did, Bud, Amour, Snuff, la Colonelle, Miss OD et sa Janie, Ginger, Sam Telegram… Cela revient. Une armée de la nuit, comme me le dit un jour Daniel Darc. Avant d'en faire une chanson : juste trop jeune pour avoir connu les nuits de la rue Berthe, ce qu'on lui en racontait l'obsédait.

La rue Berthe ? La voilà, l'image même pour moi de mon année punk. La rue Berthe ? Le domicile d'Alain Kan. Et QG punk. Pour Asphalt Jungle notamment. Un rez-de-chaussée où jamais la lumière n'entrait, volets obstinément fermés. Murs repeints à la laque noire fatiguée et bientôt tatouée de giclées de sang junky, souvenirs glam et paillettes de l'Alcazar, cadeaux de Jean-Marie Rivière ou de Jacques Chazot, cabinet de curiosités, le tout tailladé à la nouvelle esthétique punk. On a parlé, comme pour Serge Gainsbourg, d'hôtel particulier : cela est très exagéré. Un grand appartement tout au plus. Entre escalier menant à la rue Lamarck et rue Custine. La rue aux sorcières, jadis. Alain ne pouvait mieux tomber.

Un livre vient de sortir. Ce n'est pas le premier à évoquer le personnage, tant celui-ci est devenu culte. La plupart ne valent pas tripette et s'obstinent à vouloir dénicher Alain Kan… là où il ne risque pas de se trouver. De plus, ces choses sont écrites par des gens qui ne furent ni témoins ni contemporains. Ils ont "enquêté". Plus ou moins. Personnellement, je ne sais qu'une chose : c'est que je ne sais rien. Disparu le 14 avril 1990, en descendant à la station de métro Châtelet. Il devait passer voir sa maman, lui emprunter un peu d'argent. Ses cheveux étaient rouges et sa veste verte. Ce qui ne passe pas inaperçu. En théorie. Mais personne ne se souvient d'une telle silhouette. Disparu, volatilisé façon Les Frères Ennemis. L'un de ces deux célèbres comiques, en effet, subit un sort semblable. Dix ans avant Alain. Curieux télescopage s'il en est. Je vous épargnerais les théories du complot qui abondent. Des milliers de personnes disparaîtraient ainsi chaque année en France. Sans que jamais on ne retrouve aucune trace, indice ou — à plus forte raison — cadavre.

Oui. L'homme était là, avait une vie sociale, des amis… Et puis… Plus rien. Soudainement. Plus rien qu'une absence pire que la mort. Oui. L'homme avait des projets, nulle dette criarde de dealer, et s'il était séropositif (supposition récurrente : il l'aurait appris quelques jours avant sa disparition ; récurrente mais gratuite, rien ne le prouve), il n'y avait pas de quoi le terrifier : il en avait vu d'autres. Séropositif ? Nombre de ses amis l'étaient. Non, aucune raison sérieuse, aucune piste. Il y eut une émission de télévision avec Christophe et Véronique, sa sœur. En vain. Comme le reste. Comme l'enquête officielle. Au bout de dix ans, on le déclara mort, comme la loi l'impose, en cas d'absence de cadavre.

Pour l'anecdote, je l'avais croisé deux jours auparavant, rue Cauchois, en voisin de Pigalle, là où habitait la mère de Daniel Darc, à deux pas du petit théâtre de la rue Constance où il répétait son come-back solo façon cabaret punk… Nous n'avons parlé que de cela. De ses projets, des miens. Le garçon était raisonnablement

Photo Editions Séguier-DR

en forme, ne fit aucune allusion à une quelconque séropositivité et s'inquiétait plutôt pour la santé de Daniel Darc, alors assez mal en point, que pour la sienne. On est loin de tous les scénarios évoqués. Parmi les plus improbables, je préfère encore celui que me narra une nuit son beau-frère Christophe : Alain était en Amérique du Sud sous un autre nom. Pourquoi, dans quel but ? Tout cela s'est perdu dans les limbes du space cake dont Christophe était alors friand et me fit abuser.
Ah oui ! Lors de cette ultime rencontre rue Cauchois, Alain avait évoqué furtivement :
"*Et j'ai bientôt fini un roman !*"
Dois-je l'avouer ? L'information ne me frappa pas plus que ça. L'homme avait toujours un projet sur le feu, un désir de film, un scénario à tourner. Cela me fit penser irrésistiblement à cette Arlésienne si souvent promise par Daniel — justement — et qui ne devait jamais voir le jour. Cet "Ange Glacé" qu'il nous promettait régulièrement et dont il ne reste rien,

Philip K Dick corrigé en porno Barbès

pas même le plus petit fragment. Tout cela est perdu, noyé ou n'a jamais existé vraiment. Son vécu, ses habitudes de vie et même d'écriture imposaient au Darc des formats courts. J'imaginais, à tort, qu'il en était ainsi pour Alain et son "Enfant Veuf".

Et miracle soudain, cet "Enfant Veuf" existait bel et bien. Retrouvé, reconstruit, il sortait chez Séguier. Et comme le texte était finalement assez court, il se vit agrémenté d'une biographie, de documents inédits, de photos rares ou oubliées, voire surgies du néant, de quoi rendre l'objet indispensable… Même cette lettre dans laquelle Alain querelle Laurent Sinclair pour une louche histoire de dette (de dope, bien évidemment) est un bonheur.
Je serais — pourquoi le cacher ? — moins enthousiaste sur la biographie elle-même qui introduit le livre, même si elle est richement documentée. Est-ce parce que Philippe Roizès, n'était pas un témoin direct ? Mais qualifier "Star Ou Rien" de variété… Non. Si "Star Ou Rien", c'est de la variété… "Je Suis Né Dans La Rue" de Johnny est une bluette.

Ce livre alors ? Il ne faut pas en attendre un roman, une intrigue. Non. Tout cela est fort bien écrit mais assez foutraque pour passer d'une description raisonnable du Palace que n'aurait pas reniée Guillaume Israel dans "Les Chérubins Electriques" à une science-fiction érotomane qui sent son Philip K Dick corrigé en porno Barbès. Il y a aussi du Salvador Dali. Dali qui n'écrivit qu'un seul roman, "Visages Cachés". Il y a du Burroughs, lu via Claude Pélieu, et même du Jean Lorrain. Il y a du sexe et du rêve mouillé. Et à ne savoir qu'en faire. Et puis… comment dire ? Même Guillaume Dustan n'a rien écrit de si profondément homosexuel. "L'Enfant Veuf" est une ode au Désir. Et même à l'Amour. Disons le mot. Et cela, c'est plus important que les maniérismes seventies qui constellent le livre et l'émaillent plus que de raison. Que les références qui affleurent de partout et parfois nous submergent. Alain avait le complexe de l'autodidacte. Il avait préféré, à 18 ans, l'examen de la Sacem au BEPC. Mais il s'était rattrapé depuis : un boulimique de culture. Son "Enfant Veuf" se décline en cinq courtes parties et se clôt par le fort connoté : "*Longtemps je me suis couché de bonne heure*". Oui. Marcel Proust. Alain n'était pas du genre à faire les choses à moitié. Il termine son livre là où le grand Marcel, lui, le commence.

Il ne manque, désormais, qu'une intégrale musicale. Toutes ces choses perdues qu'Amédée/ Alain interpréta à l'Alcazar. Avec ou sans Dani ou Marie France. Et tous ces 45 tours "variété". Tous les EP et démos. Pour San Remo ou la Rose d'Or d'Antibes. Mon Alain Kan chante dans ce cabaret-là. Ces chansons-là. En Amérique du Sud ? Bien sûr ! Il faut toujours croire Christophe. ★

Livre *"L'Enfant Veuf" (Editions Séguier)*

Photo Editions Séguier-DR

EXPO

JOHNNY HALLYDAY

L'EXPOSITION

UNE EXPÉRIENCE INCONTOURNABLE

PARIS EXPO
PORTE DE VERSAILLES
Pavillon 2.1

jusqu'au 16.06.2024

www.johnnyhallydaylexposition.com

tempora

LAETICIA HALLYDAY

TF1 Le Parisien Paris Match RTL ina le Bonbon rockfolk BFM TV BeauxArts VIPARIS RATP fnac sncf connect C&M HARLEY-DAVIDSON

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1927 / RTL

It's rock'n'roll only

The Black Crowes

"HAPPINESS BASTARDS"

SILVER ARROW RECORDS

Dans le monde des séries télé ou du cinéma, cela s'appelle un reboot. La relance d'une franchise, reprenant les choses à zéro, ou à peu près. C'est en quelque sorte ce qu'ont fait Chris et Rich Robinson, respectivement chanteur et guitariste des Black Crowes (pour les cancres du fond de la classe) après l'annonce de leur reformation en 2020. Première étape : une tournée étirée sur deux ans à rejouer leur premier album et ses brûlots rock'n'roll, "Shake Your Money Maker" (1990), ainsi qu'une sélection de leurs œuvres dans le même esprit. Façon de rassurer de nombreux fans égarés par les routes de traverse empruntés au fil des années par les frères terribles d'Atlanta (et accessoirement les faire revenir dans les salles). *"Je serais surpris si on n'écrivait pas une chanson ou deux au passage…"*, nous avait alors déclaré Chris quant à la possibilité d'un nouvel album studio. Celui-ci arrive aujourd'hui, et pourrait être la suite du premier, ou du suivant, "The Southern Harmony And Musical Companion". Tout y est. A commencer par les riffs de Rich, synthèse vivante des plus grands guitaristes rythmiques de l'histoire. Le guitariste marmoréen à la Telecaster se livre ici à un feu d'artifice en règle : jouissif amalgame Malcom Young/ Joe Perry ("Rats And Clown"), groove charnu à la Paul Kossof ("Follow The Moon"), razzia sur les terres d'ombre et de lumière de Jimmy Page ("Cross Your Fingers", avec un étonnant refrain funky), prise de contrôle de la locomotive Keith Richards/ Mick Taylor ("Bleed It Dry"). Mentionnons aussi ses coups de slide démoniaques sur "Bedside Manners", la finesse de son jeu acoustique en open tuning... Tout l'album repose sur sa science des accords qui claquent, s'entrechoquent et font des étincelles. Chris n'est pas en reste, héritier toujours aussi flamboyant de Paul Rodgers, Rod The Mod & consorts, et pourvoyeurs de refrains parfaits, parachevant l'attitude frondeuse des riffs de son frère par une morgue qui est un élément fondamental du genre. Derrière et autour d'eux : des coulées d'orgue Hammond, des éclats de piano bastringue, des chœurs gospelisant, quelques solos de guitare écorchés. Pas une once de psychédélisme. *It's rock'n'roll only.* Tout est ramassé, oscillant entre trois et quatre minutes. L'album est d'ailleurs articulé à l'ancienne, à la manière d'un vinyle dont chacune des faces aligne quatre titres rapides suivis d'un calme pour faire baisser la température : soit "Wilted Rose", jolie ballade country-rock chantée en duo avec Lainey Wilson, et "Kindred Friend", qui ressemble fort à une déclaration d'amour fraternel, invitant à profiter des années devant soi et à faire table rase du passé. C'est là l'essence même de ce nouveau départ : le postulat selon lequel les Crowes, désormais, se réduisent aux seules figures de Chris et Rich, et tant pis pour les compagnons de route historiques — place à des hommes de main, exception faite du bassiste Sven Pipien. Mais les faits sont là : aussi dysfonctionnelle qu'ait pu être leur relation (il n'est qu'à lire le livre de l'ancien batteur Steve Gorman pour s'en convaincre), aussi dissemblables puissent-ils être, les frères Robinson ont toujours su trousser ensemble des chansons remarquables. Bien meilleures que celles qu'ils ont pu livrer l'un sans l'autre. L'alchimie. En définitive, c'est la seule chose qui compte.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Bleachers

“Bleachers”

DIRTY HIT

Dix Grammy Awards, trois fois titres de producteur de l’année, album de l’année pour “Norman Fucking Rockwell” de Lana Del Rey et “Folklore” de Taylor Swift : on peut le dire, Jack Antonoff est un géant du son ayant réalisé bon nombre d’albums pop aux milliards d’écoutes, et en plus un homme de goût, comme on a pu le voir dans le film d’Edgar Wright “The Sparks Brothers” où il ne tarit pas d’éloges sur les frères Mael. Quatrième album d’une discographie au lent cours (le premier, “Strange Desire”, a déjà dix ans), ce disque éponyme commence comme une boum des années 1980, avec un son à l’ancienne. D’où sort donc ce son de saxophone désuet sur “Jesus Is Dead” et “Me Before You” ? Des poumons d’Evan Smith,

qui tourne avec Jack depuis 2014. Les cinq musiciens qui accompagnent Jack Antonoff semblent surgis du passé, mais les photos du groupe montrent pourtant des trentenaires-quarantenaires bien dans leur époque. La voix volontiers monocorde de Jack n’empêche pas l’émotion, mais il faudra à l’auditeur plusieurs écoutes pour pleinement apprécier la vibe Bleachers que traverse parfois une voix féminine (“Alma Mater”), tout en laissant la place à des chansons qui accrochent l’oreille d’office, comme le très enjoué “Tiny Moves” qui nous plonge dans une ambiance sixties à base de Shalalala (et toujours ce sax !) sur un texte à tiroirs évoquant le chic du foot américain et la crise de foi (sans E). Au final, 48 minutes de pop made in USA pour un album à cheval sur plusieurs époques, à la fois rétro et moderne, intriguant et entraînant, empreint d’une nostalgie pour une époque lointaine que Jack réinvente sans l’avoir connue. De la pop music, oui, mais avec l’élégance d’un producteur visionnaire.

✪✪✪

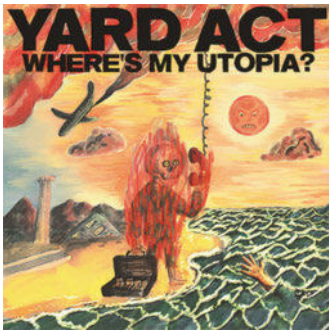
OLIVIER CACHIN

Yard Act

“Where’s My Utopia?”

ISLAND

Sur “Blackpool Illuminations”, le chanteur James Smith, parent depuis peu, nous prévient : “J’ai atteint la perfection grâce à toi *(il s’adresse à son fils, nda),* donc pourquoi je m’emmerderais à me demander ce que des branleurs pensent de l’album numéro deux ?”. La parole est au branleur. “The Overload”, premier rejeton des Yard Act, était indéniablement une franche réussite, l’une des dix meilleures sorties de 2022. Album d’ailleurs assez peu post-punk, minimaliste si l’on veut, mais d’un minimalisme qui n’empêchait pas un sens du détail sonore jubilatoire (ainsi ces discrètes parties d’orgue, de saxophone et de piano dissonant dans le fond du mix de “Rich”). Surtout, contrairement à la rigidité de nombre de leurs concurrents, “The Overload” était truffé de refrains irrésistibles (“Pour Another”, quelque part entre Happy Mondays et Talking Heads) et de lignes de basse tout à la fois anguleuses et sinueuses groovant comme un baggy (“Land Of The Blind”, “Dead Horse”), ne reculant pas non plus devant les gimmicks idiots comme cette partie de flûte niveau cinquième à la fin du single “Payday”. Rien d’aussi joyeusement couillon sur ce deuxième album qui opère un virage stylistique qui interroge. Ce n’est pas que l’impasse soit totale :



“Petroleum” renvoie à l’éclectisme d’un Beck tandis que “Down By The Stream” lorgne du côté des Beastie Boys, mais souvent les titres semblent ne pas savoir véritablement où aller (“An Illusion”). Surtout, si les textes, plus personnels, gagnent en profondeur (“Down By The Stream”, méditation sur la cruauté enfantine) ce qu’ils perdent en mauvais esprit, il manque à “Where’s My Utopia?” l’immédiateté et la vitalité de son prédécesseur (la rythmique est ici beaucoup plus banale). Les amateurs des derniers Gorillaz y trouveront leur compte, les autres retourneront à “The Overload”.

✪✪✪

VIANNEY G.

Courting

“New Last Name”

PIAS

Depuis l’avènement mondial des Beatles, la pouponnière de talents musicaux qu’est Liverpool fait régulièrement les beaux jours des tourne-disques. C’est donc dans le terreau de cette pépinière prolifique qu’a surgi le quatuor électro-rock Courting en 2018. Après un premier album prometteur entre pop et punk en 2022, la bande du chanteur Sean Murphy-O’Neill a choisi de placer le nouveau-né sous le signe de la diversité musicale. Si les moyens déployés pour la mise en boîte n’ont pas trop évolué depuis les premiers enregistrements, l’amateur d’effets spéciaux appréciera un son nettement moins noisy, avec des parties musicales où l’ajout d’électronique embarquée reste acceptable. Après un an de promo

et quatre singles, Courting embarque son monde dans un voyage où il sera beaucoup question d’expérimentation musicale. En gros, pour chaque chanson proposée, l’emballage pourra, par moments, s’avérer surprenant. Ainsi, “Throw” ouvre le bal avec une guitare rockabilly qui ne respecte pas vraiment la gamme chère à Brian Setzer. L’ensemble sonne aussi déjanté qu’énergique. En revanche, pour apprécier définitivement le voyage, un détour par la case paroles en roue libre sera nécessaire pour mieux apprécier le passage où le chanteur se voit comme l’antithèse de son confrère de feu Human League. Vaste éventail de styles emplis de références, l’album s’adresse à un public large d’esprit aussi capable de pogoter sur les grosses guitares de “Happy Ending” que de tenter une valse de zombie sur “Emily G”.

✪✪✪

GEANT VERT

The Libertines

“All Quiet On The Eastern Esplanade”

VIRGIN RECORDS/ UNIVERSAL

De leur amitié orageuse, l’une des plus belles de l’histoire du rock, Peter Doherty et Carl Barât ont souvent tiré la matière de leurs chansons, de “Can’t Stand Me Now” à “What Became Of The Likely Lads”. Moins cons que les Gallagher, ils sont parvenus à mettre fin aux hostilités et n’en finissent plus depuis de se câliner devant les caméras de la BBC. La fraternité retrouvée restait le grand thème de l’album de la reformation, “Anthems For Doomed Youth”, imparfait mais qui rassurait sur le fait qu’ils n’avaient pas besoin de singer leur propre passé pour sortir de grandes choses (“Dead For Love” et “Anthems For Doomed Youth” rivalisaient avec n’importe quel titre des débuts). Huit ans plus tard, Barât persiste toujours à porter le marcel tandis que Doherty a décroché pour de bon de l’héroïne et trimballe avec beaucoup de grâce sa nouvelle silhouette de Sergent Garcia. L’ambition affichée pour ce quatrième album *(“continuer d’écrire de belles chansons”)* s’avère des plus simples. Si les chevauchées rock sont plus (“Run Run Run”, moins bordélique que leurs débuts) ou moins (“Oh Shit”) convaincantes, ce sont les morceaux les plus pop qui se détachent, au premier rang desquels “Night Of The Hunter”, majestueuse ballade citant le “Lac des Cygnes”

comme Public Image Ltd avant eux. Moins autoréférentiel, “All Quiet…” est peuplé de figures esquissées avec une tendresse constante : il y a cette mère au foyer qui aime s’en jeter un quand les enfants sont à l’école (formidable “Mustang”, signé Barât), ces immigrés découvrant une Albion post-Brexit de plus en plus rétive à toute romantisation (“Merry Old England”), un mystérieux parrain local (“Baron’s Claw”, jolie valse chaloupée), et même feu la reine mère (“Shiver”, superbe aussi). “All Quiet…” laisse espérer que les *good old days* sont encore devant nous.

✪✪✪

VIANNEY G.

Gossip

“Real Power”

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Un groupe attachant, Gossip. Même plutôt doué dans le créneau disco-rock. Et disposant d’un formidable atout : Beth Ditto, chanteuse stupéfiante et magnétique. Si le trio avait tenu la cadence de tubes comme “Listen Up!” ou “Heavy Cross”, aujourd’hui, il remplirait des stades. Mais en 2016, Gossip s’est désintégré. Entre Nathan Howdeshell, son guitariste et Beth Ditto, les ponts avaient brûlé. Aussi, ce nouvel album est un petit miracle. Bien emballé en plus : pochette façon John Waters, titre stoogesque (“Real Power”)… Un disque qu’on aurait adoré adorer. Sauf que... Alors, certes, “Crazy Again” est un chouette single de come-back. Oui, la voix gospel de Beth est toujours aussi saisissante, même si elle ne la pousse plus dans le rouge comme

au temps de “Standing In The Way Of Control”. Mais côté compositions, le groupe se contente de trop peu. Difficile de supporter “Edge Of The Sun”, “Tell Me Something” ou “Tough” tant ces titres sonnent comme des démos jamais terminées. Et puis Gossip emprunte beaucoup. A Blondie (guitare étouffée façon “Maria” sur “Crazy Again” ou les carillons de “Rapture” sur le refrain de “Real Power”) ou à Nile Rodgers (“Give It Up For Love”). Ce n’est pas pour nous déplaire, mais quand un morceau comme “Turn The Card Slowly” sonne comme du U2 de l’an 2000, là, c’est carrément la gêne. Rick Rubin, producteur du disque (son deuxième avec le groupe après “Music For Men” paru en 2009), a paraît-il passé beaucoup de temps à jouer les thérapeutes auprès des musiciens. Sauf que les chansons aussi avaient besoin de soins.

✪✪1/2

ROMAIN BURREL

Hurray For The Riff Raff

“The Past Is Still Alive”

NONESUCH

Dans la perception sidérée que l’on peut avoir des Etats-Unis de 2024, recevoir les onze morceaux de cet album a quelque chose de rassurant. La pochette déjà : Alynda Segarra, le regard frondeur sous un chapeau blanc, et le désert qui s’échappe derrière elle. Loin des affres de l’époque, l’Amérique de la compositrice de 36 ans, ce sont les trains empruntés à la volée pour fuir les flics du Nebraska (“Ogalla”), les road-trips en Floride, gamine, à dérober quelques victuailles dans les magasins à l’heure du déjeuner (“Snake Plant”), les chevauchées vers Santa Fe en quête d’un amour aussi indomptable qu’un troupeau de bisons (“Buffalo”). “The Past Is Still Alive” a été enregistré en Caroline du Nord un mois après le décès du père de la chanteuse, réactivant les souvenirs d’une jeunesse pour le moins singulière, dont le Bronx new-yorkais puis la Nouvelle-Orléans furent les points de départ de toutes les embardées. C’est un album très différent du précédent, qui s’appuyait sur des sonorités synthétiques (“Life On Earth”). Retour ici à des sonorités plus folk, avec une mise en son qui sublime les grands espaces suscités par la musique. La voix d’Alynda est une splendeur de délicatesse et de défiance mêlées, harmonisée avec elle-même

ou, sur la valse vénéneuse “The World Is Dangerous”, avec celle de Conor Oberst. Dans la dernière chanson, “Ogalla”, Alynda confesse avoir longtemps pensé être née à la mauvaise époque, s’être trompée de génération. Avant d’assurer, sur fond de saxophone grondant et de pedal steel lumineuse, qu’en ce monde fonçant à sa perte, elle sera finalement fière de rester sur le pont du Titanic jusqu’à la fin, les larmes aux yeux, et sa résolution tranquille donne envie de se tenir à ses côtés.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Texas And Spooner Oldham

“The Muscle Shoals Sessions”

PIAS

L’expression légende vivante pourrait avoir été inventée pour Spooner Oldham (1943) qui, souvent en partenariat avec Dan Penn, a composé des merveilles définissant le style southern soul, “Dark End Of The Street”, “I’m Your Puppet”, etc. A l’été 2022, désireuse de réinterpréter une partie de son répertoire, Sharleen Spiteri (1967) alias Texas (vu le nombre d’albums dont elle orne seule la pochette, il y a longtemps que se confondent son nom et celui du groupe) se rend à Muscle Shoals, Alabama, au studio Fame, là où Spooner Oldham a bâti une partie de la légende du lieu. Au clavier, souvent un Wurlitzer (comme quand il tourne avec Neil Young), il accompagne

la chanteuse écossaise dans une relecture de ses chansons. Quasiment aucun autre instrument n’entre en jeu, ce qui met naturellement les voix (chant principal et chœurs) en avant et incite à mieux apprécier l’écriture. Sont mis à nu “Summer Son” (la production originale étant à l’exact opposé de celle-ci), “I Don’t Want A Lover” (premier simple du groupe, en 1989), “Keep On Talkin’ ” (enrichi de cordes ultra-discrètes), “The Conversation” *(“Tell me ’bout the dreams that haunt you/ Tell me ’bout your secret fears” — “Dis-moi les rêvent qui te hantent/ Dis-moi tes peurs secrètes”)*... Pour deux reprises, Sharleen Spiteri ne se tourne pas vers les classiques du catalogue Fame, préférant “Would I Lie To You” (Charles & Eddie, 1992) et, dangereusement ralenti mais soutenu par quelques notes de basse, “Save The Last Dance For Me” (Doc Pomus et Mort Shuman pour les Drifters, 1960). Une seule couleur pour tout un album, c’est risqué mais la délicatesse de Spooner Oldham et l’extrême sobriété de la réalisation donnent à l’ensemble une belle gravité presque religieuse.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Liam Gallagher & John Squire

“Liam Gallagher & John Squire”

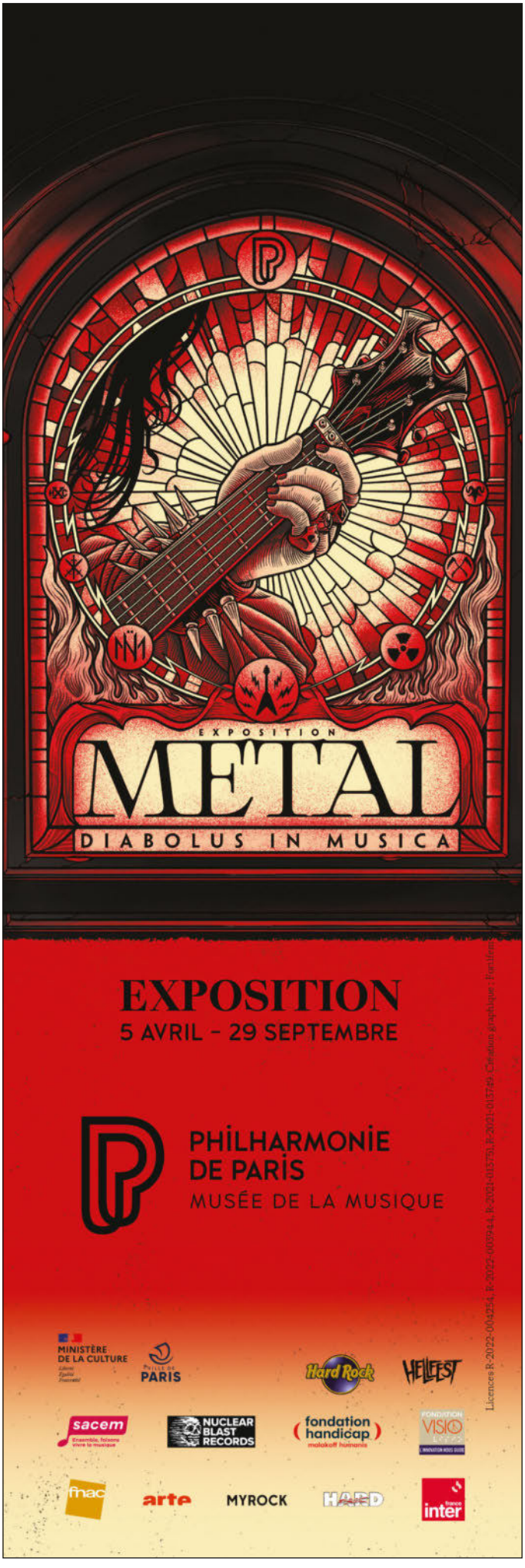
WARNER

C’était la collaboration qu’on n’avait pas vu venir. Alors que tout le monde guettait la réaction de Noel Gallagher aux incessants appels du pied de son petit frère Liam à reformer Oasis, ce dernier a fini par se lasser. Si son frangin n’allait pas relancer le groupe préféré des fans de football et de bière plate, alors Liam irait s’associer avec un musicien au moins aussi légendaire (chez les Britanniques en tout cas) que lui, et puis voilà. John Squire, guitariste des Stone Roses et influence majeure sur la fratrie Gallagher, est ainsi sorti de sa préretraite pour composer les dix chansons de cet album collaboratif, qu’il a taillées sur mesure pour la voix et la personnalité de Liam Gallagher. Ecrire pour Liam, c’est comme écrire pour Johnny : il y a un cahier des charges à respecter, et Squire le suit à la perfection. Il a concocté des hymnes aux refrains taillés pour les stades, avec des paroles remplies de love et de vannes, et se laisse de la place pour ses solos de guitare. On a droit à l’inévitable pastiche des Beatles période “Rain”/ “Tomorrow Never Knows” (un art dans lequel Oasis était passé maître) avec “Just Another Rainbow” et quelques ballades attendues telles “Mother Nature’s Song” et “Make It Up As You Go Along”.

Au milieu de tout ça, il glisse un ou deux titres bluesy un peu laborieux (“I’m A Wheel”, “I Love You Forever”) qui peinent à soulever l’enthousiasme. On préfère quand ils mettent les deux pieds dans le blues-rock des Faces sur “You’re Not The Only One”, d’autant que quand ils touchent une mélodie vraiment mémorable (“Mars To Liverpool”), l’affaire fonctionne bien.

✪✪✪

ERIC DELSART



Ride

“Interplay”

WICHITA/ PIAS

Ride, groupe à deux vies, comme quelques autres de cette génération pas si fragile. La première (1988-1996) est légendaire, voire prophétique. On lit ainsi dans les récentes mémoires de Joel Gion que le passage du groupe d’Oxford à San Francisco, en compagnie de Lush, a définitivement montré la voie au Brian Jonestown Massacre. Dès le début, la formation de Mark Gardener et Andy Bell possédait des atouts qui faisaient souvent défaut aux autres. Son psychédélisme reposait sur de solides fondations : bonnes chansons boulonnées par des musiciens meilleurs et plus versatiles que la plupart des groupes shoegaze de l’époque, qui sonnaient comme invertébrés en comparaison malgré le déluge de guitares hallucinées.

Exactement pour les mêmes raisons, la seconde existence de Ride, amorcée en 2014 avec le même personnel, fut satisfaisante. Ce septième album démarre avec “Peace Sign”, tempo athlétique, chœurs Byrds, guitares gracieuses mais puissantes, très bien. On se rappelle pourquoi Andy Bell a fait un long CDD à la basse dans les dernières années d’Oasis. La facilité aurait dicté onze autres chansons du même tonneau. Ce n’est pas le cas. Entre deux coups de force (“Last Frontier”, “Monaco”), Ride explore des territoires plus aventureux. Il y a du folk hanté (“Stay Free”), des passages électroniques (“Sunrise Chaser”, excellent) et, bien sûr, quelques décollages avec guitares-mouettes et voix-nuages (“Portland Rocks”, “Last Night I Went Somewhere To Dream”). Rien d’aussi fulgurant que “Like A Daydream” ou “Vapour Trail”, mais un beau disque. En d’autres termes : des chansons qui, quand elles seront jouées en début de concert, n’engendreront pas forcément un périple vers le bar.

✪✪✪

BASILE FARKAS

Sean Ono Lennon

“Asterisms”

TZADIK

On le sait, pour certains musiciens, le covid a eu du bon. Du côté de chez Sean Ono Lennon, ces périodes de déconnexion globale ont été synonymes de réflexion encore plus profonde qu’à l’accoutumée (Sean n’est pas le fils de John et Yoko pour rien). Des cogitations sur l’état de la planète et le pessimisme qu’il induit, sur l’âge qui rattrape tout le monde — et évidemment sa mère — l’ont mené à cette conclusion : sans niquer leurs barrettes de mémoire, les gens qui ont un cerveau doivent le reformater. Quand tout, ou presque, va à vau-l’eau, il faut viser la canopée. Se rattraper aux branches du haut, grimper dessus, lancer quelques lianes pour faire monter la famille et les proches, et construire des grands nids ou des petites cabanes, ce qui revient au même. De là, tout peut recommencer. C’est à Manhattan, comme ses parents, que Sean Lennon a nidifié. Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, il fait de la musique en bande et “Asterisms” est seulement son troisième album solo (le premier depuis l’encensé “Friendly Fire”, il y a dix-huit ans). Pourtant, Sean n’a pas chômé. Il a sévi dans Ghost Of A Saber Tooth Tiger (avec sa petite amie) et le Plastic Ono Band (avec sa maman), a signé des BO, produit des collègues, etc. “Asterisms”,

qui paraît sur le label de son copain John Zorn, est totalement instrumental. C’est un voyage de cinq titres opulents aux confins du jazz, de l’ambient, du prog rock et de la musique planante. C’est joué par huit êtres humains (dont la fidèle Yuka C. Honda), ça ne ressemble à rien de ce qui se fait, ça ne passera pas en radio et les ventes seront modestes. En revanche, ces étoiles-là envoûteront ceux qui feront l’effort de les décrocher, de les écouter avec attention, puis de les épingler au revers de leur veste, afin de se reconnaître entre eux.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Peter Deaves

“Ceol Agus Grá”

LE POULPE

“Ceol Agus Grá” ne signifie pas autre chose en gaélique irlandais que “musique et amour”. Ce programme convient au premier album de Peter Deaves qui explore tout en harmonie et en subtilité un vaste champ qu’on pourrait qualifier de country-folk avec guitares acoustiques, mandoline, banjo et lap steel. De cet ensemble de douze titres inspirés, produits par Etienne de Nanteuil, se dégage une atmosphère de profondeur et de gravité à travers une voix recueillie qui n’hésite pas à monter dans les aigus. Cet originaire du nord de l’Angleterre, aujourd’hui installé en France près de Fontainebleau, célèbre sa patrie dans des titres aussi identifiables que “Liverpool” ou “Bury Me Under The Mersey (Ceol Agus Grá)”. Les Beatles ne sont évidemment pas loin :

“Nowhere Boy” le rappelle. “Opening Night” offre un duo envoûtant avec la chanteuse Bobbie. Il paraît que Peter Deaves a beaucoup voyagé à travers les continents. De ses périples, il a retenu une douce nostalgie et un désir d’authenticité qu’on retrouve dans l’orchestration autour de nombreux instruments traditionnels. Si ce Britannique intègre parfaitement les influences américaines propres à la country la plus classique, en prêtant attention, on notera ici ou là des intonations celtiques avec des échos de flûte irlandaise. Les plus observateurs remarqueront que la police de caractères qui orne la pochette de l’album s’inspire de celle du film “Barry Lyndon”. Peter Deaves serait-il aussi joueur que le héros tourmenté de Thackeray adapté par Stanley Kubrick ? Pas sûr, tant on le devine contemplatif. Il signe en tout cas un premier opus en forme de classique et s’assure un salut final puisque le dernier morceau s’intitule “Heaven Revisited”. Si pure et si cristalline, sa musique est comme l’écho d’un paradis, non pas perdu, mais retrouvé.

✪✪✪

CHARLES FICAT

High Llamas

“Hey Panda”

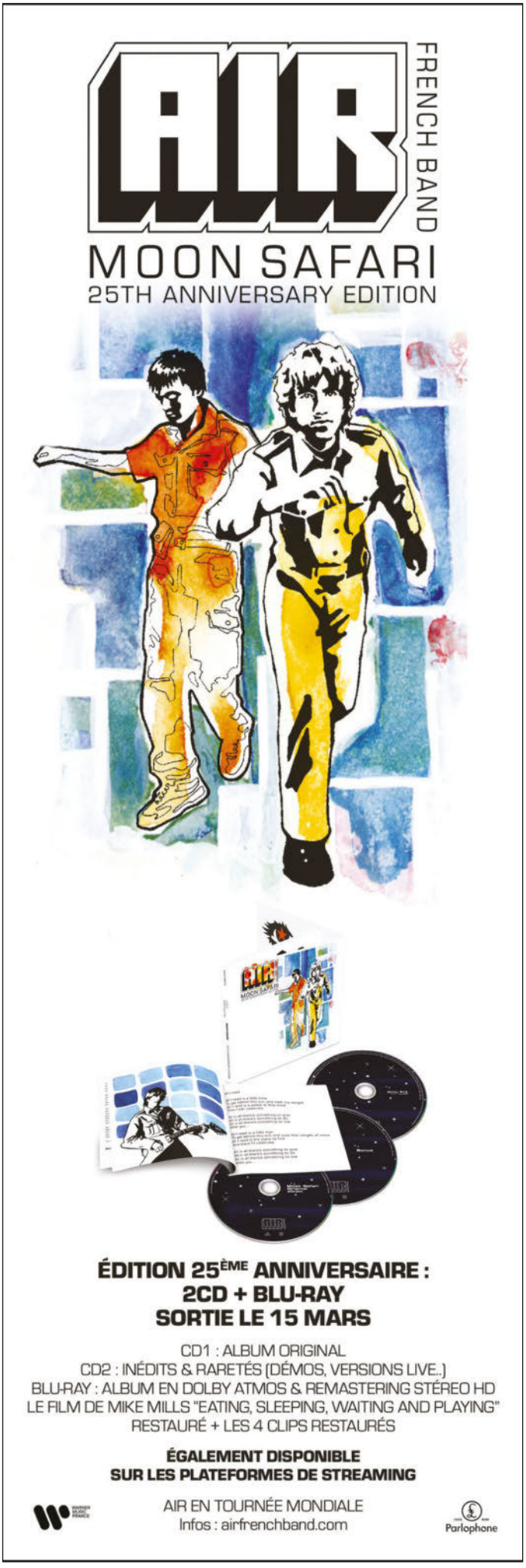
DRAG CITY

Sean O’Hagan était, à ses débuts, un jeune vieux. Un élève surdoué directement connecté aux génies du passé, en particulier à Brian Wilson, dont il semblait être l’héritier naturel — il avait même travaillé avec le maître. Depuis, il a aidé la terre entière, comme arrangeur, coauteur ou producteur, avec une certaine réussite. Les High Llamas étaient donc plus ou moins en veilleuse depuis “Radum Calls, Radum Calls”, en 2019, qui montrait déjà des signes de jeunisme dans les sonorités employées par Sean. Mais ça restait encore discret. Là, ça y est, on l’a perdu. C’est le monde à l’envers : maintenant qu’il est vieux, il veut faire jeune, sous l’influence de ses enfants — c’est lui qui le dit... Mais où va-t-on, si on commence à demander leur avis à nos enfants ? Bref. Il y a donc de l’Auto-Tune partout. Et de la boîte à rythmes moche. Du synthé pourri ? Il y en a aussi. Ça va être dur à avaler pour certains, pour qui c’est rédhibitoire. Ça commence dès le morceau titre qui ouvre l’album. On se dit que c’est rigolo. Que peut-être il veut faire un succès. Il le mérite, d’ailleurs. Mais est-ce vraiment le meilleur moyen ? Ça continue comme ça sur presque tout le disque, cette voix trafiquée, cette production, euh... moderne. “How The Best Was Won”,

par exemple, en est fatigant. En même temps, le gars est hyper doué, donc on est toujours à mi-chemin entre admiration et consternation. Mais ça, c’est parce qu’on aime trop les High Llamas première période. Laissons donc la place aux futurs nouveaux convertis, en espérant qu’il y en aura plein. Nous, on retourne écouter “Gideon Gaye”, ce chef-d’œuvre à l’ancienne d’un monde disparu.

✪✪✪

STAN CUESTA



Disques classic rock/ folk

Mick Mars

"The Other Side Of Mars"

LLC/ MRI

A en croire les réseaux sociaux, des fans de Mick Mars craignent que son premier album solo soit son dernier. A bientôt soixante-treize ans, l'ex-guitariste et cofondateur de Mötley Crüe, s'il paraît en forme, fait partie de ces rockers que le job n'a pas épargnés. Quatre décennies passées au sein d'un des groupes américains de heavy metal les plus populaires de l'histoire (cent millions d'albums vendus, une paille...) ont forcément laissé des traces, et pas seulement sur son visage de vieil Indien. D'ailleurs, ce sont des ennuis de santé qui l'ont amené à se mettre en retrait du Crüe en 2022. Aussitôt remplacé, Mars a eu l'impression que ses collègues n'attendaient que son départ lorsqu'ils ont annoncé, dans la foulée, qu'ils repartaient en tournée.

Depuis, le guitariste a entamé une procédure judiciaire dont on ne sait rien hormis qu'il refuse de signer tout protocole d'accord. C'est dans cette chouette ambiance que Mick Mars s'est retrouvé en studio avec le producteur allemand Michael Wagener (il avait travaillé sur le premier Mötley Crüe) et une harde de jeunes loups parmi lesquels Jacob Bunton au chant. Le guitariste a eu beau affirmer que, comme son titre l'indique, "The Other Side Of Mars" allait montrer une autre facette de son talent, la presse anglo-saxonne n'a pas manqué de souligner que ces dix titres ne se démarquaient absolument pas de son univers musical. C'est-à-dire que les guitares sont à dix sur l'échelle de Richter, que la batterie rappelle le son que font des semi-remorques en touchant le sol lorsqu'on les largue d'un hélicoptère, et que, comme en attestent les truculents "Loyal To The Lie" et "Right Side Of Wrong", les titres au ras du bitume fonctionnent mieux que les ballades emphatiques.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

The Jesus And Mary Chain

"Glasgow Eyes"

FUZZ CLUB RECORDS/ WAGRAM

Nous avions retrouvé les frères Reid en 2017 avec un "Damage And Joy" qui marquait la fin de cette ère glaciaire consécutive à leur séparation brutale de 1998, en plein concert à Los Angeles. "Munki", grandiose épilogue conçu mâchoires serrées achevait une discographie en six chapitres sur un oraculaire "I Hate Rock'n'Roll" (à 2'37, montez le volume, constatez). Ces retrouvailles, aussi inespérées que le retour de l'imam Mahdi, pour LE fleuron de la scène noise-pop sous speed et larsen de la fin du siècle XX, faisait passer la pilule d'un album très inégal, voire poussif. Nous aimions dès lors un fétiche, mais nous pardonnions : mort, le roi n'en perd pas pour autant sa couronne. Confirmation avec ce huitième album, et là, soyons clairs : c'est absolument étourdissant. Les deux frangins électrifiés d'East Kilbride sont clairement de retour aux consoles démoniaques du grand rock'n'roll. Dès l'ouverture ("Venal Joy"), tout ce qu'on a adoré chez eux est là : rythme mötörik déflagratoire, voix blanche de Jim, guitare saignée de William, débauche d'effets, de vitalité, de morgue, et ce cool abrasé qui fit leur attitude *("I'm on fire/ I won't give up and die").*

Au final, douze salves sans temps mort, aucun répit, douze stations d'apnée sous saturation granuleuse et climax épileptiques ("American Born", "Jamcod "Pure Poor" – tout !). Au milieu de cette violente orgie, un chef-d'œuvre : "Chemical Animal", réminiscence en apesanteur de leur diamant noir de 1987, "Darklands". Comme Proust le fait dire à Odette : *"Qu'avez-vous besoin du reste ? […] C'est ça, notre morceau…"*

✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

The Rolling Stones

"Live At The Wiltern"

EAGLE ROCK

Que l'on considère qu'ils sont morts en 1969, après que leur fondateur Brian Jones s'est noyé, la fuite de Mick Taylor sitôt pliée la tournée mondiale de 1972-1973, la parution de "Some Girls" ou "Tattoo You", le départ à la retraite de Bill Wyman, en 1996, ou les disparitions, plus récentes, de Bobby Keys et du pilier Charlie Watts, force est de reconnaître que la résurrection, à l'automne 1989, des Rolling Stones en fabuleuse machine à jouer le rock'n'roll et le rhythm'n'blues, avec le concours de moult claviers prodigieux, cuivres pétaradants et choristes de choc, a fédéré fans historiques et nouveaux publics. Et cela qu'ils reprennent dans des stades "I'll Go Crazy",

de James Brown et "Night Time Is The Right Time", de Nappy Brown, jouent leurs propres "Some Girls" et "Monkey Man" dans des arènes, ou encore le funky "Dance Part.1", pour quelques privilégiés, dans des théâtres. Par exemple au Wiltern de Los Angeles, où ils donnèrent en 2002 ce concert publié en CD, vinyle et Blu-ray. Ils y interprétaient peu ou prou la set-list qu'ils redonneraient quelques mois plus tard à l'Olympia ("Live With Me", "Neighbours", "Hand Of Fate", "Stray Cat Blues", "That's How Strong My Love Is", "Going To A Go-Go"...) et, à défaut du cinglant "Respectable" ou du solaire "Love Train" des O' Jays qui allaient faire notre joie à Paris, le "Rock Me Baby" de BB King et un "Can't You Hear Me Knocking" tout aussi éblouissant et rageur. Adieu prétendants Black Crowes, Guns N'Roses et autres plaisantins qui avaient vainement tenté de les détrôner ; en bluesmen aguerris, Jagger et ses pirates étaient alors au sommet de leur forme scénique.

✪✪✪✪

ERIC DAHAN

Jesper Lindell

"Before The Sun"

GG RECORDS/ BORDER

Son album "Twilights" fut l'une des belles découvertes de 2022 et trône désormais sur l'étagère à côté de ceux du Band (parmi une pile posée sur l'étagère, pour être exact). L'amour de ce jeune songwriter-chanteur-guitariste suédois pour l'univers de "Music From Big Pink" ou "The Band" sautait en effet aux oreilles et faisait plaisir à entendre. Les dix chansons de "Before The Sun" ont été enregistrées — avec du matériel analogique — lors des mêmes sessions que "Twilights", dans une école de Ludvika, une bourgade du centre de la Suède. C'est la première remarque : leur onctuosité sonore offre un plaisir d'écoute devenu rare — pas de parties de guitare recalées sur la batterie avec une précision toute numérique, pas de basse boostée à on ne sait quel logiciel : tout ici respire. Les lignes de basse, justement, signées du frère aîné de Jesper, Anton, sont une pure merveille. Pour le reste, pas de révolution. Le Band demeure un horizon absolu et on pourra certes tiquer à l'égard de moult emprunts (l'accordéon de "Before The Sun" droit sorti de "When I Paint My Masterpiece", l'intro de "Good Evening" cousine de celle de "Rag Mama Rag", etc.). Point important : Lindell cite, mais il ne plagie pas. Et pond de magnifiques chansons

avec des refrains qui transportent ("Never Gonna Last"). Egalement au menu, un chouette duo avec la divine Kassi Valazza et une reprise d'un Thin Lizzy des débuts, "Honesty Is No Excuse". Une petite préférence en définitive pour "Twilights" et son songwriting cinq étoiles du début à la fin, mais celui-ci trouvera une identique place sur l'étagère (enfin, parmi la pile posée sur l'étagère).

✪✪✪1/2

BERTRAND BOUARD

Oisin Leech

“Cold Sea”

TREMONE RECORDS/ OUTSIDE

Avant les Lost Brothers créés en 2008 avec son faux frère irlandais, le guitariste de The Basement Mark McCausland, Oisin Leech était le chanteur et guitariste de 747s. En 2006, 747s sort son unique album, “~Zampano~”, et deux de ses membres, Leech et Ned Crowther, forment The Newell Octet avec Arctic Monkeys le temps de la chanson, “Baby I’m Yours”. De 2008 à 2020, les Lost Brothers ont sorti sept albums dont un en collaboration avec Bill Ryder-Jones et Nick Power de The Coral, “The Bird Dog Tapes Volume 1” (2016). Tous ont été enregistrés dans des villes différentes. Ainsi, “So Long John Fante” (2011) est réalisé à Sheffield avec le producteur de Richard Hawley, et “Halfway Towards A Healing” (2018)

est produit par Howe Gelb de Giant Sand à Tucson. Enregistré et produit par Steve Gunn, guitares et synthé, à la Schoolhouse de Malin, Donegal, une ancienne école transformée en studio, “Cold Sea” a été entièrement composé par Oisin Leech. Tony Garnier, le bassiste régulier de Bob Dylan, M Ward du duo She And Him, guitare électrique, Donal Lunny, bouzouki, Roisin McGrory, violon, Chris Valaro, percussions, et Alan Comerford, slide guitare complètent le casting. En neuf (trop) courts titres, sept chansons et deux instrumentaux, “Maritime Radio” dans des sonorités proches de celles de Vini Reilly/ Durutti Column, et “Cold Sea”, ce premier album solo au folk rock en délicates variations dégage une mélancolie tout irlandaise, même si “Malin Gales” évoque l’Américain Ryley Walker. Comme le dit Perry Blake : *“Vivre sous la pluie et le vent dans une maison face à l’océan pour raconter des histoires tristes”*. La voix souple et chaude d’Oisin Leech est parfaite pour nous transporter face à l’océan, “Colour Of The Rain”, “One Hill Further”.

★★★1/2

PHILIPPE THIEYRE

The Bevis Frond

“Focus On Nature”

FIRE RECORDS

The Bevis Frond est un groupe passionnant. Et ça fait un bout de temps que ça dure. Il serait temps que ça se sache. Depuis une quarantaine d’années, la formation de Nick Saloman — chanteur, compositeur, guitariste, grand manitou — ne cesse de produire des œuvres littéralement inouïes, comme “New River Head” (1991) et son “Stain On The Sun”, morceau de bravoure à la “Cortez The Killer”. Il se dégage en effet de tous ses albums une mélancolie électrique et mélodique à la Neil Young, un peu comme du Dinosaur Jr réussi (ou mieux, du Meat Puppets), chanté avec une voix incroyable et des éclairs de guitare éblouissants. On pourrait aussi citer Traffic, Pink Floyd, Hendrix, etc. Mais c’est presque miraculeux, la magie est là sans que ça ne sente jamais la pâle copie. Les mecs font ça naturellement, comme ils respirent. Et surtout, c’est frais, contrairement à 99% du rock actuel, sursaturé de références, de clins d’œil, de savoir. Là il y a... Une innocence ! Un truc qu’on ne connaissait plus depuis... Très longtemps. Depuis longtemps aussi, The Bevis Frond est un groupe pour connaisseurs, comme on disait autrefois “a musician’s musician”. Les Lemonheads ont repris “Old Man Blank” sur leur “Varshons 2”

au milieu de nombreuses autres pépites, et il ne dépare pas. Teenage Fanclub en a fait autant avec “He’d Be A Diamond”. Le groupe a été cité par Elliott Smith, Pavement... Excusez du peu. Le précédent album, “Little Eden”, en 2021, a été disque du mois ici même. Un double, vingt titres. Cette fois-ci, il y en a 19, pour plus de 70 minutes. Et c’est excellent de bout en bout. A quoi ça ressemble ? A rien. Bon, allez, le riff de “Wrong Way Round”, un hit absolu, rappelle vaguement le “Heroes” de David Bowie-Robert Fripp. Mais on s’en fout. Grand disque !

★★★★

STAN CUESTA

Hommage à
Andy Warhol

L'Ep «Parole de Warhol !» nous livre plusieurs points de vue littéraires et musicaux retraçant la vie du pape du pop art 37 ans après sa mort : des covers, des compositions originales, des extraits biographiques, interprétés par Jacques Charles.

Mini album 33 tours «Parole de Warhol !» coupon free download inclus, pressage 200 exemplaires, durée 25 mn, distribué par Le Strapontin bleu.

EN SHOW CASE CHEZ TIKI VINYL STORE
JEUDI 25 AVRIL, LYON, 20H, JACQ N' GILL

Ep disponible à LYON chez Dangerhouse Record Store, Tiki Vinyl Store, Sofa Records, Boutique du Musée d'art contemporain (MAC), Blitz bazar & galerie, Réglis records, Original Watts; SAINT-ÉTIENNE Sainté Boogie Store, Forum Disques, Librairie Dalby; ROANNE Fnac; CHALON SUR SAÔNE Sympathy For The Vinyl; MÂCON La Disquerie; BOURG EN BRESSE Fnac; CLERMONT-FERRAND Librairie Les Volcans, Rolling Rock; QUIMPER Atelier Le Chien Rouge. Et sur commande chez votre disquaire ou sur helloasso.com; contact distributeur: strapontinbleu@sfr.fr

Disques français

Caravan Palace

"Gangbusters Melody Club"

LONE DIGGERS/ IDOL

Introduction en douceur, "MAD" enchaîne une mélodie lancinante et un refrain entraînant. Voix charmeuse qui devient fédératrice en prenant de l'ampleur, éclats de saxophone, swing à fleur de peau : Caravan Palace est de retour ! Pour son cinquième album depuis 2008, le trio majeur de l'electro swing prouve qu'il reste bien le leader incontesté du genre (comme en témoigne son succès international) mais que cette étiquette est réductrice tant il n'hésite pas à s'aventurer dans de multiples directions et à inscrire dans sa mémoire des refrains addictifs, sans jamais perdre de vue sa faculté à électriser son auditoire pour l'inciter à danser. Il a su trouver la formule magique qui unit l'efficacité des programmations et des synthés

à une sensualité instrumentale et vocale venue en droite ligne du jazz et des musiques black, tout en y intégrant l'impact mélodique de la pop. Par le passé, il nous avait habitués à des réussites qui illuminaient ses disques de véritables hymnes, mais c'est la première fois que le niveau se maintient du début à la fin en collectionnant les tubes potentiels : "Mirrors", "81 Special", "Raccoons", "Reverse", "City Cook", le feu d'artifice mixe en un cocktail irrésistible electro, house, funk, soul et pop, avec quelques pauses plus intimistes, notamment à l'occasion de ballades soyeuses ("Avalanches", "Fool") où Colotis Zoé — figure de proue du trio — révèle d'autres facettes de sa voix chatoyante. Et le tout est porté par un parti pris fun, parfois teinté de nuances plus mélancoliques ("Villa Rose") et par une joie de vivre contagieuse qui tranche sur la morosité ambiante et redonne ses lettres de noblesse au concept trop galvaudé de fête.

✪✪✪

H.M.

Nick Wheeldon

"Waiting For The Piano To Fall"

LE POP CLUB/ MODULOR

Il est toujours dangereux de sortir un grand album : une fois fait, vous êtes au tournant. Au lieu de baigner dans une médiocrité bien confortable, Nick Wheeldon a livré en 2022 "The Gift", un disque qui sonnait comme un classique et a permis à cet Anglais de Sheffield d'enfin se placer dans la liste des singers/ songwriters qui comptent. Dieu merci, suractif, il n'a pas pris le temps de flipper après le torrent de louanges qui lui est tombé dessus et la suite, "Waiting For The Piano To Fall" qui vient de sortir, était déjà enregistrée au moment même où son prédécesseur atteignait les bacs. Il n'y avait plus qu'à attendre pour graver cette galette qui à nouveau fera son effet. Première chose, si Wheeldon a changé d'équipe — pourquoi ? On ne le comprendra jamais —, il n'a pas changé de méthode, ayant enregistré cet album rapidement, en live et en groupe, une manière qui sied impeccablement à cette musique délicate mais tranchante. Le résultat est *"une teinte plus sombre"* comme on dit. Le larsen marié au violon de "They're Not Selling Flowers Around Here Anymore", la cascade de notes et les bandes inversées de "Waiting For The Piano To Fall", ce genre de libertés montre que désormais l'accidentel est provoqué. Avec toujours un pied chez Bob Dylan,

mais le Dylan plus tardif (et plus sale) de "Desire", Wheeldon à chercher à faire un album plus acoustique que rock'n'roll, et le groupe s'approche parfois du string band comme on l'entend "As You Stood Before The Mountain" ou "Oh ! Surprise". À côté, "Thief", "No Spider" ou "Weeping Willow" montrent que les grandes chansons ne sont pas dues au hasard et l'on sait désormais qu'il faudra compter avec (et sur !) Nick Wheeldon.

✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Malted Milk

"1975"

BLUES PRODUCTION/ MODULOR

Vers une soul moderne, baroque et progressive. Malted Milk fut d'abord un groupe de blues tirant son nom d'une chanson de Robert Johnson, jusqu'à ce que les cuivres chassent l'harmonica. L'album de 2009, "Sweet Soul Blues", proclamait définitivement leur amour de Memphis, du label Hi Records, et faisait école, les Nantais convertissant pas mal de leurs pairs bluesmen à la soul. Ce huitième album, "1975", a été conçu dans la torpeur du confinement. Il respire à la fois l'introspection propre à cet épisode et leur envie de sortir faire la fête. Le repli et la délivrance. Autre paradoxe : pour parvenir à ce contraste de styles, soul et funk soulevés par de grosses bouffées de rock et quelques mignardises pop, Arnaud Fradin, ses hommes

et ses choristes ont simplifié les lignes, allégé la matière et chargé des mixeurs à l'écoute d'une soul moins puriste, celle des Black Pumas par exemple, de mettre en relief certains mouvements. C'est cette simplification regonflée qui enfante l'hybride envoûtant que voici, digne de Dr John. L'album ne s'éternise pas, les titres sont plus courts, Malted Milk s'adresse au public, plus jeune, que draine cette nouvelle vague soul bouillonnant des deux côtés de l'Atlantique. Moins de chorus, c'est vrai, mais quand Fradin prend un solo, il ne masque pas sa joie (mention spéciale pour celui de "Set Me Free"). Encore un paradoxe : "1975", disque de soul contemporaine, tourne sur une double nostalgie : celle de la soul des années soixante-dix dont le groupe est mordu mais dont il cherche à démordre, et celle d'une *"enfance préservée"* : Arnaud Fradin est né cette année-là. Et si c'était leur "Another Side Of Bob Dylan" ?

★★★★

CHRISTIAN CASONI

Dynamite Shakers

"Don't Be Boring"

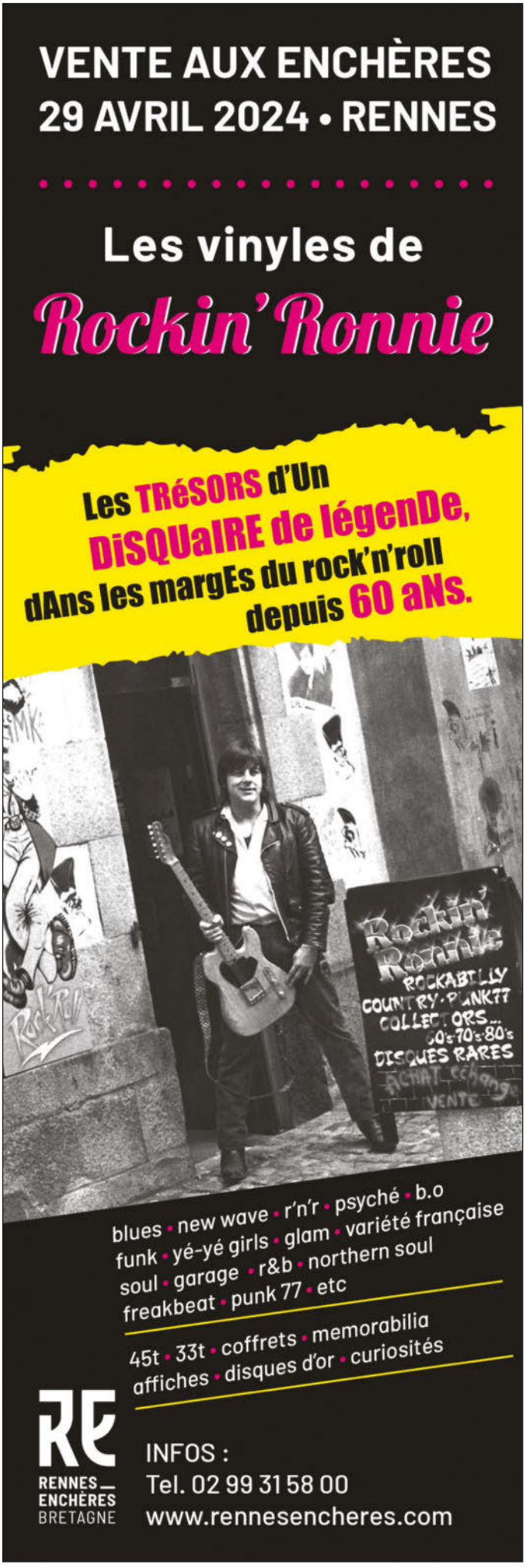
LES DISQUES EN CHANTIER/ (INTEGRAL)

En Vendée, en 2019, quatre rebelles n'écoutent pas la même musique que les jeunes du même âge. Ils préfèrent le rock'n'roll des années 1950 et ce qui en a découlé de plus noble au cours des décennies qui ont suivi. Conséquence logique, Elouan Davy (chant, guitare), Calvin Tulet (guitare), Lila-Rose Attard (basse) et François Rocheteau (batterie) forment les Dynamite Shakers qui, dès les premières prestations, suscitent les comparaisons les plus flatteuses. Des influences ? Ils n'en font pas mystère, enregistrant d'explicites emprunts aux Sonics, Wailers, Flamin' Groovies, Fleshtones, Dogs... Après un 25 cm en 2021, et des centaines de concerts, les voici prêts pour le grand format. Le titre général — "Sois Pas Chiant" — reflète probablement la philosophie du quartette. C'est comme un ordre donné à soi-même, dûment respecté, les morceaux emportant l'auditeur avec force. De manière salutaire, les Shakers montrent une autre facette de leur sensibilité dans "The Gates To That Sweet Song Of Yours" chanté par Lila-Rose. Pas de hasard, le morceau suivant, "Look How Fast It Goes", débute par la plus méchante ligne de basse ! Les textes, en anglais, abordent les thèmes habituels, relations sentimentales

(de manière originale dans "I Can't Wait For You" exécuté en duo), mésaventures vécues, tapage nocturne ("The Bell Behind The Door"), personnages croisés ("Ridiculous")... Enregistré avec l'aide de l'ex-Dirtbombs Jim Diamond, de Detroit, l'album ne décevra pas ceux qui ont découvert le groupe sur scène car il sonne vraiment puissant. Ultime touche de classe : les deux titres du simple, "Saturday Of Shame"/ "Leave This Place", n'y figurent pas.

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY



Rééditions du mois

Nico

"THE MARBLE INDEX" "DESERTSHORE"

Domino

Lorsqu'on demande aux fans de rock quels sont, selon eux, les disques les plus "extrêmes", ils citent invariablement les œuvres de Slayer, de Napalm Death, des trucs du black metal ou du hardcore. Pourquoi pas ? Mais les pionniers sont toujours plus impressionnants. Dans les sixties, il y a eu des dizaines d'albums expérimentaux, notamment avec l'apparition du psychédélisme, mais il n'y a pas eu de disque extrême avant "White Light/ White Heat", sorti en 1968. La même année, l'ex-chanteuse du groupe est allée encore plus loin. Et a sorti coup sur coup deux albums sans guitare ni batterie bien plus extrêmes que l'œuvre intégrale de Slayer. "The Marble Index", d'abord. Nico s'est retrouvée signée chez Elektra grâce au grand découvreur Danny Fields, avec l'accord de Jac Holzman, autre légende de l'industrie du disque. Les deux étaient très impressionnés par les chansons de l'Allemande. John Cale devait participer à l'album, mais comme il n'avait pas encore fait ses preuves dans le métier, la production a été confiée à Frazier Mohawk et John Haney, qui ont avoué eux-mêmes ne pas avoir fait grand-chose. Cale, en tant qu'arrangeur, a tout fait, même s'il a toujours dit, en toute modestie, que les chansons étaient bien *"dans la tête de Nico"*. Mais Nico n'avait que son harmonium. Cale a créé tout le reste, et son travail est extraordinaire. Pour chaque morceau, il créait des arrangements de corde, piste par piste. Il y a également des cuivres et quelques autres instruments peu utilisés dans le rock. Le tout donne un mélange de musique médiévale et de classicisme du début du XX^{ème} siècle parfaitement inédit. Le premier album gothique de l'histoire de la musique était bouclé en quatre jours. Des années plus tard, des groupes comme Dead Can Dance ont dû l'écouter plus d'une fois, et Siouxsie And The Banshees, ultra-fans, ont fait jouer Nico en première partie de leurs concerts (durant lesquelles elle se faisait cracher dessus par des punks insensibles à ses mélopées sinistres). "The Marble Index" dure trente minutes alors qu'il aurait pu être plus long. Mohawk et Haney ont expliqué qu'ils ne pouvaient pas écouter plus de chansons car sinon ils se seraient *"tranché les veines"*. L'un des deux a eu ce jugement sans appel : *"'The Marble Index' n'est pas un album qu'on écoute, mais un trou dans lequel on tombe"*. John Cale, qui adore l'album, a dit quant à lui : *"On ne peut pas vendre le suicide"*. Le disque est fascinant, d'une beauté radicale et mortifère, culminant avec le dernier titre, "Evening Of Light" (pour lequel un Français a fait une sorte de clip amateur où l'on voit Nico dans un champ avec un jeune Iggy Pop au visage plâtré. Une espèce de folie païenne avec une croix qui brûle ; c'est visible sur YouTube et encore plus effrayant que "The Wicker Man"). "The Marble Index" a évidemment été un four. Nico a été virée d'Elektra, est partie vivre en Europe et s'est mise en couple avec le réalisateur Philippe Garrel qui l'a fait jouer dans plusieurs films tellement expérimentaux qu'ils en sont à peine regardables. Nico a écrit quelques titres pour la bande-son de "La Cicatrice Intérieure", puis d'autres, et a décidé de les réunir pour son deuxième album en solo, chez Reprise. Cette fois-ci, Cale sera arrangeur et producteur. "Desertshore", à peine moins flippant que son prédécesseur, est une fois de plus une réussite totale grâce aux trouvailles de Cale, mais les chansons ("Janitor Of Lunacy", "Abschied", "Mütterlein", "My Only Child") prouvent que Nico n'était pas qu'une chanteuse. Une fois de plus, le disque s'achève avec un morceau glaçant, "All That Is My Own". Les similitudes entre les deux disques en font une sorte de double album aussi beau que perturbant. Ils ressortent séparément, avec un son idéal, masterisé d'après les bandes originales. Ceux qui ont le double CD "The Frozen Borderline" n'ont aucun intérêt à les acheter, il s'agit du même mastering, avec moins de bonus. Pour les autres, il s'agit de foncer et de les écouter assez fort : c'est une expérience qu'ils ne seront pas près d'oublier.

> " 'The Marble Index' n'est pas un album qu'on écoute, mais un trou dans lequel on tombe"

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

“Eins”, “Zwei”, “Drei”, “Vier”, “Fünf”

Alice Cooper

“BILLION DOLLAR BABIES – DELUXE 50TH ANNIVERSARY”

Warner

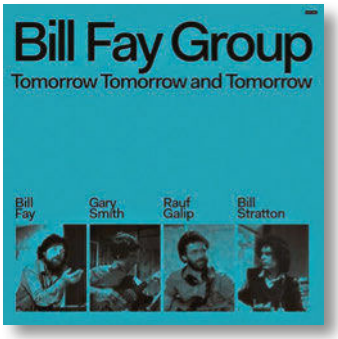
Les ultra-fans d’Alice Cooper vont devoir repasser à la caisse : cette version anniversaire est encore plus riche que celle de 2001, avec vingt titres bonus, du live, des raretés et, dans le livret, l’histoire du disque basée sur des interviews de Bob Ezrin, Alice Cooper et plusieurs musiciens du groupe. Il sort aussi en Blu-ray “Quadio”. Les gens normaux qui ont la précédente version, devraient néanmoins facilement s’en contenter. Réécouter “Billion Dollar Babies” attentivement, c’est réaliser qu’en 1973, Alice Cooper était vraiment original. Il ne copiait ni les Rolling Stones, ni les Who, ni Led Zeppelin. Les chansons du disque sont pleines de changements d’accord, l’ensemble est très riche et varié. Cooper, comme l’a dit le dessinateur Loustal le mois dernier, chante admirablement. Ses compositions sont excellentes, sauf lorsqu’il pousse son fonds de commerce — le macabre — (“Sick Things”, “I Love The Dead”), le groupe est excellent, surtout avec l’addition de Steve Hunter et Dick Wagner. Mais l’autre star du disque, c’est Bob Ezrin, qui a fait un travail hallucinant. Riche palette d’instruments, effets sonores, subtilités exquises qui, de temps à autre, donnent un côté symphonique à l’ensemble, même s’il est parfois capable de n’utiliser qu’un piano (“Mary Ann”). Pour tout dire, c’est à se demander s’il s’agit vraiment de hard rock... Sur certains titres, c’est bien le cas, et les solos de guitare peuvent s’en approcher, mais sur la majorité des autres, le terme est inapproprié. Il n’y a rien de bourrin et aucune influence du blues, ce qui est le cas de la majorité des groupes de hard des années soixante-dix. Il s’agit en fait du rock très bien produit, beaucoup plus fin qu’on ne l’a dit, parfois un peu alambiqué, de temps en temps limite glam (le refrain de “I Love The Dead”). Bref, on n’est pas chez Cactus ni Deep Purple. “Billion Dollar Babies” est incontestablement le meilleur album de l’artiste avec “Killer”. Il faut juste oublier les images qu’on a de lui sur scène et tout le grand-guignol assez grotesque, et se concentrer sur la musique afin de réaliser qu’il s’agit de l’un des meilleurs albums de la première moitié des seventies.

Bill Fay Group

“TOMORROW TOMORROW AND TOMORROW”

Dead Oceans (Import Gibert Joseph)

Dans le genre culte, Bill Fay se pose là. Lorsqu’ils ont enfin été disponibles, ses deux albums sortis en 1970 et 1971 ont enchanté des dizaines de musiciens et des milliers de mélomanes. Après s’être retrouvé sans contrat des années durant, Fay a rejoint trois admirateurs de son art, Bill Stratton (batterie), Rauf Galip (basse) et Gary Smith (subtil guitariste) pour enregistrer un album, “Tomorrow Tomorrow And Tomorrow”, conçu entre 1979 et 1981. Le disque n’est jamais sorti, c’est grâce au plus grand fan du chanteur, David Tibet de Current 93, qu’il a enfin vu le jour en 2005. Il réapparaît aujourd’hui avec treize bonus (majoritairement des démos et des enregistrements réalisés chez Fay, bizarrement inclus en plein milieu de l’album fini). Les chansons de ce disque longtemps perdu rivalisent avec ce que le Britannique a fait de mieux, d’autant que le groupe l’accompagne à la perfection. Les amateurs peuvent y aller les yeux fermés.

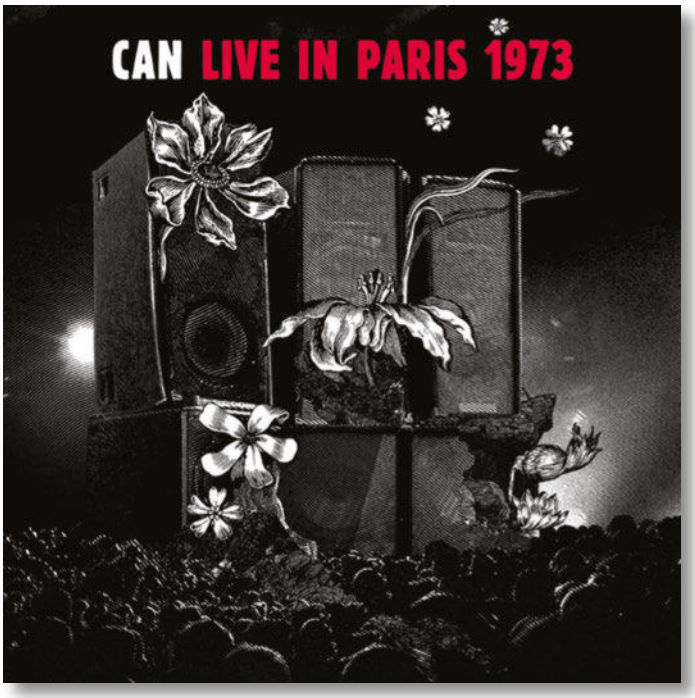


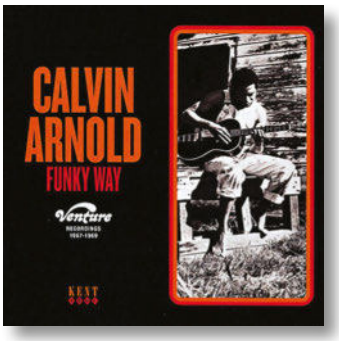
Can

“LIVE IN PARIS 1973”

Mute/ Spoon (Import Gibert Joseph)

Pour les nombreux fanatiques de Can, la joie va être à son comble. Un concert de Can avec Damo Suzuki au micro, durant lequel est repris une bonne partie des morceaux de “Ege Bamyasi”, sorti quelques mois avant, le tout sur deux doubles CD. Les titres des morceaux ? “Eins”, “Zwei”, “Drei”, “Vier”, “Fünf”. On dirait une intro des Ramones. La prise de son est excellente et la scène convient parfaitement au groupe qui a toujours eu une approche musicale plus proche du jazz que du rock. La section rythmique (Holger Czukay à la basse et Jaki Liebezeit à la batterie) est, comme toujours, phénoménale, le guitariste Michael Karoli est en grande forme, et on se demande ce que pouvait bien faire Suzuki, qui nous a quittés récemment, durant les très longs passages instrumentaux. En un sens, Can a été un peu le Velvet Underground des années soixante-dix : peu de ventes mais une influence qui n’a cessé de grandir. On ne compte plus les fans du groupe, de Johnny Rotten à Julian Cope en passant par Jah Wobble, Joy Division (voir le jeu de Stephen Morris), les Banshees, Jesus And Mary Chain, The Fall et beaucoup d’autres. Il faut dire que ces gens ne sonnaient comme personne, en particulier comme aucun autre groupe allemand. Ce live contribuera haut la main à entretenir la légende.





Calvin Arnold

"FUNKY WAY"

Kent (Import Gibert Joseph)

L'homme n'est pas connu mais il mérite le respect. Rarement une compilation a aussi bien porté son nom. Entre 1967 et 1969, la période que couvre cette anthologie, ils étaient peu, à l'exception de James Brown et Clarence Carter, à pratiquer une soul aussi funky. Ici, c'est le déluge moite : "Snatchin'Back", "Scoobie Doo", "Funky Way", "You Got To Live For Yourself", "Just A Matter Of Time", "Mini Skirt", Arnold sait y faire lorsqu'il s'agit de provoquer des fourmillements dans les arpions. Ces titres gravés pour le label Venture sont indispensables pour tous ceux qui aiment la soul sudiste très chaude. Une découverte majeure.

PP Arnold

"KAFUNTA"

Charly (Import Gibert Joseph)

Juste après l'avoir signée sur son grandiose label Immediate, Andrew Oldham lui a fait enregistrer un premier album solo — elle était avant chez les Ikettes — exceptionnel : "The First Lady Of Immediate", sorti en 1967. Un an après, il supervisa "Kafunta", disque reposant principalement sur des reprises, avec quelques compositions personnelles, le tout arrangé par un John Paul Jones très inspiré, car il y a beaucoup d'instruments ici : cordes, cuivres, etc. Les reprises peuvent sembler convenues ("God Only Knows", "Eleanor Rigby", "Yesterday", "Angel Of The Morning", "As Tears Go By", "To Love Somebody" des Bee Gees) mais les interprétations de PP Arnold sont toujours bouleversantes, et les idées de John Paul Jones tout aussi brillantes. "Kafunta" est moin bon que "The First Lady Of Immediate", mais tout de même assez fantastique. Dommage que, de toute évidence, Charly n'ait pas envisagé la moindre remasterisation, ni un livret détaillant l'histoire de l'album et mentionnant les musiciens. On parle ici d'un travail assez bas de gamme. Même la compilation sortie chez Castle en 1998 ("The First Cut", réunissant les deux albums) sonnait mieux et proposait des notes de pochette impeccables.

XTC

"THE BIG EXPRESS – THE SURROUND SOUND SERIES"

APE (Import Gibert Joseph)

XTC poursuit sa campagne de rééditions pour les audiophiles maniaques. "The Big Express" ressort avec un CD doté d'un nouveau mix stéréo et un Blu-ray mix 5.1 et technologie Dolby Atmos, pour ceux qui comprendraient de quoi il retourne. Ça tombe bien, pour "The Big Express", en 1984, XTC s'est littéralement déchaîné

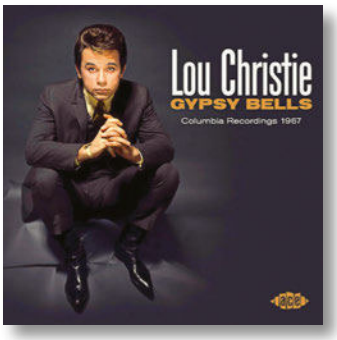
dans le studio. Andy Partridge voulait faire une sorte d'hommage aux trains et aux bruits qu'il entendait à côté de l'usine fabriquant des rails aux portes de sa ville, Swindon. Pour ce faire, il a décidé de mélanger une vraie batterie et la récente boîte à rythmes Linn, le tout mixé très en avant. Dave Gregory, quant à lui, outre ses guitares, a utilisé un mellotron et différents synthétiseurs, dont le nouveau Roland JX-3P avec son interface MIDI qui, dit-il dans les notes de pochette, l'a émerveillé en lui ouvrant tout un nouveau champ de possibilités. C'est donc un album plus synthétique et "moderne" que les précédents du groupe, mais hélas, la particularité de ce qui est moderne à un instant T est de vieillir très vite, et "The Big Express" (où l'on retrouve la pop tordue mais finement écrite du groupe) semble aujourd'hui très daté années quatre-vingt. Le groupe se rattrapera avec l'album suivant, "Skylarking", généralement considéré comme son meilleur.

Lou Christie

"GYPSY BELLS – COLUMBIA RECORDINGS 1967"

Ace (Import Gibert Joseph)

Lorsqu'il arrive chez Columbia en 1967, l'Américain Lou Christie a eu plusieurs tubes mais semble se chercher. Cette compilation des titres enregistrés pour la compagnie cette année-là (dont beaucoup ne sont pas sortis à l'époque) montre une espèce de schizophrénie musicale sans précédent. L'homme, dont les connaisseurs disent qu'il avait une voix couvrant quatre octaves (il chante parfois tellement aigu qu'on jurerait entendre une femme), part dans tous les sens : beaucoup de morceaux semblent être sous perfusion Beach Boys ou Frankie Valli And The Four Seasons, et puis tout d'un coup, voici qu'il se prend pour Frank Sinatra, avec big band et tout le toutim. Certaines choses sont superbes, mais la diversité de l'ensemble rend l'écoute assez compliquée tout de même.

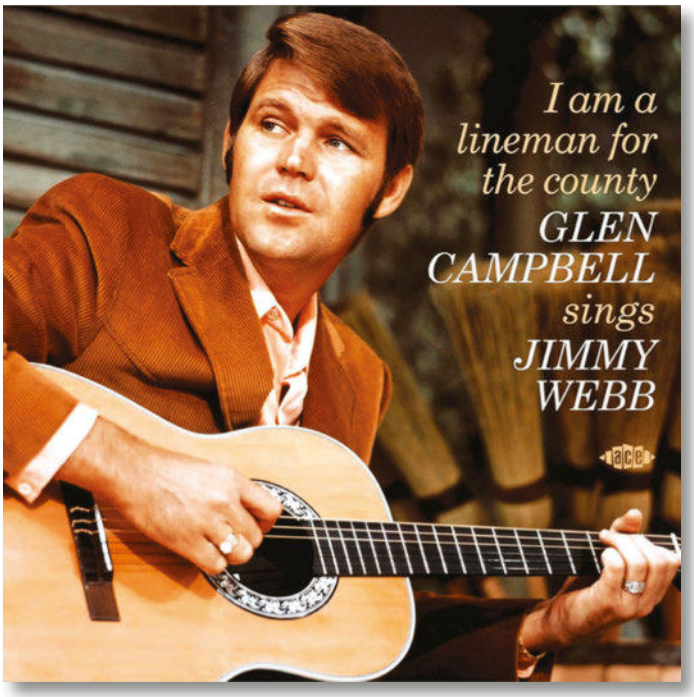


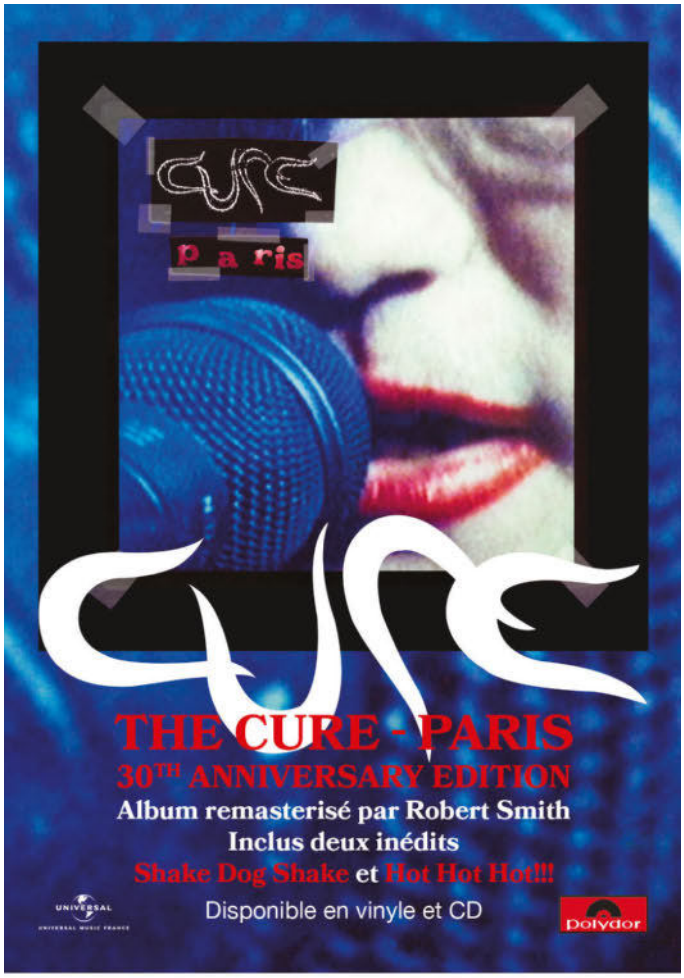
Glen Campbell

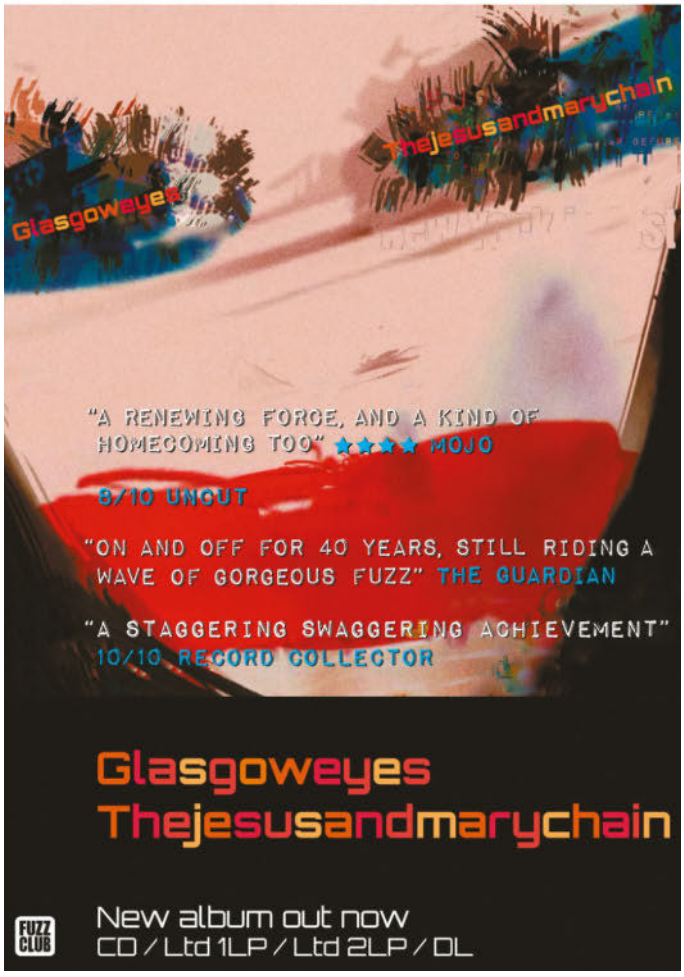
"I AM A LINEMAN FOR THE COUNTY: GLEN CAMPBELL SINGS JIMMY WEBB"

Ace (Import Gibert Joseph)

Avec Glen Campbell, Jimmy Webb avait trouvé son interprète idéal, à la manière de Dionne Warwick pour Burt Bacharach. Ensemble, ils ont réalisé quatre chefs-d'œuvre impérissables ("By The Time I Get To Phoenix", "Wichita Lineman", "Galveston" et "Where's The Playground Susie") et plusieurs grandes choses ("Honey Come Back", "MacArthur Park", "Didn't We"...). Cette compilation réunit l'intégralité de leur collaboration, de 1967 au début des années quatre-vingt. Durant la première moitié des années soixante-dix, Webb était encore très doué. Le problème, c'est que par la suite, sa muse l'avait sensiblement abandonné, que les morceaux étaient moins bons et que la production devenait de plus en plus insignifiante, alors que les morceaux des sixties, sont, de ce côté-là, proprement ébouriffants. L'anthologie ne s'adresse donc qu'aux maniaques de Webb, les autres faisant mieux de se procurer les premiers albums de Campbell ou un bon best of. ❑







Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Ils travaillent le jour pour les Beach Boys, fantasment la nuit sur les Beatles

The Flame

"THE FLAME"

Brother Records

LES RUTLES, ON CONNAÎT L'ESSENTIEL : DES MONTY PYTHON PARODIANT LES BEATLES. Avec génie. Aux manettes, Eric Idle, créateur du téléfilm "All You Need Is Cash", plus le "Septième Python", Neil Innes, en charge des chansons, par ailleurs sociétaire du Bonzo Dog Doo-Dah Band. L'un singe Paul McCartney, l'autre, John Lennon. OK, mais les deux autres Rutles ? Inconnus au bataillon ? Pas totalement. Le batteur vient de Patto. Et celui qui pastiche George Harrison, le guitariste taiseux nommé Stig O'Hara, c'est un certain Ricky Fataar.

Ricky naît en Afrique du Sud en 1952. A neuf ans, il tient la batterie dans le groupe The Flames, spécialisé dans les reprises rhythm'n'blues. A douze, il est élu meilleur batteur national. En 1968, alors que leur reprise de "For Your Precious Love" est numéro un dans leur pays, ils fuient l'apartheid pour se lancer à l'assaut de Londres. Un soir où ils se produisent au Blaises, Carl Wilson passe prendre une pinte. Epaté par la performance de Ricky et ses collègues, le frère Wilson propose de leur produire un album, chez lui, à Los Angeles, sur son label, celui des Beach Boys, Brother Records. C'est louche, en échange de quoi ? Pour éviter la confusion avec le groupe de James Brown, ils devront s'appeler The Flame, sans "s". D'accord, rien d'autre, elle est où l'arnaque ? Il leur faudra assurer les premières parties des Beach Boys. Et tant qu'à abuser : Ricky et le chanteur-guitariste, Blondie Chaplin, si ça ne les ennuie pas trop, pourraient-ils officiellement rallier les Beach Boys ? La voilà, l'escroquerie, ou comment deux Sud-Africains d'origine indienne deviennent des garçons de plage californiens sur scène, en studio, instruments et compositions — pour les disques "Carl And The Passions", "Holland", "In Concert", plus "15 Big Ones" pour Ricky, qui participe également à l'album solo de Dennis, "Pacific Ocean Blue". Fataar abandonnera les frères Wilson, définitivement aux fraises, pour contribuer à l'épopée Rutles, bossant ensuite, non pas comme Stig, le faux Harrison ("*hôtesse de l'air chez Air India*"), mais avec toutes sortes de musiciens, dont Crowded House, consacrant l'essentiel de son talent à cachetonner pour Bonnie Raitt — Blondie Chaplin, lui, ralliant la troupe Rolling Stones.

Deux carrières impressionnantes dans le rayon accompagnateurs de luxe. Mais Ricky et Blondie n'ont pas été que des faire-valoir. Ensemble, quand ils dirigeaient The Flame avec les autres frères Fataar (Edries et Steve), quand ils ont arrêté les reprises façon Wilson Pickett, ils ont enregistré un album de premier choix. Le fameux disque gravé à Los Angeles en 1970 avec Carl Wilson comme producteur, le seul album sur Brother Records qui ne soit pas signé des Beach Boys. Cet enregistrement préfigure les Rutles. Sans le côté parodique. Les Beatles sont en train de se séparer, une flopée de groupes part à l'assaut du trône, Badfinger, Rockin' Horse, We All Together, Sleepy Hollow… The Flame rallie la course, eux qui doivent bien plus aux Fab' Four qu'aux plagistes.

Prenons "Don't Worry, Bill" : le morceau commence comme une sympathique ballade à la McCartney, se durcit à la moitié, Lennon prenant le pouvoir sur la fin. Evitant par ailleurs le cliché, "The Flame" explore la face dure de Macca et le côté sentimental de John, Blondie Chaplin possédant cette incroyable capacité : convoquer les deux démiurges dans un même refrain. Sur "See The Light" et "Hey Lord", on croit entendre la guitare d'Harrison. "Another Day Like Heaven", c'est Emmit Rhodes et les Raspberries construisant une suite dans l'esprit "Abbey Road". "Lady" aurait été un petit sommet sur "McCartney", sorti au même moment. Comme Badfinger à cette époque, The Flame, par rapport au modèle indépassable, compense le déficit de génie (*no offense*) par un son puissant qui préfigure la power-pop. Pour schématiser : ici, pas de chef-d'œuvre sophistiqué à la "Being For The Benefit Of Mr. Kite!", les Sud-Africains creusant davantage la veine rock de "Birthday", "Hey Bulldog", "Get Back"… Il y a pire comme références. Onze morceaux, onze bombes. Les critiques sont bonnes, le groupe bénéficie d'un coup de pouce énorme — être coopté par les Beach Boys pour assurer leurs premières parties. Rien n'y fait : "The Flame" est un four. Une tuile en appelant une autre, leur album suivant, de nouveau produit par Carl, n'aura jamais de sortie officielle — à écouter en priorité sur le bootleg, "Henry's Son". Ricky et Blondie s'embarquent dans de nouvelles aventures, la Flamme s'éteint. Une issue désolante, au goût d'inachevé, mais moins sordide que celle des Rutles : "*En 1970, Dirk a poursuivi Stig, Nasty et Barry. Barry a poursuivi Dirk, Nasty et Stig. Nasty a poursuivi Barry, Dirk et Stig, et Stig s'est poursuivi lui-même, accidentellement. Pour les Rutles, le début de la fin. Pour les avocats, l'aube d'un âge d'or.*" ★

Première parution : octobre 1970

rock&folk

COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS ENTENDU

Bande de Rédac'

STORY, INTERVIEWS, NOUVEAUTÉS, RÉÉDITIONS...
CHAQUE MOIS NOS JOURNALISTES DÉCRYPTENT LE NOUVEAU NUMÉRO
ET DÉBATTENT DE L'ACTUALITÉ MUSICALE

ECOUTEZ L'ÉMISSION SUR...

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

Cheesy et déviant

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

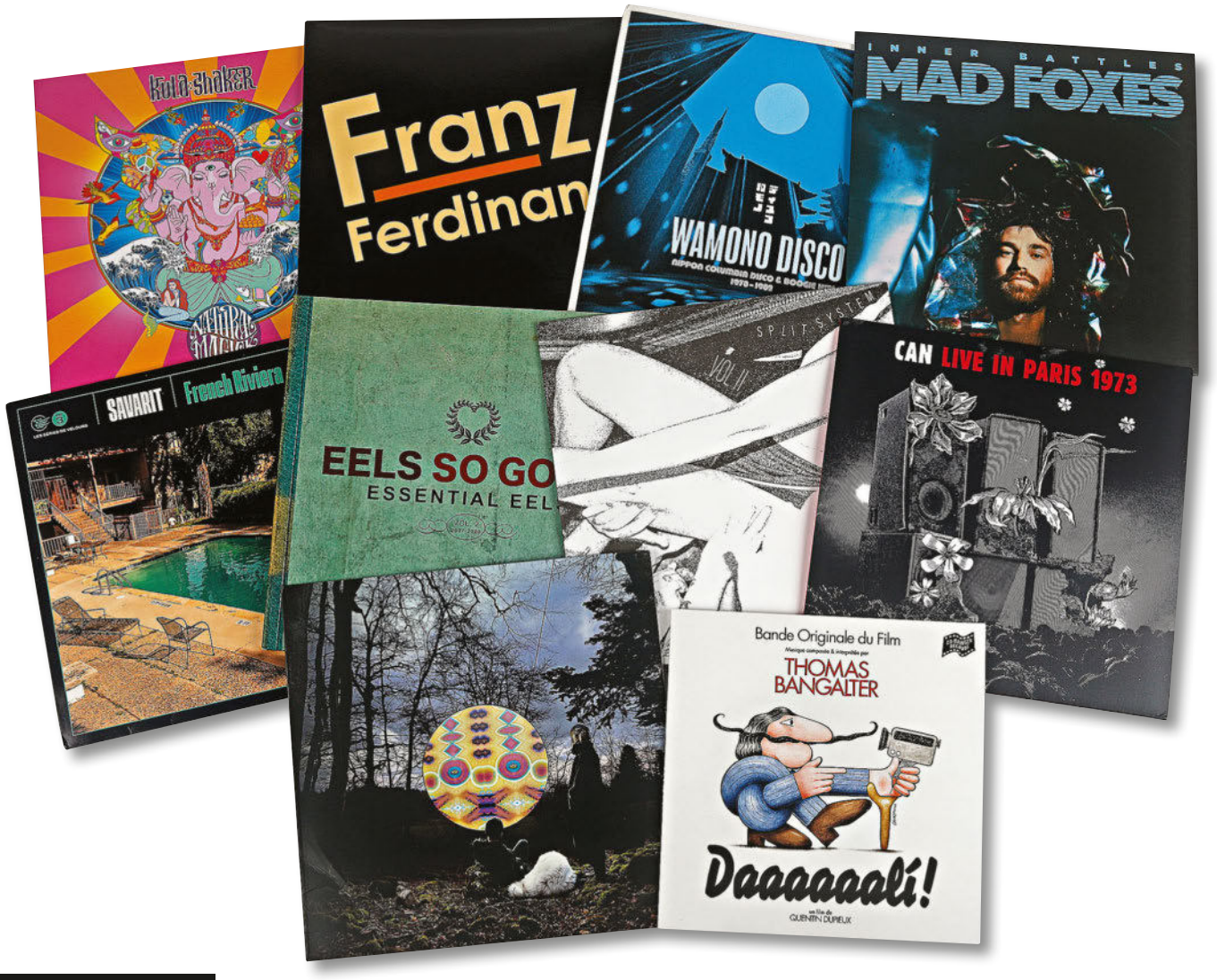


Photo Bruno Berbessou

Rééditions

Can
"Live In Paris 1973"
Spoon/ Mute

Au moment de célébrer la vie et l'œuvre de Damo Suzuki, quoi de mieux que d'écouter le chanteur au sommet de son art ? Les bandes de ce double vinyle enregistré à l'Olympia le 12 mai 1973 ont été restaurées par Irmin Schmidt, le claviériste du groupe. On y entend Can peu de temps après "Ege Bamyasi" (et quelques mois avant le départ de Suzuki) explorer diverses façons de déconstruire sa musique, au point que les morceaux n'ont pas de titre et sont simplement numérotés (même si on reconnaît, entre autres, "Spoon" comme la base de "Drei" et "Vitamin C" comme celle de "Fünf"), pour de longues plages improvisées impressionnantes de maîtrise. Du génie pur.

Eels
"Eels So Good – Essential Eels Vol, 2 2007-2020"
Eworks/ Pias

Avant l'arrivée prochaine d'un nouvel album (intitulé "Eels Time!"), le groupe de Mark Oliver Everett publie un deuxième volume de son anthologie (sur un très seyant double vinyle transparent) qui couvre la période 2007-2020 d'Eels, soit sept albums, de "Hombre Lobo" à "Earth To Dora". Une compilation bienvenue pour ceux qui auraient un peu lâché l'affaire (à tort) car elle regroupe une vingtaine de morceaux somptueux (citons "The Way You Look That Guy", "Spectacular Girl") qui montrent que la deuxième décennie de la carrière d'Eels est tout aussi passionnante que la première. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

"Wamono Disco : Nippon Columbia Disco & Boogie Hits 1978-1982"
180g

La fameuse série Wamono de 180g qui rassemble des raretés funk soul et groove japonaises s'intéresse dans sa dernière production au disco et au boogie avec huit morceaux tous aussi étonnants les uns que les autres. De l'ouverture "Monkey Magic" du groupe The Birth Of The Odyssey, à l'intro folle et au groove monstrueux, à ce "Disco Great Tokyo" délirant de Pink Parachute, en passant par l'effervescent "This Is Hot" de Ikue Sakakibara, impossible de résister aux assauts rythmiques contenus ici. A la fois cheesy et déviant, empli d'inventivité et d'étrangeté, c'est encore une belle réussite.

Franz Ferdinand
"Franz Ferdinand"
Domino

C'était il y a vingt ans. En 2004, alors que le sursaut garage rock porté par Strokes et White Stripes commençait à s'essouffler, un quatuor venu d'Ecosse allait donner un grand coup de pied dans la fourmilière rock. Avec son premier album gorgé de tubes post-punk anguleux, Franz Ferdinand allait démoder les groupes inspirés par le MC5 et les Stooges et rendre le combo jeans-Converse obsolète du jour au lendemain. Vingt ans après sa sortie, le premier album de la bande à Alex Kapranos est toujours une formidable usine à tubes ("Darts Of Pleasures", "Matinée", "Take Me Out", "Michael") aux irrésistibles guitares funky. Il revient sur un magnifique vinyle orange.

Nouveautés

Kula Shaker
“Natural Magick”
Strange Folk

Les trente années de carrière approchent mais Kula Shaker est toujours debout, étonnamment serait-on tenté de dire, tant l’histoire du groupe a été traversée de moments d’arrêt et de hiatus. “Natural Magick” arrive deux ans seulement après “1st Congregational Church Of Eternal Love And Free Hugs”, ce qui est déjà une surprise en soi, mais l’album marque surtout le retour de Jay Darlington aux claviers, plus de vingt ans après son départ. C’est donc Kula Shaker avec son line-up originel qui revient ici et propose un album sans surprise mais d’excellente facture. Des titres basés autour d’un riff garage comme “Gaslighting” sont attendus, mais la beauté du disque se situe sur des chansons pop indianisantes comme “Indian Record Player” et “Happy Birthday”.

Split System
“Vol II”
Drunken Sailor

Melbourne, capitale du rock. C’est absolument indiscutable, il n’y a qu’à voir — et écouter — l’invraisemblable liste de groupes qui agitent la ville en ce moment : citons Civic, King Gizzard, Tropical Fuck Storm, Amyl & The Sniffers, Stiff Richards... dont Split System est l’émanation. Le premier album du groupe, “Vol. 1”, sorti en 2022, avait été un des plus marquants de l’année, et le suivant devrait tourner beaucoup sur notre platine en 2024. C’est du garage-punk teigneux, direct mais jamais bas du front, porté par des guitares virtuoses et des tubes en puissance, à commencer par “End Of The Night”, sorti en single l’an dernier et point d’orgue d’un album fantastique d’énergie rock’n’roll (“Dave”, “Hold It”) où pointent même des chansons à la sensibilité — attention, gros mot — pop (“Alone Again”) et des grooves post-punk façon Eddy Current Suppression Ring (“The Drain”).

Hyperculte
“La Pangée”
Bongo Joe

Pas besoin d’être nombreux pour proposer un krautrock de qualité. Vincent Bertholet (contrebasse, voix) et Simone Aubert (batterie, guitare, voix) composent cette formation singulière versée dans les musiques hypnotiques. Les deux musiciens parviennent, avec peu de moyens, à entraîner l’auditeur dans la transe avec des chansons construites autour de motifs répétitifs (“Se Perdre”), appellent à la révolution avec des chansons krautpunk au chant éthéré (“Le Chemin”), et font danser le désespoir sur des rythmes post-punk (“Distress”). Troisième album du duo, “La Pangée” montre l’avènement d’un groupe brillant arrivé à maturité.

Mad Foxes
“Inner Battles”
El Muchacho

Très attendus après leur formidable “Ashamed” en 2021, les Nantais Mad Foxes avaient à cœur de montrer qu’ils n’étaient pas que le groupe d’un tube (incontournable “Crystal Glass”). “Inner Battles”, la nouvelle production du trio, le voit évoluer vers de nouveau horizons qui enrichissent l’univers post-punk du groupe avec brio. Si on savait le groupe capable de morceaux tendus et puissants tels que les excellents “Cold Water Swim” et “White Gloves”, il surprend avec les élans années quatre-vingt de “Jungle Knives” et terrasse avec des titres tels que “Hurricane”, morceau presque cold wave à la ligne de basse hypnotique. “Sudden”, épopée space en deux parties qui s’évade en krautpunk, témoigne que ce trio semble prêt à toutes les aventures et n’a pas fini de nous surprendre.

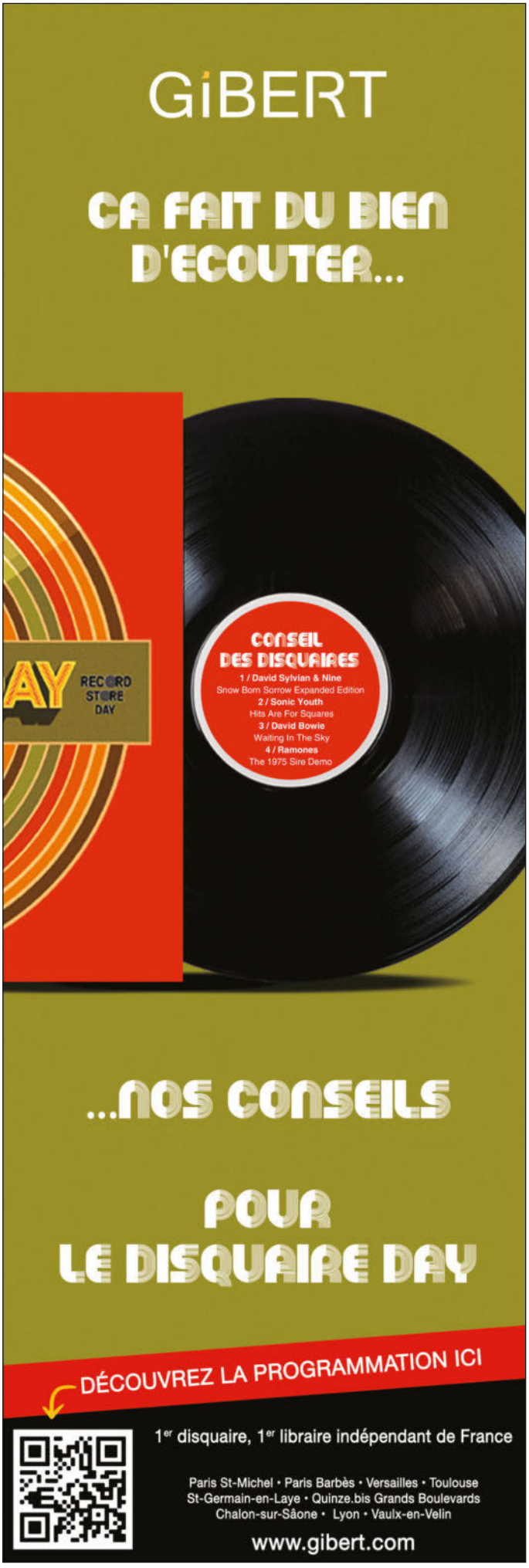
Savarit
“French Riviera”
Le Pop Club

Douce “Série de Velours” qui vient apporter bonheur et délicatesse sur nos platines. Après Initials MB et Tendance, c’est le guitariste genevois Anthony Savarit qui propose la bande-son d’un voyage imaginaire pour le nouveau tome de cette série de musique essentiellement instrumentale initiée par le label Le Pop Club. Essentiellement, car le patron Alex Kacimi vient ici poser sa voix sur trois magnifiques chansons pop rêveuses (“Et Les Ombres Disparaissent”), entre deux promenades cinématographiques (“NJ To SF”, “Transpiraçâô”).

45 tours

Thomas Bangalter
“Daaaaaalí !”
Alberts & Gothmaan/ Ed Banger

Si Thomas Bangalter s’était déjà essayé à la BO de film avec Daft Punk, il a fait de cet exercice son principal projet depuis qu’il s’est déparé de son costume de robot. Pour le surréaliste sujet du film de Quentin Dupieux, il a composé un thème construit autour d’un arpège, une ritournelle insistante qui se place dans la ligne des grands thèmes de Vladimir Cosma. Bonne idée : le magnifique 25 cm est livré avec un poster du film. ❑



Discographisme_78

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Trout Mask Replica"
Captain Beefheart & His Magic Band

Première parution : 1969

La vie de Don Van Vliet (le Van a été ajouté par ses soins) se confond avec la mythologie qu'il s'est créée. C'est-à-dire une enfance recomposée où il ne serait jamais allé à l'école préférant la nature et les animaux, aurait excellé en sculpture gagnant plusieurs prix, sifflerait brillamment depuis l'âge de trois ans, aurait considéré ses parents comme des amis… véritable storytelling brouillant les frontières entre l'être et le personnage né de son imagination, Captain Beefheart. Adolescent, il rencontre Frank Zappa au lycée de Lancaster, avec lequel il partage l'amour du blues et l'humour potache. Durant toute leur carrière, où ils se croiseront à de nombreuses reprises, Zappa et Beefheart vivront des rapports de complicité, de rivalité, d'amour (Zappa) et de haine (Beefheart par instants). En 1966, Beefheart constitue un groupe avec lequel il sort deux 45 tours (chez A&M) et deux albums chez Buddah Records ("Safe As Milk", 1967 ; "Strictly Personal", 1968). Mais les relations avec le producteur Bob Krasnow se dégradent irrémédiablement. Ce dernier a cru bon d'ajouter à l'insu des musiciens des effets de phasing sur de nombreux morceaux de "Strictly Personal" afin de reproduire la sensation de défonce au LSD. Pour Beefheart, ce crime de lèse-majesté l'amène à reconsidérer son travail avec Buddah Records et il se tourne naturellement vers Frank Zappa qui a créé son propre label, Straight. Dès lors, Beefheart s'enferme avec ses musiciens à partir d'août 1968 dans une propriété sur Ensenada Drive, à Los Angeles, et ils répètent inlassablement durant neuf mois dans un climat de tension psychologique parfois extrême. Gourou et dictateur à la fois, Beefheart engendre avec ses musiciens un opus ovni constitué de vingt-huit morceaux d'une durée moyenne de deux minutes chacun et s'étalant sur un double album.

En dehors de celle de Zappa, très peu de maisons de disques de l'époque auraient accepté une telle proposition.

Les précédentes pochettes du Captain Beefheart, pourtant aux mains de créateurs chevronnés et reconnus, avaient été assez "classiques". Une photo au fish-eye du groupe illustrait "Safe As Milk", où l'effet photographique soulignait l'allusion au LSD du titre. Pour "Strictly Personal", le graphiste Tom Wilkes ("Harvest" de Neil Young) avait reproduit une enveloppe adressée au groupe marquée d'un tampon "Strictement personnel" ; on restait à nouveau dans la pure illustration. Par contre, la photo en noir et blanc de Guy Webster à l'intérieur proposait un univers proche de "Trout Mask Replica" puisque les musiciens portaient des masques bizarres dans une ambiance crépusculaire.

C'est Cal Schenkel, le responsable de la plupart des pochettes de Frank Zappa, qui œuvre à la création de celle de "Trout Mask Replica" avec des photos d'Ed Caraeff. Saisi sur un fond rouge, Don Van Vliet pose coiffé d'un chapeau au montant assez haut, à la Quaker, ou semblable à ceux que portaient les médecins au XVII^{ème} siècle. Sur le sommet de ce feutre au bord découpé, on aperçoit un volant de badminton au bout rouge, comme si une idée émanait du crâne qu'il couvre.

Van Vliet porte une veste verte au col de fourrure. Mais le clou reste la tête de poisson qui cache le visage de Van Vliet illustrant le fameux *masque de truite* du titre de l'album.

La genèse de ce concept viendrait de la chanson "Old Fart At Play", où il est question d'un *vieux con* qui se camoufle derrière un masque en bois à l'apparence d'une réplique de tête de truite arc-en-ciel. Mais l'idée d'un masque en bois est écartée au profit de l'utilisation d'une véritable tête de poisson, une proposition beaucoup plus saisissante, voire violente, et disruptive. Ce sera en fait une tête de carpe achetée dans une poissonnerie sur Fairfax Avenue, à LA, pas très loin du studio de Schenkel. La tête est initialement scotchée sur le visage de Van Vliet mais, en raison de son poids important, le chanteur doit la soutenir avec sa main qui, avec ses doigts écartés, semble saluer son auditoire ou envoyer un message. Une première analyse laisserait penser qu'il s'agit d'une intervention surréaliste mêlant deux réalités distinctes et opposées réunies par le plus absurde des hasards : humaine/ animale ; vivante/ morte ; terrestre/ aquatique...

La photo au verso de l'album livre peut-être une des clefs de ce mystère. On y voit les musiciens alignés sur un pont en bois surmontant un fossé duquel émerge le batteur John French. Le corps raide, le regard fixe, ils semblent tous comme hypnotisés. Leader de cette communauté, Van Vliet pointe vers le bas une lampe en métal avec une carcasse d'abat-jour en guise de sceptre. Difficile de ne pas voir dans cette scène une parodie de mouvement hippie qui est en train de se dissoudre. Et c'est ce que raconte cette pochette comme la musique qui l'accompagne, la fin d'une utopie collective de transformation de la société, de dépassement de soi et d'une reconstruction des rapports interpersonnels se fracassant tristement sur la réalité mercantile et le cynisme individualiste. De nombreux signes avant-coureurs de l'effondrement de la contre-culture l'ont précédé : assassinats des leaders réformateurs (Malcom X, Martin Luther King), meurtres sectaires (Manson Family), concert tragique (Altamont), répression violente des révoltes (Prague, Paris…).

Le chaos l'a finalement emporté sur la réconciliation et la paix. Il n'y a rien de rassurant dans la musique de cet album, et sa pochette violente et tragique le confirme. En 1973, Don Van Vliet confiera à un journaliste que la carpe est le seul poisson à survivre dans les eaux polluées. Difficile d'être plus clair. ❑

HEAVY WEEK-END

21-22-23
JUIN 2024

NANCY OPEN AIR

VENDREDI 21

SCORPIONS

EXTREME

THE LAST INTERNATIONALE

SAMEDI 22

DEEP PURPLE

MEGADETH

PRETTY MAIDS

Sortilège

DIMANCHE 23

Judas Priest

ALICE COOPER

TOM MORELLO

AYRON JONES

HEAVYWEEKEND.LIVE

VIP UPGRADE
DISPONIBLE

C STAR · Rock Hard · Schott N.Y.C. · rock&folk · Label LN · gérard drouot productions · Rolling Stone · L'EST Républicain · RTL2

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Vétéran de l'US Air Force

MARIANI

EN MATIÈRE DE GUITAR HEROES, IL EST CLAIR QUE LE TEXAS NE BADINE PAS : de Johnny Winter à Dimebag Darrell (Pantera) en passant par Billy Gibbons et Stevie Ray Vaughan, tous ont élimé leurs groles entre Dallas et Houston. Parmi eux, Eric Johnson, virtuose devenu célèbre sur le tard, à l'orée des nineties. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il a débuté dès 1970 au sein de l'époustouflant Mariani, dont les rares exemplaires de l'unique opus s'échangent à prix d'or.

Retour à Austin, en 1968. L'année a été fructueuse pour le label Sonobeat Records, mené par les Bill Josey, père et fils (le second se renommant Rim Kelley) : il a publié deux excellents singles du supergroupe local Lavender Hill Express et, surtout, le tout premier effort de Johnny Winter, "The Progressive Blues Experiment", dont les bandes ont été rachetées séance tenante par Liberty. Le duo déniche alors le charismatique batteur Vince Mariani, un disciple de Gene Krupa qui court le cachet en ville. Bill assemble une cabine d'isolation spécifique — un micro étant placé sur chaque fût et chaque cymbale — dans sa cave aménagée en studio, pour capter un simple ("Pulsar") inspiré par ceux de Sandy Nelson. La tentative est un échec commercial mais une autre idée jaillit : pourquoi ne pas bâtir un power trio autour du batteur moustachu ? La formule est à la mode… Vince suggère d'embaucher Eric Johnson : un véritable prodige de la six-cordes âgé de seulement quinze ans, qui n'est pourtant nullement un novice malgré sa dégaine d'écolier, chemisette à rayures et coupe au bol. Fan des Ventures puis secoué par la météorite hendrixienne, il s'est depuis dédié à son instrument jusqu'à se faire repérer au sein de plusieurs formations du coin. Bob Trenchard complète l'attelage, rapidement remplacé par Jimmy Bullock. Jay Podolnick, fils d'un ami des Josey, prend le micro pour un premier single ("Re-Birth Day"/ "Memories Lost And Found"), publié sous le nom de Mariani (tout court). Celui-ci n'est pas très impactant — la voix de Podolnick n'est pas assez distinctive — au point que les Josey imaginent désormais Mariani comme un collectif qui verrait d'autres musiciens se greffer au trio originel. Ils songent alors à Bill Wilson, qui a déjà gravé une vingtaine de démos pour Sonobeat. Vétéran de l'US Air Force, ce gaillard a servi durant la guerre du Viêt Nam et est doté d'un solide organe vocal. Vince, lui, rameute un certain Darrell Peal. Afin que tout ce beau monde se sente à l'aise, Bill charrie son matériel d'enregistrement jusqu'à un vaste ranch loué pour l'occasion. Las, les problèmes techniques s'accumulent, forçant Bill à regagner ses pénates pour fignoler un mixage comportant de curieux intermèdes jazz d'une trentaine de secondes (entre les quatre morceaux de la première face). Le résultat, pressé à cent exemplaires sous une pochette blanche frappée du titre "Perpetuum Mobile", est expédié aux labels Liberty et United Artists. Celui-ci s'élance sur le hard rock débridé de "Last Milestone" : la voix rauque et fiévreuse d'un Bill Wilson visiblement possédé y fait merveille, et Johnson fait admirer son phrasé ultra-rapide et fluide lors d'une improvisation virtuose entre Jimi Hendrix et Jeff Beck. Derrière, la batterie Mariani tempête, rappelant Mitch Mitchell, tandis que la basse de Bullock soutient l'édifice. Darrell Peal chevrote sur la versatile "Re-Birth Day", qui évoque davantage Cream, encore une fois sublimée par un Johnson très agile sur son manche, en mode Alvin Lee. Podolnick reprend du service pour une nouvelle version de "Memories Lost And Found", qui démarre sur un riff efficace avant de piquer le motif planant de "Third Stone From The Sun". Wilson clôt la face A sur le blues "I Can't Hurt Myself", assez orthodoxe dans le style Chess. La face B, entièrement instrumentale, met à l'honneur le talent éblouissant de Johnson : tantôt mélodique, tantôt lourde ou teintée d'Echoplex ("Breaker"), la guitare de ce fervent sectateur de l'Eglise Hendrix captive et, partout, irradie. Vince referme le disque avec un court solo de batterie. Le quartette (avec Jay au micro) tourne dans le Sud, partageant l'affiche avec ZZ Top, Deep Purple et Bloodrock. Malheureusement, le disque ne séduit guère les pontes et aucune sortie nationale n'est envisagée, scellant la prévisible séparation — des bootlegs italiens aux imaginatives pochettes lui assurant finalement une éclatante postérité dès 1988. En 1975, Eric Johnson rejoindra The Electromagnets, explorant le style jazz fusion, mais ne connaîtra la gloire qu'avec "Ah Via Musicom", en 1990. Quant à Bill Wilson, il se paiera le culot en 1973 d'aller toquer à la porte de Bob Johnston pour lui demander d'enregistrer ses chansons — le producteur de "Blonde On Blonde" acceptera après avoir écouté un seul titre — ce qui aboutira à "Ever Changing Minstrel", monument de folk rock mâtiné de country. Il repartira ensuite dans son Indiana natal où il publiera encore deux efforts de très bonne facture ("Talking To The Stars" en 1976 et "Made In The USA"), avant de succomber en 1993 d'une crise cardiaque. ❑

PAR H.M.

Réputation foutraque et imprévisible

Le passage en studio est souvent l'occasion de s'entourer d'invités qui viennent prêter musicalement main-forte. Que ce soient des personnalités reconnues qui viennent contribuer à la renommée du disque en termes promotionnels ou des rencontres liées à des proximités artistiques, ce mois-ci, l'un ou l'autre de ces deux cas de figure concerne la moitié des huit sélectionnés (parmi les trente-huit essais parvenus à la rédaction).

Depuis 2015, **The Togs** réunit deux musiciens issus de la scène lyonnaise des années quatre-vingt-dix. Ce duo électro-acoustique se contente de deux guitares et d'un chant, mais, pour son troisième album, il titille le "Livre des Records" en rassemblant trente-quatre invités et une flopée d'instruments (guitares, basse, batterie, saxo, violoncelle, harmonica…). Dopées par cette luxuriance instrumentale, l'optique sonore habituelle et les compositions originales prennent une tout autre ampleur et permettent aux quinze titres de se différencier au gré des rencontres. Mais l'optique folk-blues-rock pêchu reste une constante, tout comme cette voix éraillée et râpeuse qui étonne et bouleverse *("Guests", The Togs, thetogsgroup.wixsite.com).*

A partir de son premier disque (en 2009), **Marion Rampal** (qui participa au quintette d'Archie Shepp) développe une esthétique personnelle où se côtoient la pop, le folk, le blues, le jazz et la chanson. Ce nouvel essai est centré sur la figure de l'oiseau et de ses symboliques. Dès l'ouverture ("Tangobor"), on tombe sous le charme de sa voix. Elle confirme ses attraits à l'occasion d'un duo harmonieux en compagnie de Bertrand Belin ("De Beaux Dimanches") et dévoile avec "Oizeau" sa fibre swing, révélant au passage ses talents de parolière qui pratique le néologisme inventif et défend ces *"Chansons qui restent/ Au bas-côté/ Poussées au flanc/ De ton passé" ("Oizel", Les Rivières Souterraines, marionrampal.com, distribution L'Autre Distribution).*

Le trio toulousain **Karkara** apprécie les longs morceaux aux climats hypnotiques : son troisième album ne comporte que six titres en quarante-trois minutes. Revendiquant l'héritage des Osees et de King Gizzard aussi bien que de King Crimson ou du krautrock allemand, il y dépote sous le nom de "tribal rock", un rock garage psychédélique traversé d'influences orientales et prog qui ne peut que ravir les amateurs de fuzz. Le chant se fait souvent incantatoire et de nombreux passages instrumentaux incluent les interventions des cuivres. Le son est lourd et la tension palpable explose parfois sous une forme heavy *("All Is Dust", Le Cèpe Records/ Exag Records/ Stolen Body Records, facebook.com/Karkararock).*

La télé peut mener à tout, la preuve avec **Quétier** : cette ancienne présentatrice de M6 et de TF1 (et par ailleurs comédienne) cultive depuis longtemps sa passion pour la musique, d'abord au sein de The Jokers, où elle côtoyait Santi (batteur de la Mano Negra),et plus récemment avec Molly Pepper. Pour son premier album sous son nom, elle s'est entourée de six musiciens (qui cosignent tous les morceaux), dont le bassiste et producteur James Eleganz. S'inspirant de ses modèles de rock au féminin, elle arpente avec aisance les multiples directions d'une pop rock alerte qui fait le grand écart entre intimisme ("No Fear") et démonstrations de force avec "American Psycho" ou "Change" *("Hard To Follow", ZRP, facebook.com/SandrineQuetierPage).*

A ses débuts en 2000, **GaBlé** était le projet solo d'un batteur-guitariste. Il intégra dix musiciens pour un concert événementiel conçu à partir de samples de morceaux folk et de calypso des années quarante, puis prit sa vitesse de croisière sous forme d'un trio qui acquit sa réputation foutraque et imprévisible en publiant son premier essai sur un label anglais et en multipliant les concerts à l'international. Pour son neuvième album, il batifole avec aisance dans une bricolo-pop alerte et pleine de fantaisie qui pratique allègrement le collage et brasse vocaux déjantés et samples incongrus, bidouilleries électroniques et synthés vintage, percussions *("Pick The Weak", Figures Libres Records, gableboulga.com, distribution L'Autre Distribution)…*

Dès l'écoute de "Soldier", le premier titre du second album de **From Grey**, on succombe aux charmes d'un folk délicatement orchestré et au timbre d'une voix digne des plus grands chanteurs du genre. Depuis 2011, le trio nantais original a évolué en duo avant de redevenir trio avec l'intégration d'un percussionniste pour épauler guitares, banjo et harmonica. En onze morceaux qui évoluent entre option acoustique et option électrique, il prouve qu'il a le sens de la mélodie accrocheuse et des atmosphères brumeuses ("To Dust"), sans s'interdire les envolées pleines de vivacité ("Pictures Of You") et même les plongées ténébreuses à l'occasion de "Dead For Halloween" *("To Dust", Greymusic, facebook.com/fromgreymusic).*

Sans jamais délaisser son appétence pour les mélodies addictives, le quartette parisien **Hoorsees** prend ses distances avec ses influences américaines au profit de variations électroniques où l'on perçoit des effluves de cette *french touch* paradoxalement découverte au cours de sa tournée américaine ! L'obsédant "Artschool" témoigne de cette évolution, tout comme d'un nouveau parti pris vocal qui conjugue harmonieusement voix masculine et féminine. Car la bassiste prend parfois le relais du chanteur, et son timbre constitue un attrait qui illumine le délicat "Ikea Boy" ou l'enlevé "Charming City Light" *("Big", Howlin' Banana Records/ Kanine Records, facebook.com/hoorsees, distribution Modulor).*

Le trio de Limoges **Greyborn** unit depuis 2021 un bassiste et un batteur-chanteur issus d'un groupe de rock psychédélique à un guitariste qui les a suivis vers des perspectives plus rugueuses et extrêmes : un univers où leurs penchants heavy s'accommodent de leurs tendances stoner, et qui est capable de fusionner leurs passions pour Queens Of The Stone Age et Black Sabbath. Ce second EP cinq titres arbore dès son premier morceau ("Scars") un son lourd et massif qui convient bien aux climats touffus — voire oppressants — qu'il développe. Lancinant et pesant, "Ravenous" illustre parfaitement leur démarche *("Scars", Hiero, facebook.com/GreybornBand).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Glorieux, tragiques et criminels

L'EXCENTRICITÉ n'est pas le seul apanage des musiciens. Les producteurs ne sont pas en reste, comme on l'a vu le mois dernier avec le polyvalent Kim Fowley. QUATRIÈME PARTIE

De nombreux producteurs sont restés dans l'ombre, d'autres furent plus flamboyants à l'exemple de **Don Robey** à la fois visionnaire et escroc. Né en 1903 à Houston, Texas, aux ascendances afro-américaines et européennes, Robey fut un des premiers à diriger des maisons de disques, Peacock, puis Duke, dédiées à la promotion d'artistes afro-américains. Il a ainsi contribué à l'émergence de Clarence Gatemouth Brown, Big Mama Thornton, Johnny Ace, Bobby Blue Bland, Junior Parker, Johnny Otis. Parallèlement, il produit des formations de gospel comme les Dixie Hummingbirds. Robey abandonne très jeune l'école pour devenir joueur de cartes professionnel, avant de créer un service de taxis. En 1933, il ouvre un salon avec des machines à sous, puis, en 1934, un club. En 1945, ses activités prennent une autre envergure avec l'ouverture du Bronze Peacock Dinner Club, qu'il transformera plus tard en studio de répétitions et d'enregistrement, où il invite de nombreux musiciens de blues et de jazz, Ruth Brown, T-Bone Walker, Louis Jordan, etc., complétant son offre avec des tables de jeu. Manager de Clarence Gatemouth Brown, il fonde en 1947 le label Peacock et rachète Duke Records en 1952. Sans scrupule, comme beaucoup de ses confrères, il signe des chansons qu'il n'a pas écrites, ajoutant son nom à celui du compositeur ou rachetant les droits pour une misère sous le pseudo de Deadric Malone. Portant toujours un flingue, il savait se montrer persuasif. Toutefois, contrairement aux auteurs des chansons, la plupart des musiciens lui restent reconnaissants. Parmi les producteurs, deux personnages fantasques connurent des destins à la fois glorieux, tragiques et criminels : l'Américain Phil Spector et l'Anglais Joe Meek. Après le suicide de son père en 1949, la famille de **Harvey Phillip Spector**, né le 26 décembre 1939 à New York, quitte le Bronx pour Los Angeles. Enfant introverti et chétif, il ne se passionne que pour la musique, apprenant à jouer de la guitare et du piano tout écoutant des orchestres de jazz, Sibelius et Wagner. Il rejoint un temps les Sleepwalkers de Kim Fowley. Parallèlement, il commence à composer des chansons et à réfléchir à leurs arrangements. Au printemps 1958, il trouve l'argent pour payer une séance aux studios Gold Star avec un groupe nouvellement formé vite réduit au trio Spector, Marshall Leib et la chanteuse Annette Kleinbard, alias Carol Connors. Conseillé par Stan Ross, copropriétaire des studios, il dirige les enregistrements de "Don't Worry My Little Pet" qui sort sous le nom de Teddy Bears avec en face B "To Know Him Is To Love Him". Ce deuxième titre, reprenant l'épitaphe inscrite sur la tombe de son père, atteint la première place du Billboard en septembre. Quittant le devant de la scène pour se consacrer à son travail de producteur et à quelques interventions à la guitare, Spector enchaîne une série de succès emblématiques de l'âge de l'innocence, de 1960 à 1966, souvent interprétés par des groupes de chanteuses influencées par le doo-wop : "I Love How You Love Me" des Paris Sisters ; "Uptown", "Da Doo Ron Ron", "Then He Kissed Me" des Crystals, "He's A Rebel", en réalité enregistré par les Blossoms de Darlene Love mais attribué par Spector aux Crystals ; "Zip-A-Dee-Doo-Dah" de Bob B Soxx & The Blue Jeans ; "Wait' Til My Bobby Takes Home" de Darlene Love ; "Be My Baby", "Walking In The Rain", "Baby, I Love You" des Ronettes ; "You've Lost That Lovin' Feelin'", "Unchained Melody" des Righteous Brothers. En 1963, une compilation de chansons de Noël par les groupes de Philles Records, "A Christmas Gift For You From Phil Spector", sort le jour de l'assassinat de John F Kennedy, d'où une mévente par rapport à ses standards habituels aux USA. La réédition sur Apple en 1972 recevra un meilleur accueil. En juin 1966, l'insuccès du formidable "River Deep-Mountain High" d'Ike & Tina Turner marque la fin de la période enchantée de Phil Spector qui avait créé sa maison de disques, Philles Records, à 21 ans, et était devenu richissime à 23 ans. La production avec son célèbre *wall of sound* étant un élément majeur du succès, il ajoute son nom à celui des compositeurs, le plus souvent Barry Mann & Cynthia Weil et Jeff Barry & Ellie Greenwich. Le mur de son consiste à bâtir un univers sonore puissant et riche comme un opéra de Wagner, tout en restant en mono, par la multiplication des prises et des instruments qui se superposent à la fin pour former un bloc auquel est ajouté un maximum d'écho et de réverbération. La formation de studio Wrecking Crew fournit les musiciens. En retrait de 1966 à 1970, il est appelé par les Beatles, John Lennon étant un fan, pour retravailler la production de l'album "Let It Be" (1970) au grand dam de Paul McCartney. Par la suite, il coproduit "All Things Must Pass" (1970), "The Concert For Bangladesh" (1971) pour George Harrison, "John Lennon/ Plastic Ono Band" (1970), "Imagine" (1971), "Some Time In New York City" (1972) pour le John Lennon Plastic Ono Band et les séances chaotiques de "Rock'n'Roll" (1975) dont des titres rejetés de la sélection finale seront repris sur "Menlove Ave." (1986). De 1975 à 1981, il ne produit que quatre albums pour Dion, Leonard Cohen, les Ramones et Yoko Ono avant de se murer dans son château d'Alhambra, une banlieue de Los Angeles jusqu'en 2003 pour "Silence Is Easy" de Starsailor. En studio, Spector est un véritable tyran caractériel, épuisant les musiciens, allant jusqu'à les menacer d'un revolver pour Lennon, d'une arbalète pour Leonard Cohen ou à cacher les bandes. Suivi par un psychiatre depuis 1960, Phil Spector est déclaré bipolaire. Egalement grand consommateur de drogues diverses et d'alcool, dépressif, jaloux et paranoïaque au point d'être entouré de gardes du corps et de faire vivre un enfer à sa deuxième femme, Ronnie Bennett Spector,

Joe Meek

Photo Daily Herald/ Mirrorpix/ Getty Images

Top 5

Don Robey
"Duke-Peacock's Greatest Hits" *(1992)*
En seize titres, cette compilation propose un parfait condensé des grands moments de Duke-Peacock. Elle s'ouvre par "Hound Dog" de Big Mama Thornton avec l'orchestre de Johnny Otis. A l'exception de Gatemouth Brown, les découvertes de Don Robey sont bien présentes : Johnny Ace, "Pledging My Love" ; Junior Parker, "Next Time To See Me" ; Roy Head, "Treat Her Right" ; OV Wright, "Eight Men, Four Women" ; bien sûr Bobby Bland, "Farther Up The Road", "I Pity The Fool" et le fantasque et génial pianiste James Booker, "Gonzo".

Bobby Bland "Two Steps From The Blues" *(1961)*
Produit par Don Robey et enregistré entre 1956 et 1960 à Houston et à Chicago, "Two Steps From The Blues" est un des plus grands disques de soul blues. Bobby "Blue" Bland alterne entre ballades à la voix de velours, "Two Steps From The Blues", gospel, rock, "Don't Cry No More" et blues, "Cry Cry Cry". "I Pity The Fool" est un énorme succès. Ce titre est aussi caractéristique de la méthode Don Robey. Signé de son pseudo Deadric Malone, il a en réalité été écrit par Joe Medwick.

Phil Spector
"The Essential Phil Spector" *(2011)*
A défaut de "Back To Mono (1958-1969)", superbe coffret de quatre albums supervisé par Spector proposant tous les singles Philles et "A Christmas Gift For You From Phil Spector", "The Essentiel Phil Spector" est une excellente introduction au monde de Spector en deux CD et trente-cinq chansons. De "To Know Him Is To Love Him" des Teddy Bears à "Black Pearl" de Sonny Charles And The Checkmates Ltd. sont rassemblés les succès des Crystals, des Ronettes, des Righteous Brothers, de Bobby B Soxx And The Blue Jeans, sans oublier "River Deep-Mountain High" d'Ike & Tina Turner.

"A Christmas Gift For You From Phil Spector" *(1963)*
Avec les artistes de Philles, Spector revisite douze des plus célèbres chansons de Noël, de "White Christmas" à "Silent Night", auxquelles il ajoute une composition originale, "Christmas (Baby Please Come Home)", signée bien entendu par Greenwich, Barry et Spector. Le wall of sound et les voix des Crystals, Darlene Love, Ronettes et Bobby B Soxx And The Blue Jeans transfigurent tous ces titres en de grandioses symphonies pop.

Joe Meek
"Telstar: Anthology" *(2013)*
Ces trois CD offrent un panorama assez complet du travail de Joe Meek, s'ouvrant sur "Telstar" des Tornados, un instrumental faisant référence à l'espace avec des effets d'écho et de réverb. Les soixante-quinze morceaux alternent entre instrumentaux et chansons. Parmi les musiciens réguliers des Outlaws, Chaps et autres Crusaders figurent Ritchie Blackmore, Jimmy Page et Nicky Hopkins. En 1961, sur "That's What I Said" de Cliff Bennett And The Rebel Rousers, Meek métamorphose le chanteur en un clone d'Elvis Presley accompagné d'effets sonores prépsychédéliques que ne renierait pas Pink Floyd.

la chanteuse des Ronettes. Rendu à moitié chauve après un accident de voiture, il s'affuble de perruques incroyables. La nuit du 2 au 3 février 2003, il tue Lana Clarkson, une actrice qu'il venait de rencontrer, lors d'une soirée arrosée. Après deux procès, il est condamné à dix-neuf ans de prison pour homicide et possession de plusieurs armes. Il meurt le 16 janvier 2021 dans un hôpital pénitentiaire.
Le producteur anglais **Joe Meek**, lui, s'est suicidé le 3 février 1967 après avoir tué sa logeuse avec un fusil de chasse. Cette année-là, le succès commençait à le fuir et les dettes s'accumulaient. Comme Spector, Meek était paranoïaque, d'autant qu'au Royaume-Uni, l'homosexualité était alors considérée comme un crime. S'y rajoutaient des troubles bipolaires, schizophréniques ainsi qu'une consommation excessive de barbituriques et d'amphétamines. Il pensait ainsi que Decca avait planqué des micros sous son papier peint. De même, lorsque Phil Spector lui téléphone, Meek l'accuse de vouloir lui voler ses idées et raccroche. Il n'hésitait pas lui non plus à menacer les musiciens avec un flingue. Fasciné par la conquête spatiale, l'occultisme et l'au-delà, il proclamait que Buddy Holly lui parlait pendant son sommeil. S'il existe des similitudes entre Spector et Meek dans la manière d'utiliser le studio comme un instrument, leurs techniques sont différentes. Né le 5 avril 1929, ce dernier s'intéresse très jeune à l'électronique et à l'espace, intérêt renforcé par son passage dans la Royal Air Force en tant que technicien pour les radars. Sur "Bad Penny Blues" (1956) de Humphrey Lyttelton, premier disque où se remarque son travail, il modifie les sons du piano et utilise un taux de compression maximum. En 1960, il cofonde Triumph Records et installe un studio d'enregistrement sur trois étages d'une maison au 304 Holloway Road à Islington, Londres. Là, il peut multiplier les overdubs, accentuer la distorsion, le sampling, avec toujours un travail sur la compression et les effets d'écho et de réverbération. Joe Meek & The Blue Men, "I Hear A New World (Part 1)", est un EP sur Triumph ignoré en 1960 mais, lorsque l'album paraîtra enfin en 1991, il sera reconnu comme précurseur de l'electro et du space rock. De 1959 à 1966, Meek produit à peu près deux cent quarante-cinq 45 tours, pour la plupart des instrumentaux, dont une cinquantaine sont entrés dans les hit-parades britanniques, certains à la première place, "Telstar" des Tornados, "Johnny Remember Me" de John Leyton, "Have I The Right?" des Honeycombs. Après sa mort, des milliers d'enregistrements, "The Tea Chest Tapes", ont été découverts et rachetés plusieurs fois, la dernière fois en 2020 par Cherry Red. On y découvre aussi bien David Bowie avec les Konrads que Tom Jones. ❑

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 50
Babatunde Olatunji
contre **Lucien Ginsburg**

Je ne suis pas venu te dire que je plagiais

"*Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géant*", disait Bernard de Chartres. Serge Gainsbourg l'aurait dit autrement, il était trop européen pour dépendre d'un vieux maître du XII[ème] siècle ; mais il le pensait certainement, se qualifiant lui-même de chanteur de pacotille. A l'occasion, à la télévision, il rabattait le caquet d'un authentique chanteur de variétés qui, piqué au vif, ne restait pas coi devant les déclarations à l'emporte-pièce du beau Serge, travesti en Silène : "*Il y a les arts mineurs et les arts majeurs, au rang desquels l'architecture, la littérature… etc.*" Guy Béart ne s'en est pas remis. Polémiques, polémiques. Gainsbourg prenait son métier au sérieux. L'artiste est à égale distance de l'homme, ses vents, ses pets, ses poums. Et ses erreurs, ou plutôt ses emprunts.

Gainsbourg s'est servi chez les classiques, il ne manquait pas de culture ni de goût : le domaine public est public ; à l'instar de la plage, il s'agit d'un endroit que l'on doit respecter ; Gainsbourg s'est inspiré, inspiration teintée d'hommage à Dvorak, Chopin, Khatchatourian, les mots sont justes, il n'a commis aucune infraction pénale et le reste du monde fredonne parfois sans le savoir une sonate, ou une symphonie. Il a ouvert la voie à d'autres, revendiquant, sans vergogne, faire de la musique pour les leurs ou pour les siens.

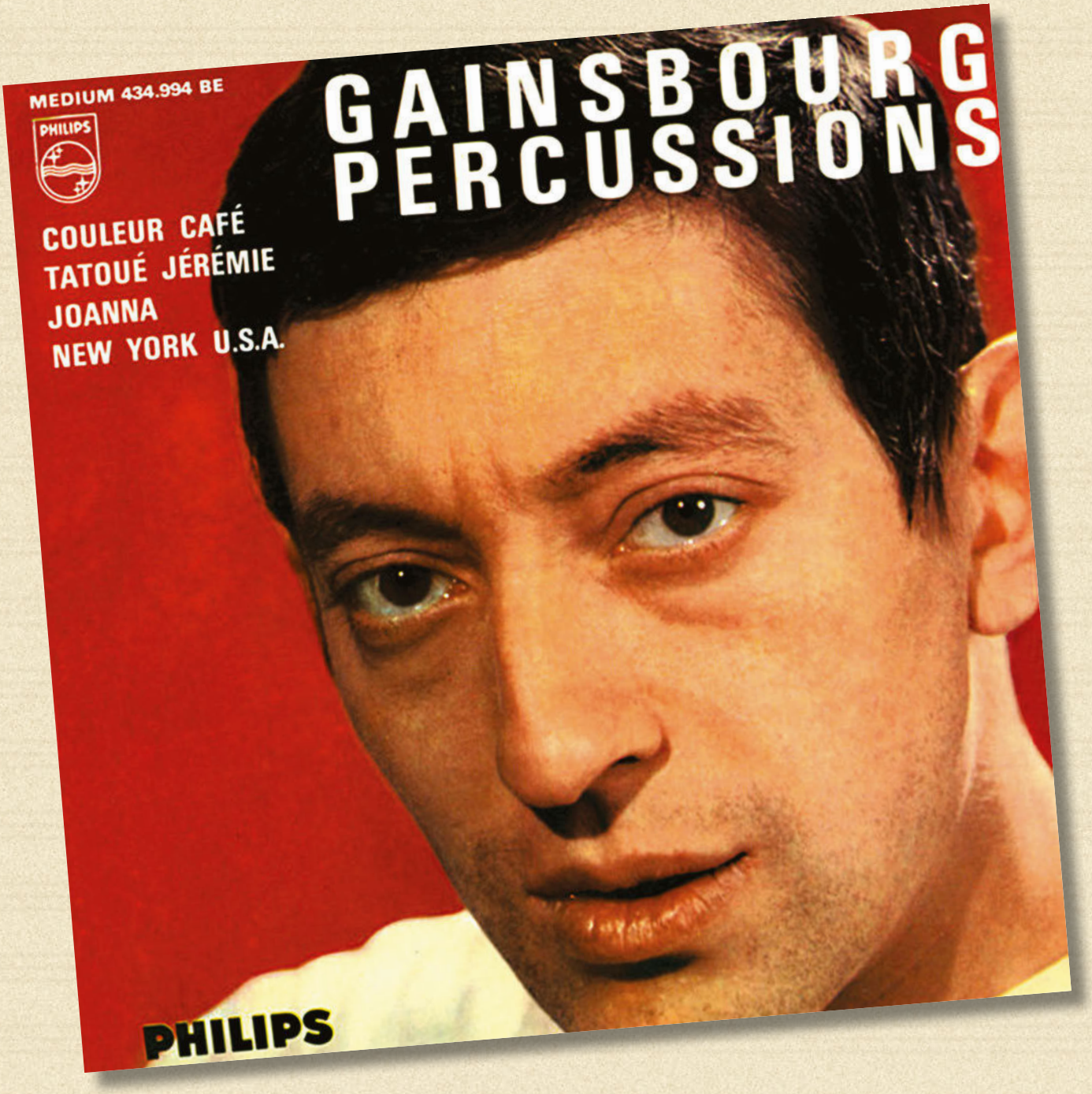
Mais ça, c'est après 1964, avant "Jane B", avant "Charlotte For Ever", avant le Docteur Jekyll ; avant l'heure des règlements de comptes et du jugement de ses épigones ou des biographes : "*Gainsbourg était volontiers un plagiaire, un faussaire comme il l'a dit lui-même. Sur l'album 'Gainsbourg Percussions', il y a trois chansons dont la rythmique et la mélodie sont empruntées à des titres d'un album de Babatunde Olatunji (percussionniste nigérian), qui n'est pas crédité. 'Charlotte For Ever', c'est une partition de Khatchatourian. Gainsbourg est un chanteur de variétés qui emploie beaucoup de matériaux venant de la musique classique et du jazz*" (interview de Bertrand Dicale). Un plagiaire ? Alfred de Musset : "*Je hais comme la mort l'état de plagiaire/ Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre/ C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien/ Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.*"

En cette année 1964, la recherche du rythme est ce qui exalte Gainsbourg. Ce que met de côté la chanson française contemporaine. C'est intelligent, parfois virulent, les enfants adorent, mais le rythme en est totalement absent. Musique sans influence. Pour un musicien sous influence. Le son, le rythme, c'est un travail de chercheur, de serpent, d'explorateur. C'est un peu ce qu'est Gainsbourg. Du fait d'une culture métissée d'abord, de ses premières amours, ensuite, la peinture. S'effectue alors le passage d'un art majeur vers un art mineur. Doit-on voir en Gainsbourg les tumeurs d'une culture inconsciente du colon ? Le syndrome du colon irritable ? Sur la sellette, l'album "Gainsbourg Percussions".

En 1964, Gainsbourg se débat avec les yéyés, il est leur maître mais ne connaît pas vraiment le succès. Tout le monde le gazouille — "N'Ecoute Pas Les Idoles", chante France Gall, c'est de lui non ? Mais lui n'est pas sur le devant de la scène. Que faire ? Commencer par sortir de sa chambre, et aller voir ailleurs. Ou plutôt s'en remettre à son directeur artistique : Claude Dejacques. Celui-ci s'est vu remettre un disque… par Guy Béart (moqué plus tard comme précisé supra), qui le tient des mains du roi du calypso, Harry Belafonte. Il s'agit d'un album d'un percussionniste nigérian qui a connu le succès aux Etats-Unis, Babatunde Olatunji : "Drums Of Passion". Coltrane en est fou — il compose un thème en son hommage, "Tunji". Gainsbourg s'entiche donc de "*musique africaine*". Au micro d'une radio célèbre, après que le commentateur lui a fait remarquer que chaque rentrée de Gainsbourg procédait d'une nouvelle orientation, il assume être très "*africanisé*" ; puis il théorise, la musique africaine est "*la résultante logique du jazz moderne*" ; et d'aller plus loin : "*Je crois que la musique doit subir les mêmes influences que la peinture ; un moment les formes éclatent. Alors, qu'est-ce qui arrive ? Pour le son, eh bien, il ne reste que les percussions au désavantage de l'harmonie.*" Le journaliste acquiesce : "*Est-ce que vous pouvez nous donner un exemple ? – Oui, répond Gainsbourg, 'New York USA' !*"

Bon exemple, “New York USA” est un plagiat pur et simple du morceau “Akiwowo” (“Ah-Key-Woh-Woh”) de l’album “Drums Of Passion”. Les paroles sont avant-gardistes mais la mélodie est un copier-coller. Enfin, comme si le fait d’être intelligent devait affranchir (notamment) du respect des usages et de la loi. Car, on s’en serait douté, Olatunji n’est pas crédité ! Idem pour “Kiyakiya” (“Key-Ya-Key-Ya”) qui devient “Joanna” et “Jin-Go-Lo-Ba” (“Jin-Go-Low-Bah”), “Marabout”. Gainsbourg ne cache pas son admiration pour Miriam Makeba, chanteuse sud-africaine engagée. Serge lui emprunte (sans crédit) “Umqokozo” pour écrire “Pauvre Lola”. On peut tout piquer donc ? Parce que là-bas, c’est naturel ?

Mais Gainsbourg est-il le seul coupable ? La question mérite d’être posée. Dejacques ne pouvait ignorer la combine — idem pour Alain Goraguer, l’arrangeur de Gainsbourg. On passe sur l’imaginaire plus que douteux, sans exhaustivité, la sensualité supposée des femmes africaines, “Joanna”, “*la plus grosse de toute la Nouvelle-Orléans*” qui danse léger, et les “Marabout”, “Les Sambassadeurs”. L’album est un flop et, bien des années plus tard, Columbia, qui a édité le disque d’Olatunji, démasque Gainsbourg. Les parties trouvent un accord. Olatunji est désormais crédité comme compositeur et/ ou arrangeur. Makeba n’a jamais réclamé ses droits. Gainsbourg n’a jamais pris les devants. Pourquoi l’aurait-il fait ? La musique n’est-elle pas la conscience de soi d’une société ? *Isn’t it, Mr Durkheim ?* ❑



Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Dans un New York sombre et brutal

Black Flies

De Jean-Stéphane Sauvaire

Il y a plusieurs façons d'aborder les films dans lesquels des ambulances rayent le bitume : horrifique ("L'Ambulance" de Larry Cohen, où le véhicule agit comme le camion du "Duel" de Steven Spielberg), comique (le méconnu "Ambulances Tous Risques" de Peter Yates, où les ambulanciers agissent comme s'ils étaient dans un dessin animé de Tom Et Jerry), spectaculaire ("Ambulance" de Michael Bay, véritable chaos de tôles froissées totalement régressif — du Michael Bay, quoi). Et enfin de manière totalement réaliste, voir l'ultra-fiévreux et bien parano "A Tombeau Ouvert" de Martin Scorsese où Nicolas Cage incarne un ambulancier décadent de New York, désespérément hanté par toutes les vies qu'il n'a pas pu sauver. Même ambiance mortifère dans "Black Flies" qui rend compte du quotidien âpre, violent et douloureux de ceux qui ont choisi ce métier de dingo en côtoyant chaque nuit les accidentés de la vie. On suit donc de très *très* près Ollie Cross (Tye Sheridan), jeune ambulancier en début de carrière qui aspire à devenir médecin, et son partenaire Rutkovsky (Sean Penn), urgentiste expérimenté mais marqué par les années difficiles de ce métier. Une association qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler certains polars cultes américains des années soixante-dix et quatre-vingt comme "Les flics Ne Dorment Pas La Nuit" de Richard Fleischer ou "Colors" de Dennis Hopper, où le vieux pro enseigne au bleu la réalité crue des violences urbaines. Dans un New York sombre, sordide et brutal, peuplé de camés dégénérés, de SDF perturbés, de gangs latinos hystériques et d'autres égarés de la nuit, le duo se bat pour sauver des vies, souvent dans l'urgence extrême. Un job qui fait littéralement partir leur vie intime à vau-l'eau. Surtout pour Rutkovsky qui, depuis que sa femme l'a quitté, voit sa ligne de vie et son âme s'effacer peu à peu. Cette virée infernale, physique mais aussi mentale, dans les quartiers les plus chauds de la Grosse Pomme, est portée par deux acteurs totalement investis. D'abord Tye Sheridan qui, dans le rôle du novice, a l'occasion de montrer ses capacités d'acteur bien au-delà des blockbusters qui l'ont popularisé ("X Men", "Deadpool"), mais surtout Sean Penn qui semble porter (comme dans presque tous ses films, d'ailleurs) le poids du monde sur ses épaules. Malgré ses tics de désespoir et ses rides d'angoisse si marquées qu'on arriverait presque à les compter, Sean Penn a trouvé en Jean-Stéphane Sauvaire un réalisateur sachant filmer dans l'urgence... de l'urgence ! Connu pour ses films proches du documentaire tournés sur le vif ("Une Prière Avant L'Aube" sur le parcours féroce d'un boxeur anglais enfermé dans une prison thaïlandaise et "Johnny Mad Dog", où un enfant soldat de 15 ans est plongé dans une guerre au fin fond du Congo), Sauvaire reprend son style fait de scènes traumatiques et d'images brutes. Avec son "Black Flies" — référence aux centaines de mouches noires qui tournoient au-dessus d'un cadavre en décomposition (la scène choc du film) —, le réalisateur n'hésite pas à user d'une certaine redondance, notamment avec la multiplication des interventions des deux hommes confrontés sans cesse aux cris stridents des victimes, aux appels à l'aide, au sang qui n'a plus le temps de coaguler et à la mort. Jusqu'à en saturer les yeux et les oreilles du spectateur qui finit littéralement sur le carreau avec comme but de faire ressentir toute la dureté du quotidien des urgentistes, véritables héros des temps modernes à qui "Black Flies" est d'ailleurs dédié *(en salles le 3 avril).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Les nains de jardin sont des créatures à abattre

Enys Men

Enys Men

Dans les années soixante-dix, vivant seule sur une île des Cornouailles depuis des lustres, une femme observe longuement l'évolution d'une étrange fleur en notant quotidiennement qu'il n'y a *"rien à signaler"*. Durant les vingt premières minutes, un peu durailles à supporter, on se demande si "Enys Men" ne tient pas du film expérimental poseur. Et ce jusqu'à ce que l'étrangeté ne survienne dans les coins du cadre. Des paysannes habillées comme au XIX^{ème} siècle commencent à apparaître, le vieux monolithe du coin semble prendre âme à la façon d'un esprit divin tandis que des appels de détresse étouffés se font vaguement entendre comme venus d'un autre temps. Filmé en 16 mm et doté d'une photo presque décolorée et granuleuse, le film lui-même semble être une entité à part. Dans sa dernière demi-heure, "Enys Men" vire au pur *folk horror*, ces films fantastiques étranges et indéfinissables nés dans les années soixante-dix avec le génial "The Wicker Man", où un immense homme d'osier est brûlé lors d'un long rituel païen pour invoquer quelques dieux invisibles. Bien sûr, "Enys Men" est loin d'être un grand spectacle, mais fait appel à la participation mentale des spectateurs, dont la plupart seront hypnotisés par cet entre-deux-mondes jouant la carte de la sensitivité *(en salles le 10 avril).*

Hopeless

Ce post-adolescent qui vit à Séoul n'a qu'un rêve : emmener sa mère vivre aux Pays-Bas. Pour échapper à une vie de misère et surtout pour ne plus subir les coups assénés par un beau-père alcoolique et violent. Mais la seule façon de s'en sortir financièrement est de fréquenter des gangsters pour lesquels il va devenir homme de main. Un synopsis presque classique pour ce drame-polar coréen où, comme d'habitude, le nihilisme et le désespoir prennent le dessus. Sauf qu'à l'instar d'autres grands metteurs en scène locaux (Bong Joon-ho et Park Chan-wook pour prendre les plus célèbres), Kim Chang-hoon joue le mélange des genres avec une dextérité hors norme. A la fois drame social et familial tendu et street polar ultra brutal, "Hopeless" parvient aussi à émouvoir. Surtout par les rapports fascinants qu'entretient le jeune bad guy malgré lui avec un autre membre du gang de son âge qui n'est autre que le fils du caïd. Les deux, tout en non-dits et en jeux de regards, finissant par comprendre que la voie à suivre pour s'en sortir n'est certainement pas celle du mal et de l'ultra-violence. "Hopeless" prouve aussi que, décidément, un mauvais film coréen, ça n'existe tout simplement pas *(en salles le 17 avril).*

Hopeless

When Evil Lurks

When Evil Lurks

La première sensation que l'on a en regardant "When Evil Lurks" de l'Argentin Demian Rugna, c'est d'avoir ouvert malencontreusement une des sept portes de l'enfer, un peu à la manière de certains films des années soixante-dix et quatre-vingt comme "La Sentinelle Des Maudits" de Michael Winner ou "L'Au-Delà" de Lucio Fulci, mais en version plus crue et plus réaliste. Comme si l'ombre du mal se mettait à jouer à cache-cache avec les protagonistes de ce drame familial d'épouvante. Une épidémie de possession s'abat sur une petite communauté rurale. Avec un gros problème à gérer : ne pas tuer à l'arme à feu ceux qui sont atteints (êtres humains et animaux), ce qui ne ferait que renforcer la contamination diabolique. Non seulement le film fait peur par son ambiance nihiliste et mortifère, mais aussi par certaines scènes chocs (un cadavre qui pourrit sur un lit à la manière de "Seven", un coup de hache mortel totalement traumatique) mais il réalise une sorte de synthèse didactique sur le mal et la possession proprement dits, montrés ici comme une authentique maladie pouvant provoquer des plus petites querelles jusqu'aux plus grandes guerres. L'accroche un peu facile pourrait être : "Quand 'Petit Paysan' rencontre 'L'Exorciste'" *(en salles le 17 avril).*

Riddle Of Fire

Trois enfants s'inventent un monde dès qu'ils partent errer dans la campagne sur leurs vélos qu'ils maîtrisent aussi bien que le petit Elliott dans "E.T." Pour eux, les 5 km^2 qui entourent leur maison sont un univers d'heroic fantasy. Les nains de jardin sont des créatures à abattre et le gang de voyous locaux (des adultes) serait mené par une authentique sorcière. Weston Razooli, cinéaste indépendant américain, se met au niveau du regard des mômes pour réinterpréter un quotidien campagnard où chaque action devient une quête à accomplir, la plus importante étant de ramener pour leur mère souffrante une tarte aux myrtilles. Et le charme est tel qu'il fonctionne, comme le "Journal De Tintin", sur les spectateurs de 7 à 77 ans ! On sent même poindre, de-ci de-là, un petit côté punk. Principalement avec la dernière image, celle où les trois enfants, visiblement heureux, sont accompagnés par une des plus belles musiques du cinéma bis italien , à savoir le thème de… "Cannibal Holocaust" signé Riz Ortolani. "Riddle Of Fire" serait-il légèrement plus pervers qu'on pourrait le croire *(en salles le 17 avril) ?* ❏

Riddle Of Fire

Constellation

Un double d'elle-même ?

Jusqu'à "2001, L'Odyssée De L'Espace" en 1968, les scénarios de films de science-fiction étaient plutôt classiques. Voyages dans le passé et le futur ("La Machine A Explorer Le Temps") ou à l'intérieur d'un corps ("Le Voyage Fantastique"), invasion d'extraterrestres belliqueux ("La Guerre Des Mondes"), catastrophe interplanétaire ("Le Choc Des Mondes") ou simili Godzilla s'attaquant à Manhattan ("Le Monstre Des Temps Perdus"). Mais quand Kubrick a prouvé qu'une ballade aux confins de la galaxie pouvait aussi être un moyen d'aborder Dieu, la science-fiction s'est scindée en deux. D'une part avec une approche simpliste du combat entre le bien et le mal ("Star Wars", etc.), et de l'autre une exploration plus prédicatrice et métaphysique sur l'état de notre monde. Les années soixante-dix ont ainsi vu émerger une science-fiction plus mature avec des chefs-d'œuvre tels que "Soleil Vert", "Silent Running" ou "Mondwest" abordant des thèmes comme la famine, l'écologie ou la robotisation. Les années passant, on a commencé à parler sérieusement d'univers parallèles, de théorie des cordes et de possibilité de voyager dans le temps à travers l'espace. Des hypothèses qui ont fini par être traitées plus sérieusement dans certains films récents comme le magnifique "Interstellar" de Christopher Nolan. Ou dans des séries comme "Constellation", qui nous transporte au même moment dans l'espace infini et dans les profondeurs d'une âme humaine visiblement perturbée. Celle de Jo Ericsson (Noomi Rapace), une astronaute dure à cuire qui, après un accident dans la station spatiale où elle officie, est forcée de revenir sur Terre. Après deux épisodes déroutants situés principalement au milieu des étoiles, la série se met à dériver lorsque l'astronaute voit sa réalité quotidienne prendre des chemins de traverse. Son mari doute de sa santé mentale, sa fille la repousse étrangement et la couleur de sa voiture a changé. Mais pourquoi ? De plus, elle subit quelques flashs étranges où elle se voit errer dans une forêt enneigée pour tenter de retrouver sa progéniture disparue. La série se met à explorer le mental de l'astronaute qui semble subir malgré elle deux vies parallèles. Se pourrait-il que sa virée de plusieurs mois dans l'espace ait révélé son autre moi, créant un double d'elle-même qui semble mener une autre vie ? Le quatrième épisode laisse entrevoir l'existence réelle de ces fameux multivers. Des univers parallèles qui offrent peut-être une possibilité de vie éternelle. Il faudra attendre le dernier épisode pour obtenir la réponse. Ou pas… *(en diffusion sur Apple TV).* ❑

Ghoulies *(Elephant Films)*

Roi de la série B (puis Z, puis ultra Z) depuis une quarantaine d'années, Charles Band a produit une quantité incroyable de films d'exploitation déviants destinés, dans un premier temps, aux salles de cinéma, puis, le temps passant, à la VHS, au DVD/ Blu-Ray et à la VOD. Avec des titres devenus cultes auprès des amateurs du genre tels que "Re-Animator", "Tourist Trap", et d'autres, moins qualitatifs mais amusants comme "Metal Storm", "Le Jour De La Fin Des Temps" et "Rayon Laser", qui ont comblé de bonheur les fans les plus hardcore du genre, tous accros aux productions d'Empire (le nom de sa société de production), qui englobe également des franchises comme "Puppet Masters", "Demonic Toys" et surtout "Ghoulies". Avec cinq films au compteur, dont le premier sort en Blu-ray pour la première fois en France, "Ghoulies" met en avant de petites créatures, sortes de gnomes foutraques, dont on ne sait si elles sont effrayantes ou hilarantes (un peu des deux en fait), qui s'installent dans un manoir pour attaquer leurs occupants et semer la zizanie. Un nanar culte né dans les années quatre-vingt qui se veut une sorte de mélange déjanté et décadent des "Gremlins". Avec une scène culte : celle d'un Ghoulies qui surgit d'une cuvette de toilettes, donnant lieu à une affiche vendeuse, ainsi qu'à la jaquette présentée ici en tout bien, tout honneur.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Binge-watching

Des nuits blanches à regarder des clips

Prince

YouTube

DISONS-LE FRANCO, ON RÉFLÉCHISSAIT DEPUIS PLUSIEURS MOIS À UNE AUTRE MANIÈRE D'ABORDER, DE TEMPS À AUTRE, CETTE RUBRIQUE.

L'occasion fait le larron puisqu'en 2024, on va fêter les quatre décennies de "Purple Rain", l'opus de Prince avec lequel il a réussi ce qu'il est convenu d'appeler son crossover mondial. On n'écrivait pas encore dans la presse rock quand l'album et le film sont parus, mais on la dévorait déjà depuis au moins dix ans. Dans les villes de province proches de l'Angleterre, on pouvait trouver les hebdomadaires musicaux britanniques (il y en avait trois à acheter à cette époque). Prince, grâce à des disquaires au nez creux et aux Enfants Du Rock à la télé, on l'a vu arriver de loin. Les photos de ses concerts et de ses tournées nous avaient mis le mammouth à l'oreille. Sur scène, son manteau à l'épaule cloutée cachait la poussière, mais dessous, son éminence était en slip. Avait des bottines à talon aiguille aux pieds. Son œil était de biche, mais sa Telecaster trépidait comme un vibromasseur au rythme de futurs hymnes pop-funk aux textes portés sur la chose qui, à nos prudes oreilles, avaient tendance à faire passer les disques de Michael Jackson pour la musique qu'on entendait

lorsqu'on s'approchait des camions de glace de l'enfance. En 1981, déjà, on s'était fait atomiser par "Controversy" et notamment sa chanson titre, une authentique incitation à la débauche. Avec de tout dedans : du glam, de la new wave, du funk, du rap. La totale avant l'heure. Prince arrachait tout et en plus, comme sur ses trois précédents albums, il jouait pratiquement tous les instruments. La claque ? La rafale de baffes plutôt. Mais l'encore meilleur était à venir. En octobre 1982, la pochette au visuel insensé de "1999" est plus épaisse car elle contient deux 33 tours. L'avalanche. A peine plus de dix titres pourtant, répartis sur quatre faces, mais deux, seulement, n'excèdent pas quatre minutes. Du concret. Du dense. Du splendide. On n'en revenait pas. Et on a compris, assez vite au fond, qu'on ne pigerait rien ou pas grand-chose à la suite. Trop, ça serait trop. Le funkster de jardin de Minneapolis allait viser l'univers sans jamais se plier aux règles du show-biz : l'artiste indé ultime prêt à tout (plus tard, il balancera même son prénom aux orties). En novembre 1982, c'est à peine si ceux qui ont choisi le camp de Prince vont faire cas de "Thriller". Jackson s'adresse aux masses, grand bien lui fasse. Prince, lui, est un pur Martien. Un rocker beige surligné à l'eye-liner, un punk translucide barré. En plus, il a de chouettes copines. On les découvre, langue pendante (la nôtre), à Sex Machine.

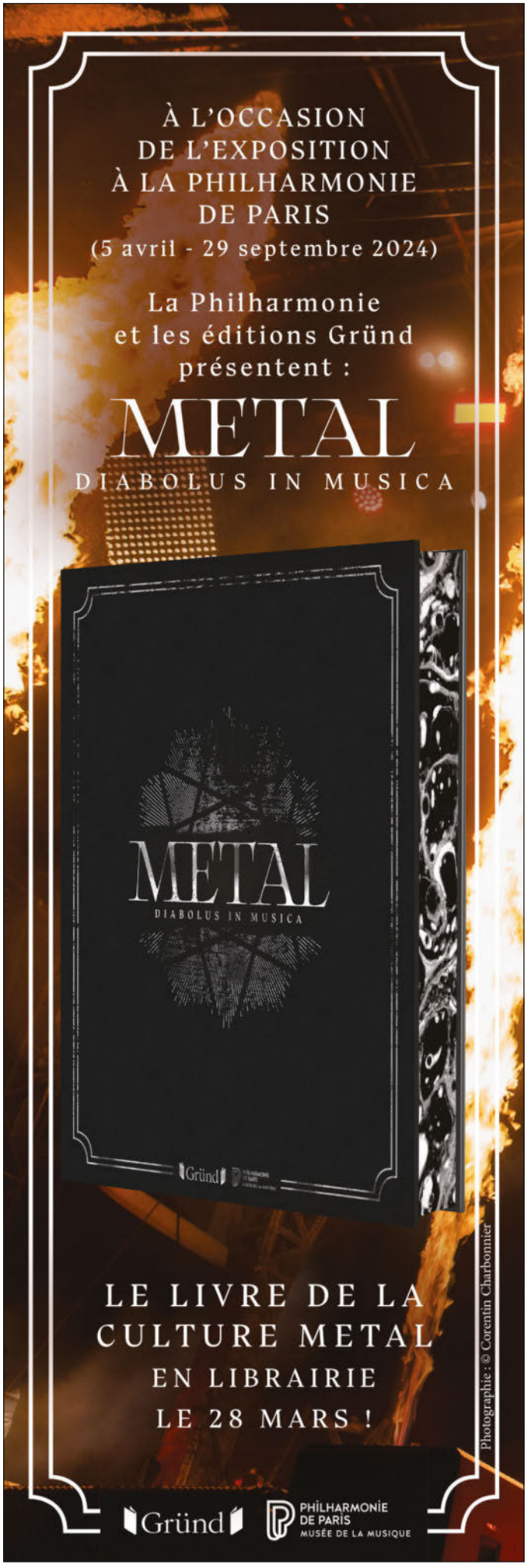
On rêve, faute de mieux, d'un lit en ferraille comme dans le clip de "Automatic". Et bam ! l'année suivante, "Purple Rain". La pluie d'améthystes. Apollonia a remplacé Vanity. La moto violette, l'hommage au père, musicien méprisé par le succès. L'album est simple (un seul 33 dans la pochette), mais les colombes vont pleurer, sans une note de basse, jusqu'au sommet des classements US. La suite, au fil des ans, deviendra plus compliquée. Prince, seul maître à son bord, se montrera imperméable aux recommandations. Il va vivre par et pour sa musique, s'enivrant de ses talents, négligeant le reste (dont sa vie privée), méprisant le système (qui ne mérite pas mieux) et enregistrant, en quasi-permanence, tout ce qui lui passe par la tête, les oreilles et les doigts. Car l'instrumentiste en lui, aussi, est génial. On l'a dit et redit, écrit et réécrit, mais YouTube permet, désormais, de le vérifier à l'infini. Certains estimeront qu'on peut passer des nuits blanches à regarder des clips, des extraits de concerts, des interviews sérieuses et des passages TV de centaines de musiciens sur le Net. Certes. Mais des qui tuent leur mère comme Prince, dans tous les domaines de ce qui faisait la spécificité de son art à part, il n'y en avait pas deux. Lorsque, en même temps, il chantait, jouait de la guitare, dansait et aguichait le public, il faisait du petit bois de la concurrence directe qu'on a d'ailleurs bien du mal, encore aujourd'hui, à identifier. On propose ici trois séquences, des images

à regarder pas forcément en priorité, mais en apéritif d'un binge-watching qui, on prévient, peut emmener loin et tard. Parce qu'ils sont illisibles, on ne joint pas ici les liens URL, mais il suffit évidemment de taper les mots-clefs dans la barre de recherche de la plateforme pour déguster ces images.

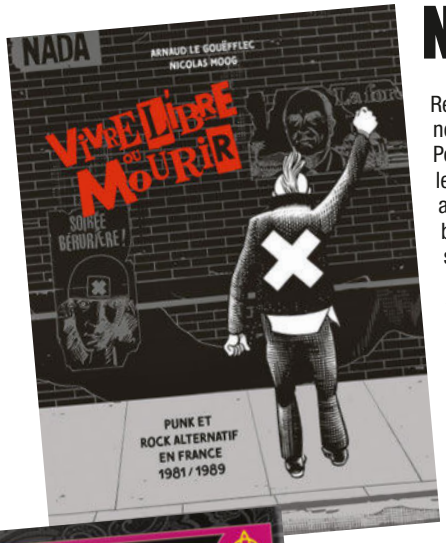
Séquence 1 : Prince en costard (et cravate) rouge aux Fashion Awards fin 1995, avec son épouse d'alors, Mayte, livrant une version tout bonnement dantesque de, hum, "Pussy Control", le titre d'ouverture de "The Gold Experience", paru quelques semaines plus tôt.

Séquence 2 : Prince à la guitare sèche, live au Webster Hall de New York en 2004, qui échange avec le public avant d'interpréter "Sometimes It Snows In April", une totale intouchable dont la grille d'accords du refrain défie l'entendement depuis 1986.

Séquence 3 : Prince, deux ans avant sa mort, sur le plateau de Late Night, l'émission présentée par son ami Arsenio Hall. Car en plus de tout le reste, Prince malin comme un singe, était brillantissime en interview. Lorsque Hall lui demande pourquoi il n'a pas de téléphone mobile, il répond tout simplement : *"Tous les gens que je connais en ont un"*. Les paroles d'un grand homme, le dernier des géants. ❑



Noir et blanc massif



Rejeton de la décroissance économique mondiale qui a succédé aux Trente Glorieuses, le punk ne va pas tarder à devenir le véhicule préféré d'une certaine jeunesse des années quatre-vingt. Pour nous rappeler cette quasi-décennie de rébellion où les décibels des amplis avaient supplanté les mégaphones pour manifester sa rage de vivre, le scénariste Arnaud Le Gouëfflec et son acolyte Nicolas Moog aux crayons sont allés à la rencontre des participants de ce joyeux bordel afin qu'ils leur racontent cet épisode marquant de l'histoire du rock hexagonal. Le résultat s'appelle **"Vivre Libre Ou Mourir"** (Glénat), un ouvrage qui parvient à concilier une chronologie sérieuse sans toutefois oublier d'y ajouter la touche d'humour nécessaire pour être tout à fait raccord avec l'époque. Comme il fallait s'y attendre, la colonne vertébrale du livre est axée autour du phénoménal duo Bérurier Noir. Malgré le passage du temps, il est agréable de constater que les certitudes d'il y a quarante ans sont toujours aussi présentes dans une tranche de la population désormais retraitée. Réalisé en noir et blanc massif, les auteurs ne pouvaient pas faire autrement pour raconter un mouvement de la jeunesse aussi haut en couleur.

Album après album, la maison rouennaise ne serait-elle pas en train de rédiger l'encyclopédie du rock en BD avec sa montagne de parutions sur le sujet ? Faisant suite à l'épais volume sur le metal, **"Led Zeppelin En Bandes Dessinées"** (Petit A Petit) revient sur la saga du groupe britannique qui a su tirer du blues une inspiration que n'aurait pas reniée John Davison Rockefeller. Derrière une couverture signée Christopher, la bande de piliers habituels de dessinateurs et dessinatrices (dont Will Argunas, Lauriane Rérolle, Yunbo, Janis Do...) s'est partagé le contenu des chapitres rédigés sous la bienveillante houlette de Nicolas Finet. Comme il est d'usage, les points forts mis en cases sont reliés entre eux par des passages de textes qui se chargent de relier les points. Le tout donne un docu-BD bien ficelé pour étudier la transformation d'une paire de requins de studio en phénomènes du rock.

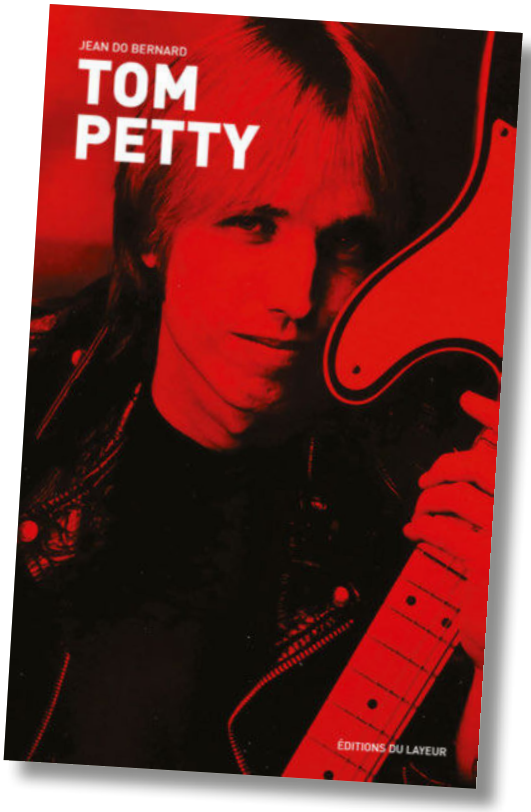
A 48 ans, Hervé Bourhis n'a rien trouvé de mieux à faire qu'un infarctus. Alors qu'il se remet dans un hôpital où le docteur qui le soigne écorche le nom de sa pathologie, un gag imprévu survient. Dès qu'une personne apprend sa profession, elle lui conseille d'en faire le sujet de sa prochaine BD. C'est gonflant. Le dessinateur a donc décidé de couper la poire en deux dans **"Mon Infractus"** (Glénat) où son problème cardiaque devient le prétexte pour raconter ses souvenirs de DJ, une passion presque aussi forte que le dessin, mais où le rythme cardiaque s'élève en flèche une fois les platines en marche. De sa naissance en Touraine à sa rencontre avec le futur grand du mix Rubin Steiner, Bourhis enchaîne les souvenirs : ses premiers disques, son cheminement musical, les battles entre le magasin Total Heaven et le monde du 9e art pendant L'Escale du Livre à Bordeaux, etc. Dynamique, dessiné et mis en scène avec un grand cœur, cette plongée dans des souvenirs remuants est une bénédiction par les temps qui courent.

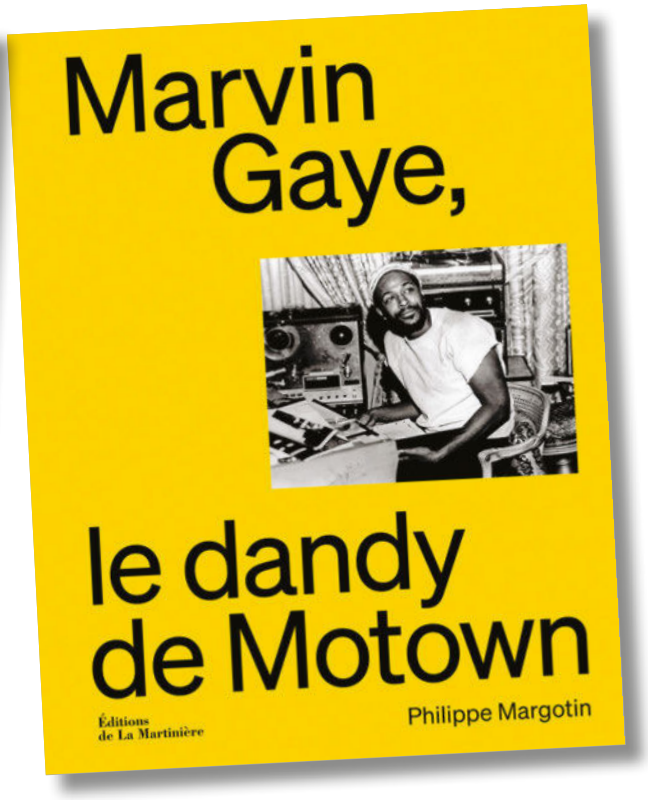
Avec **"Oum Kalsoum, L'Arme Secrète De Nasser"** (Oxymore), la journaliste Martine Lagardette et le dessinateur Farid Boudjellal se sont transformés en véritables enquêteurs pour reconstituer pas à pas l'histoire incroyable qui se cache derrière les deux prestations parisiennes de la diva égyptienne des 13 et 15 novembre 1967. Le résultat est une sorte de thriller passionnant à lire du début à la fin. Pour comprendre l'engouement du lecteur, la simple phrase *"Mieux vaut laisser le passé aux historiens et la scène aux artistes"* peut résumer l'affaire. A ce moment de l'histoire, Oum Kalsoum n'a jamais donné le moindre concert en Europe. C'est donc avec tout un tas d'arguments dans sa valise que Bruno Coquatrix débarque au Caire au mois de juillet 1966. Mais voilà, l'homme n'étant pas devin, il ignore encore qu'il va se retrouver dans un enchevêtrement de situations où la politique internationale a son mot à dire. ❑

Le gros plan du Géant

"Ma Petite Louve" (Delcourt) est une balade graphique de Camille Garoche qui met en scène un frère et une sœur qui tentent de se reconstruire après un drame familial. Après avoir perdu leur mère dans un attentat quand ils étaient plus jeunes, Sasha et sa grande sœur Anouk se retrouvent à vivre du jour au lendemain à la campagne, chez un oncle chasseur. Le dépaysement est d'autant plus rude que les jeunes de leur âge ne sont pas particulièrement accueillants envers ces citadins plutôt repliés sur eux-mêmes. Après une promenade en kayak qui tourne court, les deux jeunes gens découvrent une portée de petits louveteaux abandonnés. Après s'être juré de garder le secret, les enfants apprennent que c'est leur oncle qui a tué la louve. Ils décident alors de sauver les louveteaux. Simplement, pour y arriver, il va falloir sortir de sa coquille pour demander de l'aide à leur nouvel entourage.

Beau gosse, voix de velours et aussi beau costard





Tom Petty
JEAN DO BERNARD
Editions Du Layeur

On n'a jamais très bien compris pourquoi l'immense Tom Petty n'était pas en France aussi légendaire qu'il l'est dans tous les pays pourvus d'électricité et d'oreilles. Oui, bien sûr, il a rempli les plus grandes salles et vendu des brouettes de disques ici aussi mais son étincelante réputation n'a jamais vraiment dépassé le public rock. C'est donc ainsi que sort seulement maintenant, sous la plume de Jean Do Bernard, la première biographie de la star, un manque flagrant que remplit très honorablement l'auteur même si — début d'explication à son manque de notoriété médiatique en France — Petty n'a jamais mené la grande vie du rock'n'roll, et cette absence de scandales ne fait ni les couvertures des tabloïds ni une biographie pleine de détails personnels croustillants. En revanche, musicalement, *wow wow wow*, Petty, en solo ou avec son groupe les Heartbreakers, a tout réussi et, sans même compter ses nombreux tubes devenus des classiques ou ses nombreuses collaborations avec les plus grands, il a amplement démontré, tout au long de sa carrière ses immenses talents : guitariste sobre et efficace, chanteur expressif et surtout compositeur et auteur brillant et très inspiré qui n'a finalement jamais sorti un mauvais titre de toute sa prolifique carrière. Pas étonnant donc qu'elle l'ait mené à accompagner Bob Dylan, à jouer avec George Harrison devenu son pote et monter avec eux, entre autres étoiles, l'iconique Traveling Wilburys. Mort prématurément d'une overdose accidentelle, l'héritage de Petty ne se limite pas, loin de là, à l'americana mythique qu'il a chanté, rock, blues, pop, country unis dans son style inimitable, il a aussi écrit des textes parfaits, simples et vivants qui parlent aussi clairement aujourd'hui qu'à leur création, aux vieux punks comme aux jeunes énervés : *"Gonna stand my ground/ And I won't back down"* sera toujours une jolie définition de l'esprit rock.

Marvin Gaye, Le Dandy De Motown
PHILIPPE MARGOTIN
Editions de La Martinière

Même si ensorceler les jeunes filles a toujours été le fonds de commerce des dirigeants de la Motown, ils ont rarement aussi bien atteint leur but qu'avec Marvin Gaye, beau gosse, voix de velours et aussi beau costard, à en juger par le titre du très beau livre que Philippe Margotin lui consacre, "Marvin Gaye, Le Dandy De Motown". Margotin, minutieux auteur de tonnes de biographies musicales, se penche ici avec la même exhaustivité sur la vie et la carrière du musicien tragiquement assassiné à 44 ans par celui qui lui avait déjà pourri sa jeunesse, son propre père. On parle d'un mec qui pour se remettre d'une dépression est allé s'installer en hiver à Ostende, hein, pas le mec gai gai, donc. Dandy peut-être mais surtout un musicien génial qui n'a pas connu une vie personnelle aussi heureuse que ses harmonies divines auraient pu le laisser espérer et qui, comme tant, n'a rien arrangé en se défonçant. Deuils, angoisses, relations pro compliquées — il avait épousé la sœur de son patron tyrannique à la Motown, ça n'arrange rien — et drogues ont compliqué sa carrière époustouflante, sans jamais l'empêcher de créer non seulement des chefs-d'œuvre mais, mieux, des chefs-d'œuvre aux messages puissants et complexes, encore aujourd'hui, hélas, parfaitement justes.
Sans minorer en rien le boulot de Margotin, précisons que la beauté de l'abondante iconographie est pour beaucoup dans la réussite du livre, les photos sont partout et magnifiques, un vrai beau livre. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

“Vous voulez savoir si j’ai encore des cheveux, hein ?”

The Big Idea

8 FÉVRIER, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

Auteurs de concept-albums délirants (le précédent disque avait été composé en mer, à bord d’un voilier), les six Rochelais sont de retour et présentent “Tales Of Crematie”, leur ambitieux nouveau double format qui embarque dans une épopée médiévale fantastique où il est question de pierres précieuses et de Zeus. Sur scène, ces brillants musiciens qui se connaissent sur le bout de leurs instruments envisagent la musique comme un grand projet joyeux où l’on pratique la courte échelle pour aller plus haut et rappelle forcément les collectifs de Crack Cloud ou de King Gizzard. Mais pas que. “The Fight” et son intro très Jon Spencer qui digresse en étrangetés façon Captain Beefheart force le respect tandis que “Margarina Hotel” évoque un Dr Dog qui chercherait à composer un hymne hooligan enlevé. Climax de la soirée, “King Cabral” et ses chœurs repris à l’unisson par un kop bouillonnant, comme un soir de Champions Cup à Deflandre !

MATTHIEU VATIN

Aline

9 FÉVRIER, MAROQUINERIE (PARIS)

Un article déjà lointain de “Technikart” saluait en Aline *“un génie français”*, et il n’y avait là aucune outrance. Pour ce premier concert en sept ans, les classiques sont bien présents, mais ce qui scie le plus, ce sont ces inédits récemment révélés qui parfois les supplantent (“Marc”, “S’Eloigner Quand Même”). Tandis qu’on se demande si un tube inconnu est vraiment une contradiction dans les termes et que le groupe assure royalement, Romain Guerret ironise sur son béret (*“Vous voulez savoir si j’ai encore des cheveux, hein, c’est ça ?”*), s’enquiert des résultats des Victoires De La Musique, s’empêtre dans ses tentatives d’aphorisme, et surtout émeut. Un envahissement de scène final permet d’avoir une idée du public du groupe : un sosie de Mac DeMarco, des T-shirts The Smiths en nombre, tous pareillement radieux. On n’oubliera pas Aline.

VIANNEY G.

Sprints

10 FÉVRIER, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

C’était la grande affaire de la rentrée. Un épatant premier disque nerveux, des chansons à l’écriture dégourdie, des prestations scéniques impétueuses et des salles blindées : il n’en fallait pas plus pour emballer la machine médiatique ou découvrir des fans avides déjà conquis, qualifiant Sprints de *“Wet Leg grunge”*. C’est évidemment un peu plus compliqué, mais dès les premières mesures de “Ticking”, le jeune quatuor de Dublin semble assez aguerri et remonté pour au moins endosser l’étiquette d’excellente surprise en 2024. Karla Chubb, charismatique frontwoman aux cheveux rose orangé et à la Telecaster saturée embringue avec sa furia le public dans de violents pogos

Slift

1ER MARS, CIGALE (PARIS)

Cette soirée dans la vaste salle du boulevard Rochechouart s’élance avec les six Tourangeaux des **Stuffed Foxes**. Trois guitares et un clavier ne sont pas trop pour cette demi-heure d’un post-punk tendu, bruitiste, ponctué d’intermèdes shoegaze hypnotiques, achevé par une reprise rêche de l’angoissante “Ghost Rider” (Suicide). **Slift** prend la suite sur fond de projections psychédélico-cosmiques — il valait mieux ne pas souffrir d’épilepsie — et déploie une puissance sonore extraordinaire tout au long d’une odyssée space rock de neuf titres tantôt furieux, tantôt planants, équitablement partagés entre leurs deux derniers efforts. Jean Fossat, virtuose de la six-cordes entre Jimi Hendrix et David Gilmour (ce solo sur “Altitude Lake” !), est époustouflant, comme son remuant frère Rémi à la basse, alors que Canek Flores maltraite méchamment ses peaux. La fosse, pleine à craquer, participe à cette consécration en pogotant dès que le rythme s’embarde, comme sur “Ummon”, “Hyperion” ou encore l’épique “Lions, Tigers And Bears”. Pas besoin de rappel tant on a déjà le souffle coupé.

JONATHAN WITT

Photo Marion Ruszniewski

rappelant la déjantée Courtney Love ou, plus récemment, l'allumée Amy Taylor et, malgré quelques moments plus faibles, offre une heure hautement prometteuse.
MATTHIEU VATIN

Lankum
12 FÉVRIER, TRABENDO (PARIS)
Dans la pénombre, quatre silhouettes assises jouent l'intro du traditionnel "The Wild Rover". Le frisson procuré par la voix de la multi-instrumentiste Radie Peat, et les harmonies du groupe, est le prélude d'une soirée riche en émotions diverses. Comme cette impression de saturation pure quand Lankum dégaine des drones qui font vibrer les murs de la salle ; celle de les voir sculpter des chansons délicates dans ces gros blocs sonores ; ou ces allers-retours entre noirceur du répertoire (on est plus dans la *murder ballad* que dans la virée au pub) et jovialité quand ils s'adressent à la salle. Le poignant "Go Dig My Grave" qui achève leur set n'est éclipsé que par l'hommage à Shane MacGowan en rappel, assorti d'une vanne sur Bono. Parfaits jusqu'au bout, donc.
ISABELLE CHELLEY

A.Savage
15 FÉVRIER, MAROQUINERIE (PARIS)
Emancipé de Parquet Courts et fraîchement installé à Paris, Andrew Savage s'adonne à la peinture mais a surtout offert en fin d'année dernière le somptueux "Several Songs About Fire", recueil fascinant de dix chansons pastorales. Sur scène, savamment épaulé par un super groupe dont le fidèle Jack Cooper à la guitare, Andrew et sa voix grave entament le set par l'étonnant "Black Holes, Stars And You" à la douceur bossa nova désabusée. La mélodie de "Hurtin' Or Healed" berce avant que "Elvis In The Army", qui ressemble le plus à du Parquet Courts, relance la machine. Le Texan, érudit et conscient de ses capacités, ne s'interdit rien et reprend avec une classe folle "I Can't Shake The Stranger Out Of You" de Lavender Country ou s'attaque encore avec révérence à "The Oyster & The Flying Fish" de Kevin Ayers, s'affirmant ainsi comme l'un des musiciens les plus talentueux de sa génération.
MATTHIEU VATIN

OMD
16 FÉVRIER, CIGALE (PARIS)
Une vidéo anxiogène sur la mort de l'humanité, et c'est l'entrée en scène d'Andy et Paul (plus leurs deux acolytes) pour "Anthropocene". Suit une centaine de minutes en mode retour vers le futur des années quatre-vingt. De "Tesla Girls" à "Bauhaus Staircase" (leur dernier album), on navigue entre l'actualité et la machine à remonter le temps, direction le vingtième siècle avec un "Souvenir" superbe. Andy bouge comme un épileptique, le public est aux anges. "Joan Of Arc", "(Forever) Live And Die", les chansons s'enchaînent jusqu'à l'inévitable final, un triomphal "Enola Gay" repris à tue-tête par la foule ravie de retrouver ses 20 ans, contente de ne pas être restée *"at home yesterday"*. Les eighties ne meurent jamais.
OLIVIER CACHIN

Bobby Rush
24 FÉVRIER, DUC DES LOMBARDS (PARIS)
Auréolé en janvier d'un nouveau Grammy Award pour son dernier album "All My Love For You", Bobby Rush se présente dans un Duc Des Lombards complet pour quatre concerts sur deux soirs en version acoustique — qui permet d'apprécier son jeu de guitare et d'harmonica. A quatre-vingt-dix ans passés, ce vétéran conserve une fraîcheur à faire pâlir les débutants. Il rappelle que lui et son complice Buddy Guy restent les derniers survivants de la scène blues du Chicago des années 1950. En veste bleue lamée, accompagné par moments de Lorette "Mizz Lowe" Wilson, le roi du Chitlin' Circuit alterne ses compositions comme le célèbre "Chicken Heads" avec des classiques tels le "Good Morning Little Schoolgirl" de Sonny Boy Williamson. En attendant de le retrouver en Europe bientôt, comme il l'a annoncé, il reste à découvrir son autobiographie "I Ain't Studdin' Ya" (2021) qui retrace son odyssée.
CHARLES FICAT

Depeche Mode
5 MARS, ACCOR ARENA (PARIS)
C'est le retour des Dieux du Stade, mais cette fois dans l'intimité relative de l'Accor Arena. Ça démarre avec "My Cosmos Is Mine", ouverture de "Memento Mori", premier album sans Fletch, et ça monte en puissance pendant 2 h 15. Au milieu des hits qui constellent la discographie DM ("Everything Counts", "Black Celebration", "Enjoy The Silence"), de l'émotion pure avec une étonnante version acoustique de "Strangelove" chanté d'une voix de cristal par Martin L Gore, génial lutin auteur de la majorité du catalogue. Un final en forme de tiercé gagnant avec "Just Can't Get Enough", "Never Let Me Down Again" et l'estocade finale, "Personal Jesus", et Dave salue une dernière fois la foule enthousiaste. Inoubliable.
OLIVIER CACHIN

Idles
7 MARS, ZÉNITH (PARIS)
Que de chemin parcouru ! Sept petites années pour passer du Point Ephémère à un Zénith farci, une discographie admirable et des performances scéniques dantesques : Idles déchaînent les passions comme peu d'autres et ne fait clairement plus débat sur sa crédibilité ou sa longévité. Un Joseph Talbot des grands soirs, bandeau sur la tête, qui s'affirme en chanteur puissant dès l'inaugural "IDEA 01" ou qui harangue la foule sur "Gift Horse", tandis que le guitariste Lee Kiernan enchaîne les crowd surfing sur "I'm Scum". L'ajout d'un saxophoniste qui rivalise de vice et de folie furieuse avec la guitare de Mark Bowen s'avère génial, mais la grande force du groupe de Bristol est sans conteste sa façon de gérer avec audace et maestria les moments forts et les tempos plus lents. Vingt-quatre titres, deux heures de dingueries, le groupe ne lâche rien et salue le roi d'un majeur !
MATTHIEU VATIN

Photo Christophe Favière
Idles

Extrêmement rock'n'roll

La Route Du Rock Hiver

DU 29 FÉVRIER AU 2 MARS, ANTIPODE (RENNES) ET NOUVELLE VAGUE (SAINT-MALO)

Le pendant hivernal de la Route Du Rock est en train de devenir une des meilleures adresses de la morte-saison.

Hooveriii

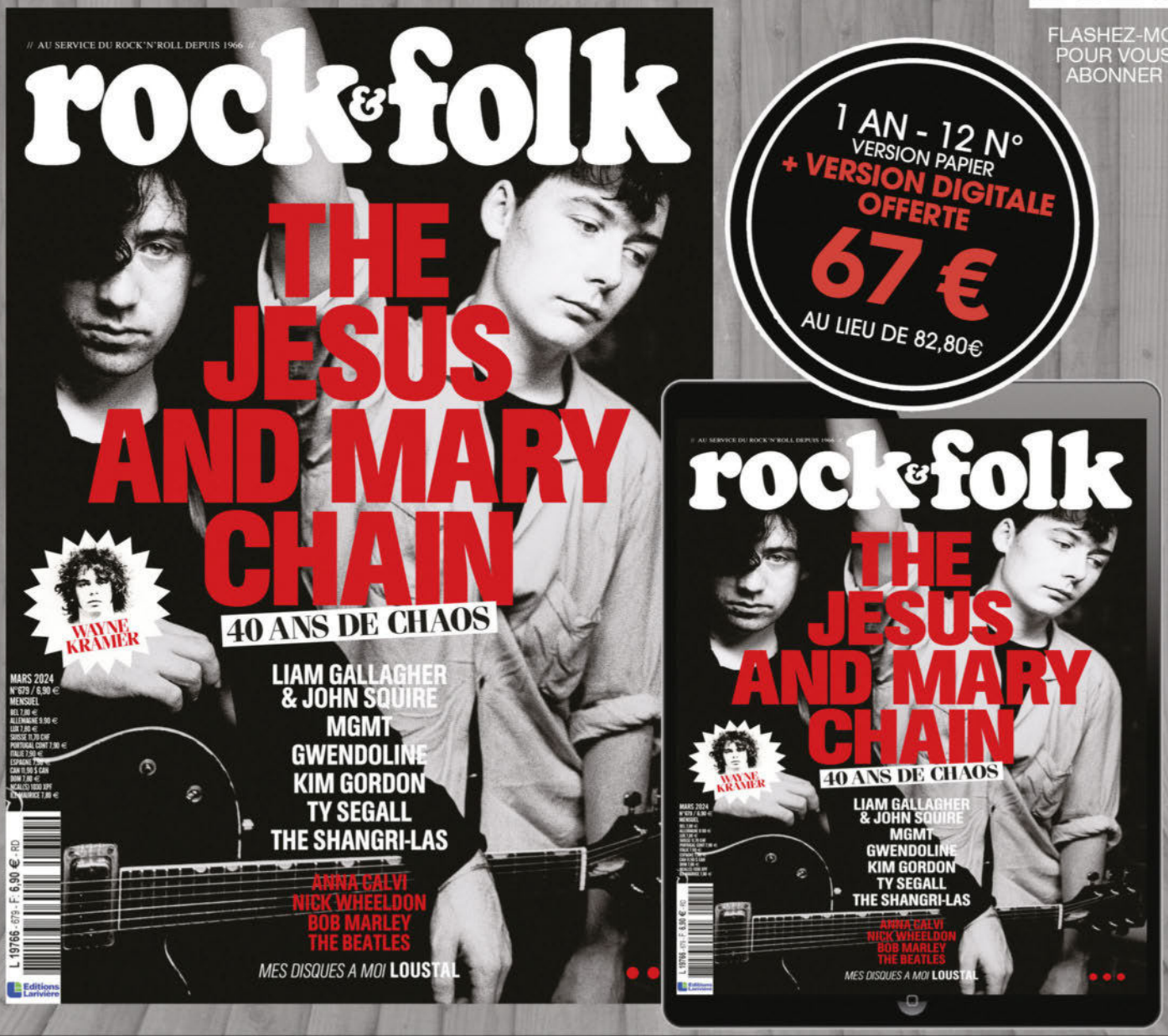
Cette année, la programmation était remarquable, avec les bouillantes **Lambrini Girls** qui ont enflammé l'Antipode à Rennes, avant Lysistrata. Une belle mise en bouche avant les deux soirées à la Nouvelle Vague à Saint-Malo. Le vendredi fut excellent avec notamment **The Big Idea**, Bruit Noir et Gaz Coombes. La palme de l'originalité revenant évidemment à **Bruit Noir**, duo à l'humour étrange qui fait de ses concerts de drôles de happenings à mi-chemin entre slam désabusé et spectacle comique. Tout semble pouvoir arriver, comme l'invasion de scène la plus molle à laquelle on n'ait jamais assisté. Après **BDRMM** et son shoegaze prompt à induire la narcolepsie, **Gaz Coombes**, élégant sous son chapeau et en grande forme vocale, a apporté une touche de classicisme pop avec les meilleurs morceaux de son répertoire solo qui possède de véritables tubes comme "Long Live The Strange" ou "Walk The Walk", dignes du meilleur de Supergrass (dont il ne jouera rien, mais c'était attendu). Le lendemain, le trio **Eat-Girls** a montré les dents avant le trio electro-punk **Baby's Berserk**, séduisant au premier abord, mais qui s'est avéré un peu répétitif. La grosse surprise est venue du côté de **Hooveriii** qui a livré un concert extrêmement rock'n'roll, bien loin des grooves funky de "A Round Of Applause" (2022) et des chansons pop douces de "Pointe" (2023). Le single "Guillotine" donnait le ton d'un concert mêlant garage et kraut, allant chercher vers les titres les plus nerveux de son répertoire ("Control", "Bird On A Wire") pour un résultat ébouriffant. A peine le temps de se recoiffer, on prenait ensuite en pleine face le show monumental de **Slift**, impressionnant de maîtrise. Difficile de passer après telle déflagration, mais Lias Saoudi s'est démené avec les électroniques **Decius** pour faire entrer le festival dans le monde de la nuit.

ERIC DELSART

Photo Titouan Massé

ABONNEZ-VOUS

FLASHEZ-MOI POUR VOUS ABONNER



1 AN - 12 N° VERSION PAPIER
+ VERSION DIGITALE OFFERTE
67 €
AU LIEU DE 82,80€

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock and Folk – Service Abonnement - 45, av. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

⊕ simple ⊕ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com/ROFP680**

▸ Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ 1 an 12 n° version papier
+ version digitale OFFERTE
67€ au lieu de ~~82,80€~~ **

▸ Je choisis de régler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
abo.rocknfolk.com/ROFP680
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

▸ Mes coordonnées:

ROFP680

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LA LECTURE DE VOTRE VERSION NUMÉRIQUE

▸ E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière - service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com. *Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2024. Tarif France 2024

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Fred Jimenez avait rejoint le Johnny Circus en 2011 dans les bagages de Yarol Poupaud, il a tenu la basse quatre ans derrière l'idole avec une Squier Japon montée en cordes filets plats (le jeu "palm mute" n'était pas revenu à la mode à l'époque). "*Je l'avais achetée dans un Cash Converters à Genève en 1997. Après les Needles* (son premier groupe, en Suisse), *j'ai fait un disque solo, 'Du Gazon Entre Les Oreilles' qui m'a tellement mis sur la paille que j'ai vendu tout mon matos ; j'avais une vraie Precision, un Bassman 100, quelques jolies guitares dont une Gretsch… Tout est parti. Dès que je me suis un peu refait, j'ai trouvé cette Squier dans ce magasin, d'occasion et cotée comme une coréenne, je l'ai payée moins de 100 francs suisses* (400 francs français à l'époque). *Quand j'ai dû m'acheter un étui* (c'est marrant on dit coffre en Suisse), *j'étais dégoûté, ça m'a coûté beaucoup plus cher que la basse…*".
Son "Johnny H. Et Moi" (Le Cherche Midi, 18,50 €) est sensationnel. Il y parle de musique, ce qui est rare quand on évoque Hallyday, c'est véridique, instructif, humain et désopilant, avec des passages dignes de "Spinal Tap". On croise McCartney, Brian Wilson et quelques sommités, on voit aussi la classe de Brian Setzer : il ne moufte pas quand la production lui refile une pédale et un Twin Reverb à la place de la Space Echo et du Vox qu'il demandait, puis couvre tout le monde en jouant à bas volume, simplement en faisant sonner les bonnes notes qui passent.

Car la guitare rock, contrairement aux idées reçues, ce n'est pas une question de distorsion. Il n'y a pas plus rock qu'Eddie Cochran, pourtant c'est quasiment du flamenco par rapport à n'importe quelle production variète. Sauf couleur particulière (octaver, phasing, Leslie, wah wah, etc.), rien ne vaut une gratte branchée en direct sur l'ampli ou même la console, car les pédales écrasent la dynamique, idem pour le master volume, qui permet de saturer le préampli sans se casser les oreilles mais donne cette saturation moche et sans amplitude ; c'est pratique pour répéter à la maison, mais il vaut mieux un petit combo qui n'en a pas qu'une armoire qu'on va brider et utiliser en sous-régime. Le tirant des cordes, la texture du médiator, l'attaque de la main droite importent plus que la distinction entre lampes et transistors, même si, bien sûr, la distorsion harmonique et la compression naturelle sont plus riches sur les premières. Ce n'est pas non plus une question d'analogique ou de numérique : des groupes enregistrés sur bande dans des studios vintage peuvent sonner horriblement, parce que si ce qui sort du haut-parleur n'est pas bon, aucun support ne pourra arranger ça, idem pour les batteries. Ce que je dis là, c'est mon expérience, c'est empirique, ça n'a pas valeur de règlement, mais le matériel est secondaire, regardez la Squier à 60 euros de Fred Jimenez.

Il y a des sons que j'ai entendus en studio qui m'ont fait le même effet qu'une première bouffée de cigarette, un goût qu'on ne retrouve plus toujours après le mixage et la gravure. Studio Daylight à Bruxelles, il y a un peu plus de trente ans. Alors que je finis un album, Steven Brown, de Tuxedo Moon, passe me voir et me demande, sans en dire plus, s'il peut emprunter le MCI 16 pistes et l'Otari 24 pour faire un transfert quand je ferai une pause. Pendant que les bandes tournent, j'ouvre machinalement les tranches une à une. C'était le master de "Raw Power". Un de ses amis l'avait retrouvé dans un squat à New York qui avait auparavant abrité les bureaux de MainMan, le management de Bowie période Tony Defries. Enorme baffe. Les prises étaient en mono, avec beaucoup de repisse ; isolées elles semblaient bien crado, mais quand on ouvrait tous les faders à 0 dB, c'était magique.

Tav Falco est de passage à Paris. Tav, c'est, avec Alex Chilton, les Cramps et Ivy Rorschach, pionniers du rock pur, un fétichiste intégral qui roule en Norton Dominator et a longtemps enregistré à Memphis, chez Sam Phillips. Vagabond sapé comme un milord, il vient présenter son long-métrage "The Urania Trilogy", introduit par un autre irrégulier magnifique, F.J. Ossang. Ce film de genre, dans l'esprit de Kenneth Anger ou Jean Rollin, incarne un underground qui tourne le dos au cinéma d'auteur institutionnel et nombriliste.

"*Laissez votre ego à la porte*", avait justement écrit Quincy Jones sur la porte du studio A&M de Los Angeles pour l'enregistrement de "We Are The World" en 1984. Sur Netflix, un documentaire passionnant, "The Greatest Night Of Pop", retrace la séance. Live Aid, c'est un tournant : des millionnaires qui font payer les pauvres en acceptant généreusement (et de bonne foi le plus souvent) d'apparaître gratuitement dans des shows télé et des enregistrements de grande écoute (sans que les droits d'auteur et d'édition soient toujours reversés).

Kanye West : il remplit l'Accor Arena (90 à 200 balles la place) le premier jour de la Fashion Week, sans même faire semblant de chanter sur un play-back. Ça s'appelle une "listening party", le public douille pour le regarder, cagoulé, gesticuler pendant que la sono diffuse son disque (que lui-même écoute peut-être pour la première fois…). Pas de micro, pas de light-show, juste un gros con qui s'agite au milieu de ses disciples ahuris. West, c'est la boussole qui indique le sud, un baromètre du pire. On vient de passer un palier, on touche le fond (espérons-le).

Une semaine plus tard, Depeche Mode blinde la même arène deux soirs d'affilée, quarante ans après leur premier Bercy, en décembre 1984. Jacques Attali, qui s'occupait ici de leur label Mute avec Bruno Rossignol : "*C'était la première fois qu'ils jouaient dans une salle aussi grande. Quand ils étaient arrivés, escortés par des motards de la préfecture de police, ça leur avait fait peur : le précédent concert à Paris c'était au Palace avec Vince Clark, en première partie d'Indochine. On devait louer le Pavillon Baltard à Nogent, puis le Zénith, les deux s'étaient vendus en cinq jours.*" Est-ce qu'on les traitait alors d'imposteurs, eux aussi ? "*Les médias de référence les ont longtemps snobés, alors qu'ils arrivaient à faire des succès avec des choses tarabiscotées comme 'Shake The Disease', jusqu'à ce que Martin (Gore), à la fin des années quatre-vingt, se mette à la guitare sur scène et qu'ils reprennent 'Route 66'.*"
Aujourd'hui, ceux qui avaient réussi à rendre les machines vivantes sur scène sans masquer les séquences préexistantes sont devenus un vrai groupe, organique, avec un niveau de spontanéité et des intermèdes intimistes rares à ce niveau de jauge. Dave Gahan en Thin White Duke chante fabuleusement bien, sans aucun artifice, ils parviennent à reprendre différemment leurs standards sans les cochonner. Le point culminant, c'est toujours la fin de "Never Let Me Down", un moment de communion très particulier, ce qu'une foule réunie peut produire de plus beau. Attali : "*Ils ont rendez-vous avec leur jeunesse*". Nous aussi. ❑

Photo Bruno Berbessou

VOUS AVEZ
DEUX FOIS
PLUS DE CHANCE
DE REPEUPLER
LE PAYS SI
VOUS SAVEZ
STIMULER LES
OREILLES DE
VOTRE PARTENAIRE.

Le réarmement démographique
commence par une bonne playlist.

rock&folk radio

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma

CONCOURS
Jusqu'au 10 avril

PARTEZ À LA CHASSE AUX FANTÔMES !

Gagnez une barre de son Sony HT-A7000, des goodies et des places de cinéma sur Son-Vidéo.com.

S.O.S FANTÔMES
LA MENACE DE GLACE
EXCLUSIVEMENT AU CINÉMA

© 2024 COLUMBIA TRISTAR MARKETING GROUP, INC. ALL RIGHTS RESERVED.